



ANT
XIX
1406

VOYAGES ET AVENTURES

DE

CHRISTOPHE COLOMB

PETIT IN-8° ILLUSTRÉ

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

1800



Colomb prenant possession de San-Salvador.

20 cms

R-75.352

VOYAGES ET AVENTURES

DE

CHRISTOPHE COLOMB

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE WASHINGTON IRVING

PAR PAUL MERRUAU

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1885



VOYAGES ET AVENTURES

DE

CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE I

Premières études. — Premiers voyages. —
Système de Colomb.

Christophe Colomb, en italien Colombo, naquit à Gènes en 1435. Sa famille était pauvre, mais honorable. Son père, Dominico Colombo, était un simple ouvrier tisserand, profession qui était exercée dans sa maison depuis plusieurs générations. Sa mère se nommait Susanna Fontanarossa. On s'est efforcé de prouver que Colomb était d'une illustre origine; plusieurs nobles familles se sont disputé l'honneur de son nom, alors que ce nom était devenu illustre.

Il était l'aîné de quatre enfants. Il avait deux frères, Bartolomeo et Giacomo ou Diego, comme disent les Espagnols. Quant à sa sœur, nous ne savons rien d'elle, si ce n'est qu'elle épousa un homme obscur, nommé Giacomo Bavarello.

Dès son enfance Colomb apprit à lire et à écrire; il s'ap-

pliqua à la grammaire ainsi qu'à l'arithmétique, et fit de rapides progrès dans le dessin ; il montrait déjà un goût prononcé pour les études géographiques et un penchant irrésistible pour la mer. Plus tard, Colomb ne jetait jamais un regard sur sa vie passée sans éprouver une sorte de conviction qui lui présentait ses premières inspirations comme venant du Ciel. Il croyait que Dieu lui avait donné le goût de ces études qui devaient le rendre un jour capable d'accomplir ses décrets. Son père, qui reconnut sa vocation pour la mer, s'efforça de lui donner une éducation en rapport avec la profession qu'il devait embrasser. Il fut envoyé à l'université de Pavie ; là il apprit la géométrie, la géographie, l'astronomie et l'art de la navigation ; il se familiarisa avec la langue latine, qui était alors le principal objet de l'instruction, et qu'on parlait dans toutes les écoles. Il étudia à Pavie à peine assez de temps pour s'initier aux premiers éléments des sciences usuelles. Dans la suite, s'il fit preuve de vastes connaissances, il les devait au zèle avec lequel il s'était adonné à l'étude pendant les courts moments de repos dont il jouissait rarement, entre ses occupations et les dangers de sa vie errante. C'était un de ces hommes forts qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à eux-mêmes, et qui, habitués à lutter avec les privations et les obstacles, acquièrent l'intrépidité qui brave les difficultés et l'adresse qui les surmonte ; un de ces hommes qui savent faire de grandes choses avec les moyens les plus faibles, qui suppléent aux ressources par leur habileté et leur énergie. La pauvreté des moyens dont il disposa ne fit qu'ajouter aux mérites de son succès.

Il entra dans la marine peu de temps après sa sortie de l'université ; selon son assertion, à l'âge de quatorze ans il était en mer. Cette partie de son histoire est enveloppée d'une complète obscurité. On suppose qu'il fit ses premiers voyages avec un certain Colombo, intrépide marin, qui s'était acquis quelque réputation par sa bra-

voure, et qui était parent éloigné de la famille de Christophe. Le nom de ce vieux marin se trouve dans quelques anciennes chroniques ; tantôt il est désigné comme commandant une escadrille pour son propre compte, tantôt elles lui donnent le titre d'amiral au service de Gènes. Il paraît qu'il était d'un caractère hardi et aventureux ; toujours prêt à se battre à tout propos, on le trouvait partout où il y avait quelque motif plausible de chercher querelle.

Le premier voyage dont on sache avec certitude qu'il ait fait partie fut une expédition navale préparée à Gènes, en 1459, par Jean d'Anjou, duc de Calabre. Il s'agissait d'opérer une descente à Naples. Le duc de Calabre s'efforçait de rendre ce royaume à la domination de son père, le roi René, comte de Provence. La république de Gènes fournit au prince des vaisseaux et de l'argent pour cette expédition ; un grand nombre d'aventuriers armèrent aussi pour lui, et se réunirent sous la bannière d'Anjou. Parmi eux on remarquait le hardi vétéran Colombo ; il commandait une escadre : son jeune parent servait sous ses ordres.

On ne peut douter qu'il ne se soit distingué dans cette expédition ; car il fut bientôt investi du commandement d'un navire, et chargé de défendre l'entrée du port de Tunis à une galère, mission périlleuse dont il s'acquitta avec autant de courage que d'adresse. A partir de cette époque, c'est à peine si l'on voit reparaitre Colomb une fois ou deux durant un intervalle de plusieurs années. On suppose qu'il parcourut pendant ce temps la Méditerranée et les mers du Levant, soit à bord de quelque vaisseau marchand, soit au service de quelque puissance, dans les guerres qui agitaient les États d'Italie.

Le cours des découvertes modernes avait commencé peu de temps avant l'époque qui nous occupe ; elles étaient poursuivies avec beaucoup d'activité en Portugal au temps de Christophe Colomb. La découverte récente

des îles Canaries, qui furent reconnues au XIV^e siècle, les voyages fréquents auxquels cette découverte donna lieu, les excursions sur les côtes d'Afrique voisines des Canaries qui en furent la suite, tournèrent de ce côté l'attention du monde entier. Le prince Henri de Portugal donna une grande impulsion au goût qui se manifestait pour les entreprises de ce genre. Il s'entoura de savants, et travailla lui-même à s'instruire dans toutes les branches



Jeunesse de Colomb.

des sciences qui ont quelque rapport avec l'art de la navigation. Il ne tarda pas à connaître tout ce que les anciens savaient en géographie, et à posséder les connaissances astronomiques des Arabes d'Espagne. Le résultat de ces études fut la ferme conviction qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique, et qu'il était possible d'arriver dans l'Inde en longeant ses côtes.

Depuis longtemps le monopole du commerce de l'Asie était exercé par les Italiens, qui avaient fondé des établissements commerciaux à Constantinople et dans la mer Noire. Toutes les richesses de l'Orient portaient de

ces comptoirs pour arriver en Europe, à travers les dangers et les difficultés d'un voyage de terre ferme. C'est à ce monopole que les républiques de Venise et de Gènes devaient leur grandeur et leur puissance. Les marchands de ces cités rivalisaient de magnificence avec les princes; l'Europe était en quelque sorte rendue tributaire de leur commerce. Le but que se proposait le prince Henri était d'arriver au cœur de l'Asie par une route large et facile, en tournant autour de l'Afrique; d'amener le commerce d'Orient dans cette nouvelle voie qu'il aurait ouverte, et de verser sur son pays les flots d'or que ce commerce apportait à l'Europe. Il y avait déjà longtemps qu'il roulait ce projet dans son esprit, mais il avait à combattre l'ignorance et les préjugés du temps. La navigation était encore dans l'enfance, les marins craignaient de s'aventurer loin des côtes et de perdre la terre de vue; ils ne pouvaient considérer sans effroi l'horizon immense et les espaces inconnus de l'Atlantique. Ils s'obstinaient dans la vieille croyance que la terre à l'équateur était environnée d'une zone torride qui séparait les deux hémisphères par des régions impossibles à franchir; ils croyaient que celui qui aurait doublé le cap Bojador ne pourrait jamais revenir.

Le prince appela la science à son secours pour détruire ces erreurs; il établit à Sagres une école de marine et un observatoire; il y fit venir les plus savants professeurs de la science nautique. Les utiles résultats de cette institution ne tardèrent pas à se faire sentir. Les cartes marines subirent de grandes améliorations; la boussole devint d'un usage général; la marine portugaise commença à se signaler par des entreprises hardies: le cap Bojador fut doublé, la région des tropiques fut traversée et dépouillée de ses prestiges et de ses terreurs; une grande partie des côtes d'Afrique fut explorée depuis le cap Blanc jusqu'au cap Vert; le cap Vert fut découvert ainsi que les Açores. Pour s'assurer la possession paisible de toute

l'étendue de ce pays, le prince obtint du pape une bulle qui investissait le royaume de Portugal de la souveraineté de toutes les terres qui pourraient être découvertes dans l'océan Atlantique, sans en excepter l'Inde. Le prince Henri avait à peine atteint le but de son ambition, qu'il mourut, le 13 novembre de l'année 1473. Il avait assez vécu pour voir le Portugal entrer, grâce à lui, dans une voie de grandeur et de prospérité. On a eu raison de le peindre l'esprit occupé de vastes projets, la vie pleine d'actions généreuses. Il avait pris pour devise ce mot sublime : « Le talent, c'est faire le bien. »

Le bruit des découvertes des Portugais retentit dans le monde entier. Les savants, les curieux, les aventuriers accoururent à Lisbonne, et s'engagèrent dans les différentes expéditions qu'on y préparait sans relâche. Colomb, attiré par les mêmes motifs, vint à Lisbonne vers l'année 1470. Il était alors dans toute la force de l'âge. Peut-être n'est-il pas déplacé de tracer ici le portrait de Colomb, d'après les peintures que ses contemporains nous ont laissées de sa personne. Il était grand, bien fait, musculeux ; ses manières étaient distinguées et son maintien noble. Il avait le visage long, bien proportionné, mais taché de rousseurs et un peu coloré ; le nez aquilin, la bouche peut-être un peu grande ; de petits yeux gris qui étincelaient dans l'occasion ; toute sa personne était empreinte d'un certain air d'autorité. Ses cheveux, blonds dans sa jeunesse, ne tardèrent pas à grisonner dans sa vie agitée et pleine de soucis : à trente ans il les avait tout à fait blancs. Il était fort sobre et d'une grande simplicité dans sa mise, habile à manier la parole, plein d'affabilité pour les étrangers ; dans sa vie domestique il agissait avec tant d'aménité et de douceur, qu'il gagnait l'attachement de tous ceux qui l'approchaient. Il était pourtant d'un caractère naturellement irritable ; mais il savait vaincre ce penchant, grâce à l'élévation de son esprit : il se comportait toujours avec la

courtoisie et la dignité d'un homme distingué. Jamais il ne se permettait la moindre inconvenance de paroles. Pendant toute sa vie il observa rigoureusement les devoirs de la religion.

Durant son séjour à Lisbonne il fit connaissance d'une dame d'un haut rang, nommée dona Felipa. Elle était fille de Bartolomeo Monis de Palestrello, chevalier italien, mort depuis peu, qui avait été un des navigateurs les plus distingués du temps du prince Henri : c'est lui qui avait colonisé et gouverné l'île de Porto-Santo. Cette connaissance donna lieu à un attachement réciproque que le mariage vint confirmer. Ce fut un mariage d'inclination ; dona Felipa avait peu de fortune.

Les nouveaux mariés demeurèrent avec la mère de dona Felipa. Celle-ci, remarquant l'intérêt que son gendre prenait à tout ce qui avait rapport aux voyages sur mer, se plut à lui raconter tout ce qu'elle savait des expéditions de son premier mari, et communiqua à Colomb les cartes, le journal et les autres manuscrits du chevalier de Palestrello. C'est ainsi qu'il apprit quelles routes les Portugais avaient suivies jusqu'alors, et qu'il se familiarisa avec leurs plans et leurs idées. Il profita de son mariage et de son séjour en Portugal pour se faire naturaliser, et il put prendre part à différentes expéditions qui furent dirigées sur les côtes de Guinée. Il soutenait sa famille en dressant des cartes et des mappemondes ; quoique ses moyens d'existence fussent très bornés, il en consacrait une partie à l'éducation de ses jeunes frères et à soutenir son père à Gênes. Il quitta Lisbonne et passa quelque temps à Porto-Santo, où sa femme venait de faire un petit héritage. Pendant son séjour dans cette île nouvellement découverte, dona Felipa lui donna un fils qui reçut le nom de Diego. La sœur de dona Felipa était mariée à un marin de mérite, Pedro Correo, qui avait été gouverneur de Porto-Santo. Dans l'intimité de la vie privée, les conversations de Colomb et de Pedro Correo roulaient

souvent sur les découvertes à faire dans l'océan Atlantique et sur les côtes d'Afrique, sur la recherche d'une nouvelle route qui conduisit aux Indes, sur la probabilité de l'existence de terres encore inconnues en Occident. Les récentes découvertes avaient enflammé leur imagination; ils se complaisaient dans la pensée que des îles plus belles, plus riches encore, pourraient être reconnues dans l'immense étendue de l'Atlantique. Les croyances et les illusions des anciens étaient de nouveau accueillies et répandues.

Les voyages que Colomb avait faits en Guinée, les cartes marines et les cartes géographiques qu'il dressait, et qui faisaient sa principale occupation, le ramenaient sans cesse à son grand projet d'excursion géographique. Ainsi, tandis que d'autres s'occupaient à se frayer à grand'peine une route pour arriver aux Indes en suivant les côtes d'Afrique, l'esprit aventureux de Colomb formait l'audacieux projet de faire voile en ligne droite vers l'Occident, et de chercher les terres désirées de l'Asie en s'ouvrant une route à travers les espaces de l'Atlantique. Maintenant il est intéressant d'expliquer sur quelles bases Christophe Colomb fonda son projet de découvertes, d'indiquer d'après quelle masse de faits déjà connus, sur quelles hypothèses rationnelles, à l'aide de quels récits merveilleux et de quelles traditions populaires cet homme d'un génie supérieur établit son système.

Dès l'année 1474, Colomb avait pris la détermination de chercher la route de l'Inde par l'ouest. Il partit de ce principe fondamental, que la terre est un globe composé de terre et d'eau, dont on peut faire le tour de l'E. à l'O. Il divisait, d'accord avec Ptolémée, la circonférence du globe à l'équateur en vingt-quatre heures, divisées chacune en quinze degrés, ce qui donnait trois cent soixante degrés : ceci posé, il compara le globe de Ptolémée avec la mappemonde plus ancienne de Marinus de Tyr, et crut découvrir que les anciens avaient connu quinze heures à partir des îles Canaries, ou îles Fortunées, jusqu'à la



Christophe Colomb au couvent de Santa-Maria de Rabida.

ville de Thin en Asie, qui formaient les extrémités orientale et occidentale du monde des anciens. Les Portugais avaient reculé les limites du monde d'une heure de plus en découvrant les Açores et les îles du Cap-Vert; huit heures environ, ou le tiers de la circonférence du globe, restaient encore à explorer. Colomb conjecturait que cet espace était rempli en grande partie par les régions orientales de l'Asie, qui, suivant lui, devaient s'étendre assez loin pour être voisines de côtes de l'Afrique et de l'Europe occidentales. Ainsi le marin qui ferait voile en droite ligne de l'O. à l'E. devrait aborder à l'extrémité de l'Asie, ou découvrir une terre intermédiaire. Le grand obstacle à redouter c'était de trouver l'Océan d'une immense étendue; mais si l'on s'en rapportait à l'opinion de l'Arabe Alfraganus, cette étendue ne devait pas être considérable. Alfraganus, en effet, avait diminué la longueur des degrés et donné par ce moyen à la terre une circonférence moindre que celle qu'avaient admise les autres géographes. Colomb semble avoir adopté la théorie d'Alfraganus de préférence à toute autre. D'ailleurs son opinion était fortifiée sur ce point par celles d'Aristote, de Pline, de Strabon, qui donnaient à l'Océan une si médiocre étendue, qu'il pensait que peu de jours suffiraient pour aller de Cadix aux Indes par l'ouest.

Une nouvelle autorité vint à l'appui de ce système. Colomb reçut en 1474 une lettre de Paolo Toscanelli, savant Florentin, qui était considéré comme le plus habile géographe du temps. Cette lettre était fondée sur le récit de Marco Polo, voyageur vénitien, qui avait visité au *xiv^e* siècle quelques provinces reculées de l'Asie, bien au delà des contrées indiquées sur la carte de Ptolémée. Toscanelli encourageait Colomb à poursuivre le projet qu'il lui avait communiqué, c'est-à-dire la recherche de l'Inde par l'O. Il assurait que la distance en ligne directe ne pouvait guère être de plus de quatre mille milles, de Lisbonne à la province de Mangi, voisine de Cathay; car,

suivant lui, c'était aux frontières septentrionales de la Chine que ce voyage devait aboutir. Toscanelli faisait une magnifique description de ce pays, d'après Marco Polo; ce dernier avait beaucoup vanté la puissance et la majesté du grand khan, souverain de ce pays, ainsi que la splendeur et la richesse des capitales de Cambalu et de Quinsay ou Kinsay; il avait raconté les merveilles de l'île de Cipango ou Zipangi, qui sans doute n'était autre que le Japon. Il plaçait cette île en face de Cathay, fort avant dans l'Océan; il la dépeignait comme riche en mines d'or, en pierres précieuses et en épices; il disait que le palais du roi était couvert de plaques d'or, de la même façon que les édifices sont couverts de feuilles de plomb dans les autres pays.

A la lettre de Paolo Toscanelli était jointe une mappemonde dressée en partie sur les théories de Ptolémée, en partie sur les récits du voyageur Marco Polo. La côte orientale de l'Asie y était placée en face des rivages d'Europe et d'Afrique; l'Océan qui s'étendait entre ce pays n'avait qu'une médiocre largeur, et le géographe y avait indiqué, à distance convenable, Cipango, Antilla et les autres îles. C'est d'après les indications conjecturales de cette carte que Colomb se dirigea dans son premier voyage.

Non content de l'adhésion des autorités savantes, Colomb ne laissait échapper aucun des renseignements qui pouvaient éclairer son système, soit qu'ils lui vinssent de l'expérience des vieux marins, soit qu'il les recueillit parmi les habitants des îles nouvellement découvertes, qui étaient placées en quelque sorte à l'extrême frontière des connaissances géographiques. Un certain Antonio Leone, habitant de Madère, lui rapporta qu'en s'avancant à une centaine de lieues vers l'O., il avait aperçu trois îles à quelque distance. Un matelot du port Sainte-Marie lui assura que, dans le cours d'un voyage en Irlande, il avait vu la terre à l'O., et que tout l'équipage avait pris cette terre pour les rivages de la Tartarie. Martin Vicenti,

pilote au service du roi de Portugal, raconta à Colomb qu'à la distance de quatre cent cinquante lieues à l'O. du cap Saint-Vincent, il avait tiré de la mer une pièce de bois taillée à l'aide d'un autre instrument qu'un outil en fer. Le vent qui la poussait soufflait de l'occident, il fallait donc qu'elle vint de quelque terre placée dans cette direction.

Pedro Correo, beau-frère de Colomb, lui apprit aussi qu'il avait vu à l'île de Porto-Santo une pièce de bois pareille; le vent qui l'avait chassée venait du même point. Pedro Correo avait, d'ailleurs, entendu dire au roi de Portugal qu'on avait vu des roseaux d'une prodigieuse grandeur flotter près de ces îles; ils venaient également de l'O. Colomb supposa que c'était l'espèce gigantesque qui, selon Ptolémée, croissait dans l'Inde. Des troncs de pins d'une grandeur énorme et d'une espèce inconnue avaient été amenés aux Açores par les vents d'O. Ses habitants lui apprirent aussi que les cadavres de deux hommes avaient été jetés par la mer sur l'île de Flores; ils y avaient causé beaucoup d'étonnement et donné lieu à un grand nombre de conjectures, car leurs traits différaient de ceux de toutes les races d'hommes connues.

Telles étaient les principales données d'après lesquelles, au dire de Fernando, Christophe Colomb édifia son système. Il est certain, d'ailleurs, que la plus puissante des raisons qui le déterminèrent à son entreprise était celle que nous avons rapportée plus haut : à savoir, que l'extrémité méridionale de l'Asie connue des anciens ne pouvait être distante des Açores que de la valeur du tiers environ de la circonférence du globe; que l'espace intermédiaire était rempli en grande partie par les régions encore inconnues de l'Asie; qu'enfin la circonférence du monde étant beaucoup moindre qu'on ne le supposait généralement, il était sans doute facile d'atteindre aux côtes d'Asie, en cinglant à l'O., après une traversée de peu de durée.

Lorsque Colomb eut formulé son système, ce système se grava dans son esprit et y laissa une profonde empreinte. Dès lors il n'éprouva plus ni doute ni hésitation ; il parlait de la terre qu'il comptait découvrir avec autant de confiance que s'il l'eût vue de ses propres yeux. Un profond sentiment de religion dominait d'ailleurs toutes ses pensées. Il avait la conviction que les découvertes qu'il rêvait avaient été annoncées dans les saintes Écritures ; il croyait expliquer ainsi le sens de certaines prophéties. Les extrémités de la terre allaient être réunies, suivant les paroles des prophètes, et toute la création, tous les peuples différents de mœurs et de langage allaient marcher unis sous la croix du Rédempteur.

La foi et l'enthousiasme qui présidaient à ses travaux avaient donné à son esprit une espèce de solennité qui accompagne toujours la conviction ; elle réagissait sur son maintien et lui communiquait un air de dignité et de noblesse. Il conférait avec les souverains sur le pied de l'égalité. Il ne proposait pas moins que la découverte de nouveaux empires ; ses prétentions étaient élevées en proportion de l'importance des résultats qu'il se permettait.

CHAPITRE II

Colomb soumet son projet au roi de Portugal.
— Il passe en Espagne.

Le projet de Colomb ne fut pas encouragé tant que dura la guerre contre l'Espagne, qui occupa Alphonse de Portugal pendant la fin de son règne; cette guerre causait trop d'embarras à ce prince pour qu'il pût songer à s'embarquer dans une entreprise dont les frais étaient énormes, et dont le succès n'était rien moins que certain. La navigation semblait d'ailleurs trop imparfaite pour que la périlleuse entreprise de Colomb pût être mise à exécution. Quoique la boussole fût devenue d'un usage général, les marins ne se décidaient que rarement à perdre de vue la terre. Ils redoutaient de naviguer dans l'hémisphère du sud, où la position des étoiles qui dirigeaient leur marche cessait de leur être connue. Proposer à des marins de cette espèce de faire voile en droite ligne à l'O., dans l'espoir chimérique de rencontrer quelques terres perdues dans les espaces de l'Océan, c'était alors une chose aussi extravagante que si de nos jours on proposait de se lancer en ballon au milieu des

espaces célestes, à la recherche de quelque nouvelle étoile.

Les découvertes avançaient fort lentement le long des côtes d'Afrique; le roi Jean, impatient de réaliser le magnifique projet du prince Henri et de conduire le pavillon portugais dans les mers de l'Inde, fit un appel à tous les savants de son royaume pour aviser aux moyens de donner aux expéditions maritimes quelque portée et quelque exactitude. Rodrigo et le Juif Joseph, habiles physiciens, tous deux réputés les plus savants astronomes et cosmographes du royaume, entrèrent à ce sujet en conférence avec le célèbre Martin Benhem; ils décidèrent qu'on appliquerait l'astrolabe à la marine. Cet instrument, qu'on a perfectionné depuis, et qui a été réduit aux proportions du quart moderne, offrait néanmoins, dès son introduction, tous les avantages essentiels de l'instrument en usage aujourd'hui. L'invention de l'astrolabe fut un de ces événements heureux dans lesquels tout semble indiquer la main de la Providence. L'astrolabe était justement ce qui manquait à la marine pour rendre possible un voyage de long cours à travers l'Océan; il affranchit enfin la navigation d'une honteuse servitude; il lui fit secouer le joug qui l'attachait à la terre. C'est ainsi que la science préparait des guides sûrs aux marins qui s'ouvriraient des routes inconnues à travers les profondeurs de la mer; par là l'entreprise de Colomb perdait ce caractère hasardeux qui avait été le plus grand obstacle à son accomplissement. Ce fut ce qui le décida à demander immédiatement une audience au roi de Portugal pour développer devant lui son projet de découvertes.

Colomb obtint promptement de ce prince l'audience qu'il souhaitait. Il exposa tout son système; il demanda des hommes et des vaisseaux, et proposa au roi de les conduire par une route plus courte aux riches contrées de l'est: il promit qu'il toucherait à l'opulente île de Cipango, et s'engagea à établir des communications avec le royaume du grand khan, le plus splendide, le plus

puissant et le plus magnifique de tous les souverains d'Orient.

Le roi prêta une oreille attentive à la proposition de Colomb; il la soumit à une junte composée des maîtres Rodrigo et Joseph, et de Diego Ortiz, évêque de Ceuta, son confesseur, qui avait une grande réputation parmi les savants. Ce dernier était Castillan; on lui donnait d'ordinaire le nom de Cadazilla, du lieu de sa naissance. Ce corps savant déclara que le projet de Colomb était extravagant. Le roi ne fut pas satisfait de cette décision; il convoqua en assemblée les hommes les plus remarquables par leur savoir, et leur avis fut semblable à celui de la junte.

Quelques-uns des membres de l'assemblée, s'apercevant de l'impression défavorable que cette décision avait faite sur l'esprit du roi, qui conservait quelque penchant à favoriser cette entreprise, suggérèrent un stratagème qui pouvait assurer au Portugal tous les avantages qui résulteraient des découvertes que proposait Colomb, sans que la dignité du royaume fût compromise par des négociations solennelles pour un plan de découvertes qui pouvait bien être chimérique. Le roi se départit dans cette circonstance de l'esprit d'équité et de générosité qui lui était ordinaire; il eut la faiblesse de prêter les mains à ce stratagème. Sous prétexte d'éclairer leurs délibérations, les conseillers obtinrent de Colomb un plan détaillé du voyage qu'il projetait; ils se firent donner des cartes à l'aide desquelles il comptait diriger sa marche; et tandis qu'ils le tenaient en suspens dans l'attente de leur décision, ils dépêchèrent une caravelle avec la mission secrète de suivre la route indiquée par Colomb.

La caravelle partit des îles du Cap-Vert, et fit voile à l'O. pendant plusieurs jours. Mais le temps devint orageux; les matelots, sans émulation et sans zèle, voyant croître sans cesse devant eux, à l'immense horizon, la

mer déserte et irritée, perdirent courage et revinrent en grande hâte au Cap-Vert. Arrivés à Lisbonne, ils cherchèrent à pallier leur manque de courage en traitant le projet de Colomb d'insensé et d'extravagant.

Cette basse tentative, dont le but le plus clair était de frustrer Colomb du fruit de ses travaux, remplit son âme d'indignation. Le roi Jean chercha, dit-on, à renouer les négociations, mais Colomb s'y refusa formellement. Sa femme venait de mourir. Les liens de famille qui l'attachaient au Portugal étant ainsi rompus, Colomb se décida à abandonner un pays où il avait été en butte à tant de mauyaise foi. Comme tous les hommes à projets, Colomb, tandis qu'il formait des plans qui devaient lui assurer d'incalculables richesses, négligeait le soin de sa fortune, et était en danger d'être arrêté pour dettes. Tel est sans doute le motif qui lui fit quitter secrètement Lisbonne; il partit de cette ville vers la fin de l'année 1584, emmenant avec lui son fils Diego, qui était encore en bas âge.

Depuis ce moment Colomb disparaît encore de la scène pendant un intervalle de près d'une année. Un historien espagnol assure dans un livre écrit de nos jours avec talent que Colomb se rendit directement à Gênes, où il renouvela, dit-on, en personne la proposition qu'il avait déjà faite, par lettres, au gouvernement de cette ville. La république de Gênes était alors chancelante et penchait depuis longtemps vers sa ruine; elle se voyait d'ailleurs accablée par des guerres désastreuses. Abattue par ses revers, elle semble avoir rejeté la proposition de Colomb. En l'acceptant elle se fût élevée à un état de splendeur qui aurait éclipsé ses plus beaux jours de fortune, et elle eût affermi pour longtemps le sceptre d'or du commerce dans les mains de l'Italie.

On a dit, mais également sans preuves, que Colomb, repoussé à Gênes, s'adressa à Venise; l'état critique des affaires de ce pays empêcha le gouvernement de la répu-

blique d'accorder à son projet l'attention qu'il méritait. Différents auteurs prétendent qu'il se rendit près de son père, et qu'il prit tous les arrangements nécessaires pour assurer à ce vieillard l'aisance qu'il pouvait lui donner dans l'état de sa fortune. Après avoir accompli ce devoir de piété filiale, il alla de nouveau tenter le sort dans les cours étrangères. C'est à cette époque qu'il chargea son frère Barthélemy de s'embarquer pour l'Angleterre; il devait présenter le projet de Christophe Colomb au roi Henri VII, dont on vantait les lumières et la générosité. De son côté, Colomb partit pour l'Espagne, où il arriva dans un entier dénuement. Ses voyages fréquents, le temps perdu en sollicitations infructueuses, avaient épuisé toutes ses ressources. Ce n'est pas l'incident le moins étrange de la vie aventureuse de Colomb, qu'il ait été réduit à mendier ainsi de cour en cour l'autorisation de doter les princes de la découverte d'un monde.

Des documents manuscrits du temps contiennent les débats d'un procès qui s'engagea, après la mort de Colomb, entre son fils Diego et la couronne. La déposition d'un certain Garcia Fernandez nous met sur les traces de Colomb à son entrée en Espagne. Ce Garcia Fernandez était un médecin, résidant au port de Palos de Moguer, en Andalousie. Voici ce qu'il rapporte : « A une demi-lieue environ de Palos, un couvent de Franciscains, qui existe encore, s'élevait au milieu d'une forêt de pins, sur la côte solitaire, tout près de la mer; ce couvent était dédié à santa Maria de Rabida. Un jour, un étranger qui voyageait modestement à pied vint frapper à la porte du couvent; il demandait un peu de pain et d'eau pour un jeune enfant qui l'accompagnait. Pendant qu'il recevait ce modeste rafraîchissement, le gardien du couvent, frère Jean Perez de Marchena, vint à passer; frappé des manières et de l'extérieur de l'étranger, qu'il reconnut pour tel à sa tournure et à son accent, il entra en conversation avec lui. Cet étranger était Colomb, l'enfant qui l'accom-

pagnait était son fils Diego. Colomb se rendait à Helva, ville voisine du couvent de Santa - Maria, pour chercher son beau-frère, celui qui avait épousé la sœur de dona Felipa, la femme qu'il venait de perdre.

Le gardien du couvent était un homme éclairé; il avait des connaissances en géographie. La conversation de Colomb l'intéressa à un haut degré; il fut frappé de la grandeur de son projet et de ses plans. Il retint Colomb, le traita comme son hôte, et comme ils se trouvèrent d'avis différent, il fit venir un ami pour l'établir juge du débat. Cet ami était Garcia Fernandez, le médecin de Palos, qui nous fournit cet intéressant témoignage; lui et le frère gardien partagèrent bientôt la conviction de Colomb, et tombèrent d'accord sur la probabilité et la sagesse de ses théories. Des matelots et de vieux marins de Palos furent appelés aux conférences du couvent, on consulta leur expérience; les faits divers qu'ils avaient observés dans le cours de leurs voyages vinrent confirmer l'idée de l'existence de terres inconnues à l'ouest dans l'Atlantique. Mais ce qui acheva d'établir la conviction du frère gardien, ce fut l'adhésion d'un homme dont l'autorité était reconnue par toute la marine du pays. Martin-Alonzo Pinzon, habitant de la ville de Palos, un des officiers de marine les plus distingués de l'époque, chef d'une famille riche, dans laquelle on comptait plusieurs marins de talent, approuva pleinement le projet de Colomb. Il fit bien plus, il offrit d'engager dans l'entreprise sa fortune et sa personne.

Alors Juan Perez ne conserva plus aucun doute sur l'importance du projet de son hôte; il l'engagea donc à se rendre à la cour et à faire ses propositions au roi d'Espagne; il lui offrit une lettre de recommandation pour son ami Fernando de Talavera, prieur du couvent du Prado, confesseur de la reine. Fernando de Talavera avait une grande influence politique, et Juan Perez ne doutait pas que par son moyen Colomb n'obtint immédiatement

une audience et la faveur du roi. De son côté, Martin-Alonzo Pinzon fit à Colomb l'offre généreuse de lui fournir l'argent nécessaire aux frais de son voyage, et frère Perez se chargea du jeune Diego, qu'il s'engagea à élever au couvent. Ainsi aidé et encouragé, Colomb, plein d'espérance, prit congé de la petite junte de Rabida, et partit au commencement de l'année 1486 pour la cour de Castille. Elle était justement alors assemblée à Cordoue, où les princes se lançaient en vrais chevaliers dans une guerre entreprise pour la conquête de Grenade.

CHAPITRE III

Colomb à la cour de Castille. — Conférences
de Salamanque.

A son arrivée à Cordoue, Colomb trouva cette ville toute remplie de préparatifs militaires. Les deux rivaux maures qui prétendaient au trône de Grenade s'étaient réunis contre les chrétiens, et les souverains de Castille avaient convoqué toute la chevalerie pour entrer en campagne contre les infidèles. Et Fernando de Talavera, qui pouvait mettre Colomb en communication avec les souverains, était absorbé par les soins belliqueux que réclamait la circonstance. Il avait été nommé l'un des conseillers ecclésiastiques qui devaient assister la reine pendant le cours de cette guerre sainte. La lettre de recommandation écrite par le frère Juan Perez à Fernando pour obtenir l'appui de sa puissante influence ne fit que peu d'impression sur l'esprit du prieur; il reçut froidement Colomb, et traita son projet d'extravagant et d'impossible.

Colomb, se voyant si éloigné d'obtenir la faveur des souverains, désespéra d'obtenir audience. Il est même douteux que son projet soit parvenu à cette époque jusqu'aux oreilles des princes. La campagne s'ouvrit immé-

diatement ; le roi prit en personne le commandement de l'armée. La reine était tout occupée à presser l'envoi des approvisionnements, à expédier les affaires ; la plupart du temps elle restait au camp. Dans un tel moment, c'eût été en vain qu'on eût essayé d'appeler son attention sur un projet de découvertes lointaines.

Colomb passa à Cordoue l'été et l'automne de l'année 1486. Il vivait dans un état voisin de la misère, et se soutenait à grand'peine en recommençant à faire des mappemondes et à dresser des cartes marines. Tandis qu'il languissait à Cordoue dans l'attente d'une audience, Colomb épousa une dame de cette ville, nommée dona Béatrix. L'historien de la vie de Colomb, son fils Fernando, fut le fruit de cette union.

Peu à peu le système de Colomb acquit des prosélytes. L'attention des hommes réfléchis s'était nécessairement fixée sur cet homme qui seul, presque sans appui, était parvenu à porter au pied du trône ses propositions. Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, devint un ardent défenseur du système de Colomb ; il lui ouvrit sa maison et l'y reçut comme son hôte. Il trouva aussi des protecteurs dans le nonce du pape, Antonio Geraldini, et dans son frère, qui était précepteur des derniers enfants de Ferdinand et d'Isabelle. Par leur entremise, Colomb fut présenté au célèbre Pedro Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède et grand cardinal d'Espagne. C'était alors le personnage le plus important de la cour. Savant à la fois agréable et profond, il avait une grande pénétration et beaucoup de capacité pour les affaires. Il fut charmé des manières de Colomb, l'écouta avec une attention profonde, sentit toute la valeur de son projet et tout le poids de ses arguments, et devint un de ses amis les plus dévoués et les plus utiles. Par son crédit, Colomb obtint enfin une audience royale.

Il parut en présence du roi avec modestie, mais sans trouble ; son assurance lui était inspirée par la conscience

qu'il avait de la grandeur de sa mission. Ferdinand connaissait trop bien les hommes pour ne pas apprécier le caractère de Colomb ; il comprit d'ailleurs que son système était fondé sur l'expérience autant que sur les conjectures de la science, et son ambition fut flattée de la possibilité de faire des découvertes bien autrement importantes que celles qui avaient illustré le Portugal. Il se renferma pourtant dans sa prudence et sa réserve ordinaires. Il donna l'ordre à Fernando de Talavera de réunir les plus savants astronomes et cosmographes du royaume pour entrer en conférence avec Colomb. Ils devaient entendre l'exposé de son système, puis se consulter entre eux et donner leur avis. Cette fois Colomb crut que le jour du succès était arrivé. Enfin il allait paraître devant une assemblée d'hommes éclairés, élevés ; il les croyait bien au-dessus de tout préjugé mesquin et de tout intérêt sordide, capables enfin de comprendre la véritable portée de ses raisonnements. Il s'en fallait pourtant de beaucoup qu'il dût attendre un triomphe non contesté des froides investigations de ces savants circonspects.

Cette intéressante conférence eut lieu à Salamanque, qui était alors le siège principal de la science en Espagne. Elle se tint dans le couvent des dominicains de Saint-Étienne ; c'était le plus fort collège de l'université. Colomb y fut logé et entretenu pendant tout le temps que durèrent les débats qui s'ouvrirent sur sa proposition. L'assemblée se composait de professeurs de l'université, auxquels on avait joint divers prélats et dignitaires de l'Église et des membres des sociétés savantes. Jamais tribunal n'aurait semblé devoir offrir plus de garantie de sagesse et d'équité ; mais Colomb s'aperçut bientôt que la robe de docteur pouvait couvrir beaucoup d'ignorance et de petitesse d'esprit.

La plus grande partie des membres de cette junte savante paraissait avoir à son égard de fâcheuses préventions. L'examen de la doctrine de Colomb leur semblait

une espèce d'instruction qu'ils étaient chargés de diriger contre lui, comme pour découvrir et dévoiler une imposture. Lorsque Colomb commença à établir les bases de son système, les frères de Saint-Étienne lui prêtèrent seuls quelque attention; les autres se retranchèrent dans une prudente défiance.

Plusieurs des objections présentées à Colomb sont parvenues jusqu'à nous; elles prouvent l'état d'imperfection de la science à cette époque. Le principe de la forme sphérique de la terre était alors le sujet de beaucoup de discussions et de conjectures. Personne ne pouvait prouver que l'Océan ne fût pas d'une trop grande étendue pour qu'on pût le traverser, et personne ne pouvait révéler les lois de la gravitation, par lesquelles, la forme sphérique de la terre une fois admise, on pouvait facilement démontrer qu'il était possible de faire le tour du globe.

Lorsque Colomb se présenta devant l'assemblée savante de Salamanque, il parut un instant effrayé de la grandeur de sa tâche et troublé par l'imposante réunion de l'auditoire; mais la conviction religieuse qui l'animait lui donnait la confiance que Dieu mènerait son œuvre à fin, et la discussion lui rendit bientôt toute l'assurance et la chaleur qu'il devait à l'ardeur de son caractère. Il réfuta en masse les objections tirées des écrits des anciens philosophes; car il avait étudié à fond tout ce qui avait rapport à la cosmographie; il opposa à ces objections les résultats de l'expérience qu'il avait acquise dans ses longs voyages, et déclara qu'il avait traversé lui-même les deux zones torride et glaciale. Mais combien il dut paraître éloquent lorsque, jetant ses cartes et ses mappemondes, abandonnant pour un temps la science et ses théories, il se sentit exalté par une inspiration subite; lorsque, suivant ses adversaires sur leur propre terrain, il déroula ces magnifiques textes de l'Écriture et interpréta ces mystérieuses prédictions des prophètes que dans ses moments

d'enthousiasme il considérait comme l'annonce de la sublime découverte qu'il rêvait !

Après l'assemblée solennelle dans laquelle Colomb fut appelé à exposer ses idées et ses projets, le conseil tint encore quelques conférences sans en venir à une décision ; Fernando de Talavera, auquel était en quelque sorte remis le soin de toute cette affaire, en faisait trop peu de cas, et était d'ailleurs trop absorbé par les tracas du gouvernement pour en presser la solution. Le départ de la cour, qui quitta Cordoue au commencement de l'année 1489, rompit l'assemblée, et laissa Colomb dans un état d'incertitude d'autant plus cruel, qu'il avait pu concevoir quelque espérance de succès.

Pendant plusieurs années il suivit les mouvements de la cour, se voyant toujours à la veille de réussir, et vécut au milieu des périls et des aventures. En suivant la cour, il se trouva jeté dans mille situations critiques auxquelles elle était sans cesse exposée dans cette guerre, conduite à travers ses montagnes et les pays sauvages. Colomb paya même de sa personne et se distingua par son courage. Il était présent au siège et à la prise de Malaga et de Baza ; il était à l'armée quand El-Zagal, le plus âgé des deux prétendants au trône de Grenade, fit cession de ses droits au roi d'Espagne, et lui abandonna son royaume et ses possessions.

Durant le cours de ses longues années d'attente, Colomb fournit à ses dépenses par sa ressource ordinaire, les cartes et les mappemondes. Parfois il puisait à la bourse de l'estimable frère Diego de Poza ; souvent il trouvait l'hospitalité chez Alonzo de Quintanilla. Il faut dire aussi à la louange des souverains qu'il avait été désigné comme faisant partie de leur suite, et qu'en cette qualité ses dépenses étaient payées, son logement préparé, chaque fois qu'il était obligé de se déplacer pour suivre cette cour errante et guerrière. Dès que la guerre laissait respirer les princes, ils semblaient disposés à donner leur atten-

tion aux projets de Colomb ; mais bientôt les orages et les courses de leur vie belliqueuse venaient les distraire, et cette question était encore écartée.

Enfin, dans l'hiver de 1491, les souverains faisaient les préparatifs d'une dernière campagne contre le royaume de Grenade. Colomb, perdant patience, réclama vivement une réponse définitive. Fernando de Talavera fut donc chargé de réunir une dernière fois l'assemblée des savants et de rapporter leur décision. Il obéit, et ne tarda pas à instruire Leurs Majestés que la majorité condamnait la théorie de Colomb comme vaine et impossible, et jugeait qu'il était tout à fait indigne de la grandeur de Leurs Majestés de les engager dans une entreprise de ce genre sur des calculs aussi légers que ceux qui étaient avancés.

Cependant le projet de Colomb avait peu à peu obtenu à la cour un certain degré de considération, et, malgré cette décision si défavorable, les souverains ne jugèrent pas à propos de renoncer complètement à une entreprise qui pouvait avoir de beaux résultats ; en conséquence, on dit à Colomb que les embarras et les frais de la guerre mettaient l'Espagne dans l'impossibilité de s'engager pour le moment dans aucune entreprise nouvelle, mais qu'après la fin de la guerre Leurs Majestés auraient le loisir et la bonne volonté de s'entendre avec lui au sujet du voyage qu'il proposait.

Telle fut la réponse qu'il obtint après plusieurs années d'attente et d'espoir. Colomb la considéra comme une défaite à laquelle on avait recours pour se débarrasser de ses importunités. Dès lors il cessa de compter sur l'appui du trône, et partit pour Séville le cœur plein d'indignation.

CHAPITRE IV

Conventions avec la cour d'Espagne.

Ainsi déçu de l'espérance qu'il avait entretenue si longtemps, Colomb tourna ses regards autour de lui, cherchant à quel patronage il pourrait s'adresser. Il avait reçu des lettres encourageantes des rois de France et d'Angleterre ; le roi de Portugal l'invitait à revenir à sa cour ; mais Colomb était attaché à l'Espagne, peut-être parce que c'était la patrie de Béatrix Enríquez et le pays qu'habitaient ses enfants. Il songea donc à s'adresser à quelques grands d'Espagne. A cette époque, les ducs de Medina-Sidonia et de Medina-Cœli étaient les premiers seigneurs du royaume ; leurs duchés s'étendaient le long des côtes ; leurs vassaux pouvaient leur fournir des armées ; ils étaient maîtres d'un certain nombre de ports et avaient des flottes sous leurs ordres. Colomb eut plusieurs entrevues avec le duc de Medina-Sidonia ; celui-ci forma sur les projets de Colomb des plans gigantesques, qui n'eurent d'autres résultats que d'imprimer à l'entreprise un ridicule vernis d'exagération ; le duc finit par repousser Colomb et son projet comme le rêve d'un Italien visionnaire.

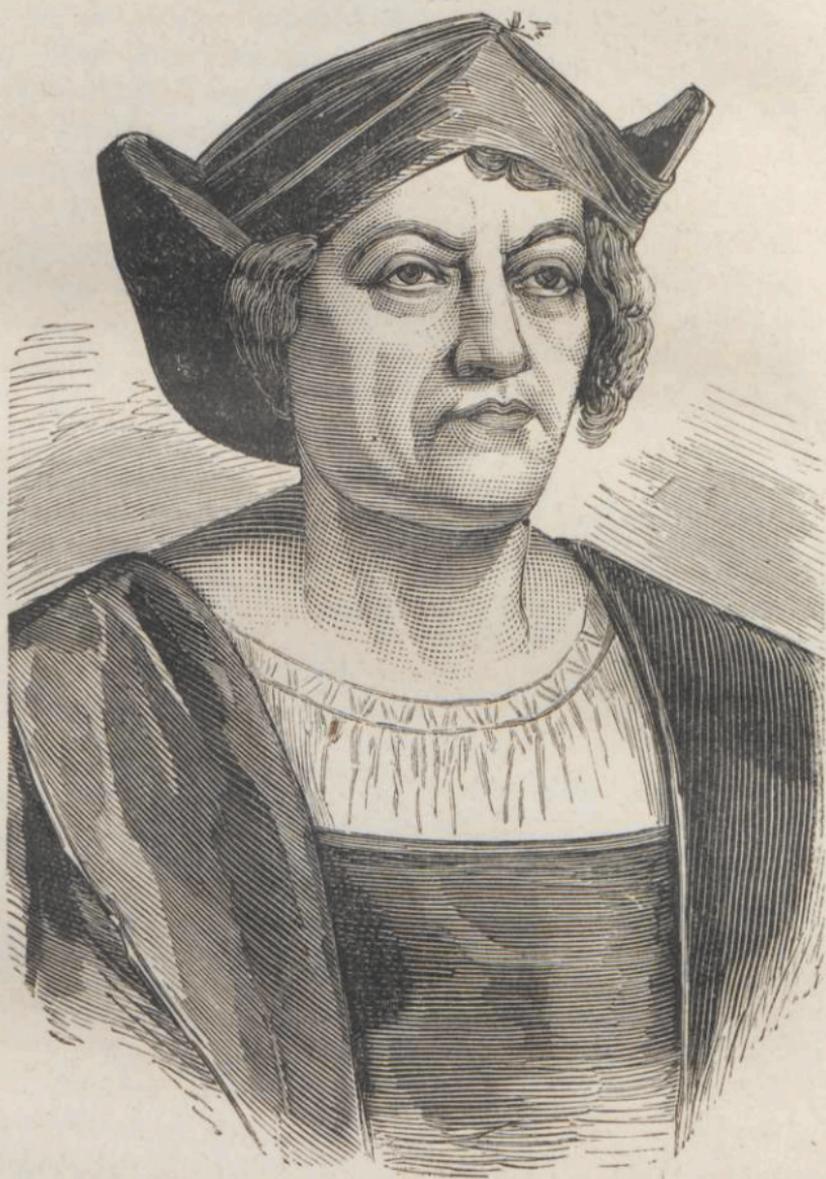
Le duc de Medina-Cœli se montra plus favorable aux propositions de Colomb : il était même sur le point de lui donner le commandement de trois ou quatre caravelles, qui étaient toutes prêtes à faire voile dans le port de Sainte-Marie; mais tout à coup il changea d'avis. Il avait réfléchi qu'il pourrait bien s'attirer la colère des souverains, et qu'il paraîtrait aller sur leurs brisées en s'emparant d'un homme qui avait été en relation avec la couronne. Il engagea Colomb à retourner à la cour, et écrivit à la reine pour lui recommander son entreprise; mais Colomb ne put supporter l'idée de se soumettre encore une fois aux délais et aux déceptions qu'il avait déjà essayés : il prit la résolution de se rendre à Paris, et sur-le-champ il se mit en route pour le couvent de Rabida, où il voulait prendre son fils Diego, pour le placer à Cordoue en compagnie de son autre fils Fernando.

Frère Juan Perez de Marchena fut fort surpris de revoir Colomb à la porte du couvent de la Rabida. Après les années qu'il avait passées à la cour en sollicitations infructueuses, Colomb avait nécessairement un costume fort modeste; frère Juan s'aperçut de sa pauvreté, et fut ému jusqu'aux larmes. Mais lorsqu'il apprit que Colomb était à la veille de quitter l'Espagne pour offrir ses services à un autre pays, son patriotisme prit l'alarme. Il avait été confesseur de la reine; il lui écrivit : sa lettre était un chaleureux plaidoyer en faveur de la proposition de Colomb; frère Juan conjurait la reine de ne pas traiter légèrement une affaire de cette importance. Il obtint ensuite que Colomb retarderait son départ jusqu'à l'époque où il pourrait recevoir une réponse.

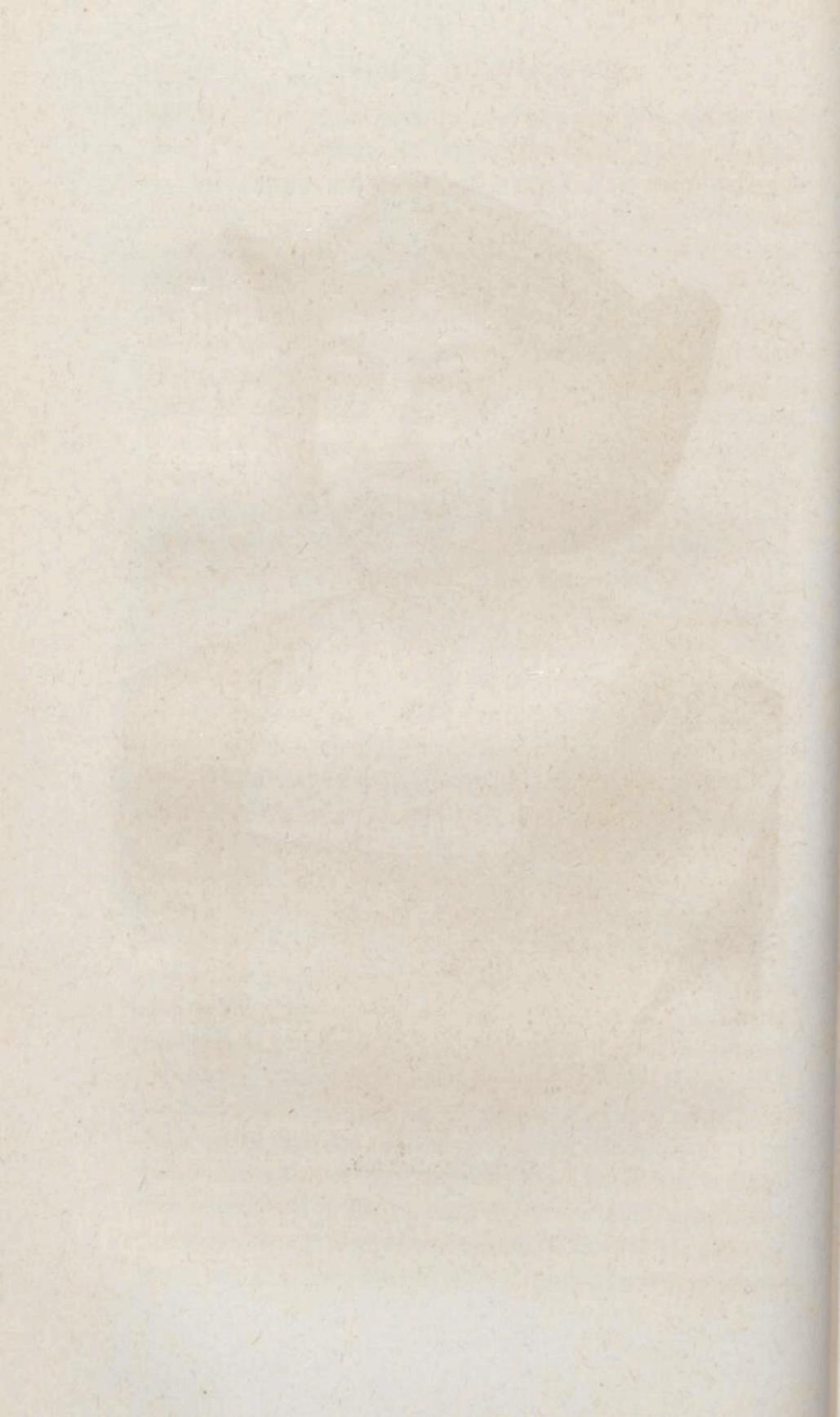
L'envoyé que la petite junte du couvent chargea de porter cette lettre se nommait Sébastien Rodriguez; c'était un pilote de Lepe. Il s'acquitta de sa mission avec fidélité, promptitude et succès. Il trouva la reine au camp de Santa-Fé, devant Grenade; il parvint sans peine

à l'approcher, et lui remit la lettre du moine de la Rabida. Il fut de retour au bout de quatorze jours; il était porteur d'une épître que la reine faisait parvenir au frère Juan Perez, pour le remercier de ses services et pour lui mander de se rendre immédiatement à la cour; cette lettre laissait à Colomb l'espoir d'obtenir plus tard une audience. Une nouvelle aussi heureuse mit tout le couvent en émoi. Frère Perez se mit en route aussitôt. Son caractère sacré, son ancien titre de confesseur de la reine, lui ouvrirent sur-le-champ toutes les portes, et donnèrent une grande autorité et une grande liberté à ses conseils. La reine était bien plus accessible que son mari à l'entraînement des sentiments nobles et généreux. Le zèle du frère Juan porta son fruit; Isabelle redemanda Colomb. Elle lui fit compter une somme suffisante pour qu'il pût payer les frais de la route, acheter une mule, et se procurer un costume qui le mît en état de paraître décemment à la cour. Colomb ne perdit pas de temps pour se rendre aux ordres de la reine, et partit pour le camp de Grenade. Il arriva assez tôt pour être témoin de la reddition de cette capitale, qui céda enfin aux armes espagnoles.

La parole des princes était enfin engagée; ils allaient écouter les propositions de Colomb. Ils désignèrent quelques courtisans qui possédaient leur confiance pour entrer en pourparlers avec lui : entre autres Fernando de Talavera, qui, par suite de la récente conquête de Grenade, avait été promu à l'archevêché de cette ville. Dès le commencement des explications, des difficultés imprévues furent sur le point de les interrompre. Colomb posait pour condition principale qu'il serait investi du titre et des privilèges d'amiral et de vice-roi sur toutes les mers et dans tous les pays qu'il découvrirait. Il réclamait en outre un dixième des bénéfices qui résulteraient du commerce qui pourrait être fait avec ces pays, ou de leur conquête. Les courtisans qui avaient



Christophe Colomb.



été chargés de traiter avec Colomb s'indignèrent qu'un homme qu'ils considéraient comme un pauvre aventurier osât mettre en avant de telles prétentions. On lui dit donc avec ironie que l'arrangement qu'il proposait était fort adroit, car il lui assurait des bénéfices et des honneurs sans lui faire courir aucun risque en cas de non-succès. Colomb offrit sur-le-champ de payer un huitième de la dépense si l'on consentait à lui assurer un huitième des bénéfices. Cet arrangement fut déclaré inadmissible; on proposa d'établir le traité sur d'autres bases; mais Colomb s'opiniâtra sur une condition sans laquelle il ne voulut jamais conclure; les négociations furent rompues.

Indigné des désappointements répétés qu'il éprouvait en Espagne, il se détermina de nouveau à abandonner ce pays pour n'y plus revenir; puis, montant sur sa mule, il sortit de Santa-Fé, et prit la route de Cordoue, dans l'intention de s'embarquer immédiatement pour la France.

Ce fut avec douleur que les amis de Colomb le virent sur le point de quitter l'Espagne. Plusieurs résolurent de tenter un effort décisif et coururent au palais. L'un d'eux, Saint-Angel, receveur des revenus ecclésiastiques dans la province d'Aragon, s'adressa à la reine, et lui parla avec la chaleureuse éloquence qu'il puisait dans l'urgence du moment. Faisant ressortir toute la grandeur du projet de Colomb, dont les plans étaient, du reste, le résultat des déductions les plus logiques, il démontra que cette entreprise était tout à l'avantage de l'Espagne et à l'honneur de la foi chrétienne. Isabelle, convaincue par les discours de Saint-Angel, ne tarda pas à prendre une résolution, et s'écria avec un enthousiasme digne d'elle et de la cause qu'elle embrassait: « Je fais cette entreprise au nom de mon royaume séparé de Castille, et j'engagerai les joyaux de ma couronne pour réaliser les fonds nécessaires. »

Saint-Angel, empressé de confirmer la reine dans cette favorable résolution, assura à Sa Majesté qu'il n'était nullement utile d'engager ses joyaux; il offrit de rassembler les fonds nécessaires, et de les avancer en qualité de prêts au trésor royal du royaume d'Aragon. Cette proposition fut acceptée avec empressement.

Cependant Colomb avait dirigé son voyage solitaire à travers les plaines de Grenade; il avait passé le pont de Pinos, situé à deux lieues environ de cette ville, lorsqu'il fut rejoint par un courrier que la reine avait dépêché vers lui en toute hâte pour l'engager à retourner sur ses pas. Il hésita un moment à se soumettre aux délais et aux promesses ambiguës de la cour; mais lorsqu'il eut appris que la reine s'était formellement chargée de l'entreprise et avait engagé sa parole royale, tous ses doutes disparurent; il tourna bride, et arriva plein de joie à Santa-Fé; il avait toute confiance dans la loyauté d'Isabelle.

A peine de retour à Santa-Fé, Colomb fut immédiatement admis en présence de la reine, et la bonté qu'elle lui témoigna dut le dédommager de toute sa froideur passée. Le roi, par déférence pour Isabelle, qui avait pris tout à coup cette affaire à cœur, accorda à Colomb son assistance tardive; mais la reine fut l'âme de cette grande entreprise. Elle y apporta cet enthousiasme chaleureux qui la distinguait, tandis que le roi ne s'y engagea qu'avec précaution et calcul, ainsi qu'il faisait du reste pour toutes ses entreprises.

Les deux souverains étant ainsi d'accord, les articles de la convention faite avec Colomb furent dressés par Juan de Coloma, secrétaire royal; ils portaient :

1^o Que Colomb serait revêtu pendant toute sa vie, et ses héritiers et successeurs à perpétuité, de la charge de grand-amiral dans toutes les mers, les terres et les continents qu'il pourrait découvrir, et qu'il jouirait des honneurs et

des prérogatives attachés au titre de grand-amiral de Castille;

2° Qu'il serait nommé vice-roi et gouverneur général sur toutes les terres ou continents, titre auquel serait affecté le privilège de présenter trois candidats entre lesquels le roi choisirait le gouverneur particulier de chaque île ou de chaque province;

3° Qu'il aurait droit à un dixième des profits légaux qui résulteraient du commerce ou des produits dans toute l'étendue de son amirauté;

4° Que lui ou son représentant seraient seuls juges des différends qui pourraient s'élever relativement au commerce de ces contrées en Espagne;

5° Qu'il fournirait dès à présent et dans la suite le huitième des frais nécessités par les expéditions qui auraient pour but la découverte des pays qu'il recherchait, mais qu'il aurait droit, en conséquence, au huitième des bénéfices.

Ces conventions furent signées par Ferdinand et Isabelle à la ville de Santa-Fé, dans la plaine de Grenade, le 17 avril 1492. Tous les actes royaux qui furent passés à cette occasion portèrent la double signature de Ferdinand et d'Isabelle; mais le royaume séparé de Castille supporta seul tous les frais de l'expédition. Quant à l'argent avancé par Saint-Angel sur le trésor particulier du royaume d'Aragon, Ferdinand, avec sa prudence ordinaire, eut soin de s'indemniser de ce prêt quelques années plus tard. L'or que rapporta Colomb de son premier voyage au nouveau monde fut employé par le roi à faire dorer les voûtes et les lambris de son palais de Saragosse en Aragon.

Le grand objet de l'entreprise de Colomb, c'était surtout la propagation de la foi chrétienne. Il espérait arriver aux limites de l'Asie ou de l'Inde, où devait se trouver le vaste empire du grand khan, ainsi que les provinces de Mangi et de Cathay, et les îles qui en dépendaient : riches

contrées dont Marco Polo avait fait une magnifique description, et qu'on regardait alors comme faisant partie de l'empire de la Chine. Déjà plusieurs missionnaires avaient été envoyés par les papes et les princes pour porter la lumière de la foi dans ces régions orientales. Colomb espérait accomplir cette grande œuvre, et apprendre aux nations qu'il découvrirait dans les parties inconnues de la terre à se prosterner devant le signe de la vraie foi. Le zèle pieux de la reine et de Ferdinand s'accordait pour seconder les vues de Colomb à cet égard. Lorsqu'il partit, les deux souverains lui remirent des lettres adressées au grand khan de Tartarie.

Mais le zèle de Colomb allait plus loin. Il n'avait pas oublié les menaces du soudan d'Égypte; il se rappelait qu'il avait annoncé l'intention de détruire le saint sépulcre de Jérusalem; Colomb proposa donc de consacrer les bénéfices qui reviendraient de ses découvertes à armer une croisade pour délivrer le saint sépulcre des mains des infidèles. Les souverains ne purent se défendre de sourire à cette idée; ils l'approuvèrent complètement; mais ce qu'ils regardaient comme une boutade passagère de l'imagination ardente de Colomb était un projet qu'il nourrissait depuis longtemps, et qui avait jeté de profondes racines dans son esprit. Jusqu'ici on n'a pas assez donné d'attention à ce fait caractéristique de la vie de Colomb. Il est pourtant remarquable que la conquête du saint sépulcre ait été le grand mobile de son ambition. Cette conquête fut la pensée de toute sa vie : il la prépara solennellement pour l'avenir, et considéra ces grandes découvertes comme une disposition providentielle qui lui fournissait les moyens d'accomplir cette œuvre pieuse.

Le port de Palos de Moguer, en Andalousie, fut fixé pour le lieu de l'armement de l'expédition. La ville de Palos avait été condamnée, en punition de quelque délit, à tenir pendant un an deux caravelles armées à la dispo-

sition du roi. Un ordre du roi fut donc signifié aux autorités de Palos de tenir deux caravelles prêtes à faire voile dans l'espace de dix jours, et de les mettre avec leurs équipages sous le commandement de Colomb. Plus tard, une troisième caravelle fut aussi armée pour cette expédition. Aucune restriction ne fut apportée au projet de Colomb; aucune direction ne lui fut interdite; on lui recommanda seulement de ne pas faire route sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, et de s'éloigner de toutes les contrées récemment découvertes par les Portugais. Un édit enjoignit à tous les habitants des côtes de l'Andalousie de fournir à un prix modéré, des secours et des munitions de toute espèce pour l'expédition résolue; des peines sévères furent prononcées contre tous ceux qui tenteraient d'y mettre obstacle.

La reine donna à Colomb, avant son départ, une marque de faveur particulière : elle nomma son fils Diego l'un des pages du prince Juan, héritier présomptif de la couronne; c'était là un grand honneur qui ne s'accordait qu'aux enfants des premières familles. Les souhaits les plus chers de Colomb se trouvaient ainsi remplis; il prit congé de la cour le 12 mai et se rendit à Palos. Dix-huit ans s'étaient écoulés avant que Colomb eût pu voir la réalisation d'un projet qu'il avait eu la constance de suivre pendant si longtemps; il était âgé de près de cinquante-six ans.

Lorsque Colomb arriva à Palos et reparut devant les portes du couvent de la Rabida, il fut reçu à bras ouverts par le frère Juan Perez, et de nouveau défrayé au couvent. Le zélé frère accompagna son hôte à l'église paroissiale de Palos, où Colomb se rendit pour faire lire en public, et devant les magistrats assemblés, l'ordonnance royale qui concernait l'armement des deux caravelles. Rien ne peut égaler l'étonnement et l'horreur du peuple lorsqu'il sut quelle était la nature de l'expédition dans laquelle il était contraint de s'engager. La perte des vaisseaux lui

paraissait certaine, et il considérait ceux qu'on embarquerait comme des victimes sacrifiées. Tout le merveilleux dont l'imagination et l'ignorance ont coutume de peupler les régions éloignées et peu connues fut évoqué à propos des solitudes effrayantes de la mer ; les plus hardis marins refusèrent de prendre part à cette téméraire et fantastique croisière au milieu de l'immensité de l'Océan désert.

Un nouvel édit fut donc rendu. Il ordonnait aux magistrats de Palos, et à ceux des villes voisines de Moguer, de saisir tout vaisseau et tout équipage espagnol qui paraîtrait propre au service qu'on en attendait ; des peines furent prononcées contre les réfractaires. Mais tout fut vain. L'édit jeta le trouble et la confusion parmi les populations qu'il frappait ; des désordres éclatèrent, et rien ne fut résolu.

Enfin Martin-Alonzo Pinzon, ce riche et entreprenant marin dont nous avons parlé plus haut, donna l'exemple, et s'engagea personnellement dans l'expédition. Il entraîna même son frère, Vicente-Yanez Pinzon, qui était aussi un marin de courage et d'habileté ; tous les deux étaient propriétaires de navires et avaient des équipages à leur service. Ils étaient alliés à beaucoup de marins de Palos, et l'influence de leur nom et de leur fortune s'étendait même au delà du territoire de leur ville. Il est à supposer qu'ils firent l'avance de la huitième partie des frais que Colomb s'était engagé à payer. Ils fournirent deux des bâtiments commandés pour l'expédition, et se décidèrent à en faire partie. Leur exemple et leurs discours eurent l'effet qu'on devait en espérer. Un grand nombre de leurs alliés et de leurs parents consentirent à s'embarquer, et les navires purent mettre à la voile dans l'intervalle d'un mois.

Quelques difficultés retardèrent pourtant l'équipement et l'armement de ces vaisseaux. Le troisième bâtiment, nommé *la Pinta*, avait été mis en réquisition avec son

équipage. Ses propriétaires, Gomez Rascon et Christoval Quintero, ainsi que les matelots sous leurs ordres, manifestaient la plus grande répugnance pour cette entreprise. Eux et leurs amis firent tous leurs efforts pour la retarder ou même l'empêcher. La *Pinta* fut mal calfatée, et lorsqu'il fallut recommencer ce travail fait avec mauvaise volonté, les ouvriers se cachèrent. Plusieurs des matelots qui s'étaient fait inscrire volontairement sur les rôles de l'équipage s'en repentirent, et désertèrent. A chaque pas on avait à vaincre la résistance populaire.

Pourtant, dans les premiers jours d'août, les obstacles avaient été surmontés, et tout était prêt pour le départ. Deux des bâtiments, les caravelles, étaient de véritables barques qui n'étaient nullement supérieures à celles qu'on emploie de nos jours pour la navigation des rivières ou pour le cabotage. La proue et la poupe étaient assez élevées; il y avait un gaillard d'avant et des chambres pour l'équipage, mais point de pont. Cependant un des trois vaisseaux était ponté; il avait été appelé *la Santa-Maria*; c'est à son bord que Colomb hissa son pavillon. Martin-Alonzo Pinzon commandait la caravelle *la Pinta*; son frère, Francisco-Martin, montait le même bâtiment, en qualité de maître ou pilote. L'autre, appelé *la Nina*, et qui portait des voiles latines, était sous les ordres de Vicente-Yanez Pinzon; le médecin de Palos, Garcia Fernandez, était à bord de ce navire, avec la charge de munitionnaire. Trois pilotes habiles avaient été engagés: Sancho-Ruiz Petro, Alonzo Nino et Barthélemi Roldan. Le nombre des personnes embarquées s'élevait à cent vingt.

L'escadre était prête à faire voile; Colomb se confessa au frère Juan Perez et reçut la communion. Cet exemple fut suivi par les officiers et le reste de l'équipage. Ils se recommandèrent tous à la protection spéciale de Dieu; ils lui demandèrent de les conduire à travers les périls de leur entreprise. Toute la ville de Palos fut plongée dans

la douleur quand la flottille appareilla ; chacun avait un parent ou un ami à bord d'un des trois navires. Les matelots eux-mêmes, qui luttaient à peine contre leurs propres frayeurs, furent consternés de l'affliction de ceux qu'ils laissaient derrière eux ; ils comprenaient, à la douleur des adieux qu'ils recevaient, qu'on les quittait comme des gens qu'on ne devait plus revoir.



CHAPITRE V

Premier voyage. — Découverte de Cuba et d'Haïti.

Le vendredi 3 août 1492, Colomb mit à la voile de grand matin ; il partit de la barre de Saltes, petite île formée par l'Odiel et le Tinto en face de Palos, et gouverna sur les îles Canaries ; là devait commencer son voyage à l'O. Il dirigeait sa course d'après la mappemonde et les cartes conjecturales qui lui avaient été envoyées par Paolo Toscanelli de Florence. On suppose que sur ces cartes les côtes d'Europe et d'Afrique, depuis le S. de l'Irlande jusqu'aux dernières limites de la Guinée, étaient placées parallèlement aux côtes d'Asie ; la grande île de Cipango, décrite par Marco Polo, était placée entre deux, à quinze cents milles des côtes d'Aries. C'est à cette île que Colomb espérait arriver d'abord.

Le troisième jour du voyage, la *Pinta* fit un signal de détresse : son gouvernail était brisé. On pensa que cet accident était causé par la déloyauté des propriétaires du bâtiment, Gomez Rascon et Christoval Quintero, qui avaient compté que le vaisseau, ainsi désemparé, serait laissé en arrière. Colomb fut péniblement affecté de ce

contretemps ; ce fut comme un avant-goût des difficultés qui l'attendaient sur sa route, et des obstacles que devaient lui susciter des gens enrôlés en partie contre leur volonté, en partie assaillis de craintes et de superstitions. De petites contrariétés, ainsi répétées dès le commencement de l'expédition, pouvaient répandre parmi les équipages l'esprit de mutinerie et les porter à renoncer à poursuivre ce voyage.

Martin-Alonzo Pinzon, qui commandait la *Pinta*, répara le gouvernail et le lia avec des cordes ; mais elles se rompirent bientôt ; la caravelle paraissait d'ailleurs défectueuse sous tous les rapports ; Colomb resta donc trois semaines à croiser entre les îles Canaries, pour rallier un autre vaisseau qui pût remplacer la *Pinta*. Il n'en put trouver un seul ; en conséquence la *Pinta* fut réparée et pourvue d'un nouveau gouvernail. Tandis que Colomb réparait ses avaries, il apprit tout à coup qu'on avait signalé trois caravelles portugaises qui faisaient route sur l'île de Fer. Cette nouvelle lui fit craindre quelque embûche de la part du roi de Portugal ; il eut peur que ce prince ne voulût se venger de ce qu'il s'était engagé au service de l'Espagne. Il se hâta de mettre à la voile le 6 septembre au lever du soleil ; mais un calme profond le retint pendant trois jours à quelques lieues de l'île. Pendant ce mortel repos, Colomb tremblait à chaque instant que quelque obstacle imprévu ne vînt renverser tous ses plans et l'arrêter dans son entreprise ; il était impatient de se voir en pleine mer, loin de la terre, et à l'abri des vaisseaux qui pouvaient lui porter un contre-ordre ; car, à travers la pure atmosphère de ces latitudes, une voile pouvait être aperçue à une immense distance.

Le dimanche 9 septembre, à la pointe du jour, il vit l'île de Fer à environ neuf lieues ; il était tout près de l'endroit où les caravelles portugaises avaient été signalées. Heureusement la brise se leva avec le soleil, et, dans

le courant de la journée, les hauteurs de l'île disparurent de l'horizon.

En perdant de vue la terre, les équipages perdirent tout courage; il leur semblait qu'ils avaient dit adieu au monde; devant eux ils avaient tous les mystérieux périls de l'inconnu. Dans ce moment de faiblesse ils désespérèrent de revoir jamais leurs foyers. Les plus vieux marins ne pouvaient retenir leurs larmes. Colomb mit en œuvre tous les moyens qu'il crut propres à adoucir ce désespoir. Il leur peignit la splendeur des contrées où il espérait les conduire; il leur promit des terres, de l'or, et certes, en leur faisant ces magnifiques promesses, Colomb comptait bien réaliser l'espoir qu'il leur donnait.

Cependant Colomb transmit aux autres bâtiments l'ordre de continuer leur route à l'O., dans le cas où par la suite ils se trouveraient séparés, ajoutant qu'après un voyage de sept cents lieues environ ils devaient plier les voiles après minuit jusqu'au jour, car c'était à peu près à cette distance qu'il pensait trouver la terre. Prévoyant d'ailleurs que les vagues terreurs des matelots iraient croissant à mesure que la distance qui les séparait de leur pays deviendrait plus considérable, il commença à mettre en pratique une ruse qu'il ne cessa d'employer pendant tout le cours du voyage: ce fut d'établir deux relevés de route, l'un secret qu'il gardait pour son propre usage, sur lequel était noté le calcul exact de la distance parcourue; l'autre destiné à être communiqué, et qui présentait un calcul inexact du chemin des navires; Colomb avait soin d'en soustraire chaque jour un certain nombre des lieues qu'on avait franchies, afin de tenir l'équipage dans l'ignorance de la véritable distance qui l'éloignait de son pays.

Le 30 septembre dans la soirée, Colomb fut frappé pour la première fois de la variation de la boussole. Il se garda bien de faire part de cette circonstance à qui que ce fût, de peur d'effrayer son monde; mais ses pilotes ne

tardèrent pas à remarquer ce fait, qui les remplit de consternation. Ils pensèrent qu'ils allaient entrer dans un monde soumis à des influences inconnues. Colomb épuisait toute sa science et son adresse à calmer leurs vaines terreurs. La haute opinion que les compagnons de Colomb avaient de ses connaissances astronomiques donnait du poids à ses paroles, et leurs terreurs s'apaisaient.

Cependant ils étaient entrés dans la région des vents alizés, qui soufflent constamment de l'E. à l'O. entre les tropiques, et étendent leur règne dans l'Océan sur un espace de quelques degrés. A l'aide de cette brise favorable qui les poussait directement vent arrière, ils avançaient sans fatigue, mais avec assez de vitesse, sur une mer calme et tranquille, au point que pendant plusieurs jours ils ne changèrent pas de voiles.

Ils commençaient déjà à rencontrer sur leur chemin de grandes herbes qui flottaient, dérivant de l'O. Un crabe vivant voguait sur l'un de ces îlots flottants. Ils virent aussi un oiseau blanc des tropiques de l'espèce de ceux qui ne couchent jamais sur la mer; un thon fit plusieurs fois le tour des vaisseaux.

Plus loin, de nouveaux signes ranimèrent le courage des matelots. Les oiseaux venus de l'O. volaient en foule. Des nuages pareils à ceux qui s'élèvent souvent au-dessus de la terre couvraient l'horizon au N. L'imagination des matelots, trompée par leur ardent désir, prit plus d'une fois ces nuages pour la terre, lorsqu'au coucher du soleil leurs formes devenaient indécisées. Chacun, du reste, voulait être le premier à apercevoir et à annoncer le rivage, car les souverains avaient promis une pension de trente écus à celui qui le premier signalerait la terre. Colomb faisait jeter de temps en temps une sonde de deux cents brasses, mais il ne trouvait pas le fond. Martin-Alonzo Pinzon, ainsi que d'autres officiers et une grande partie de l'équipage, sollicitait Colomb de changer de route, et de gouverner dans la direction d'où venaient les

signes favorables qu'on avait remarqués. Colomb persévéra dans sa course vers l'O., leur expliquant que, d'après son opinion, en voguant directement à l'O., ils étaient certains de toucher aux rivages de l'Inde, et que, lors même qu'ils passeraient entre quelques îles intermédiaires, il leur serait facile d'y aborder à leur retour.

Malgré la précaution à laquelle Colomb avait eu recours pour tromper son équipage ignorant sur la véritable distance qu'il avait parcourue, il commença à murmurer vers la fin du voyage. Les matelots avaient recueilli, comme indices de la terre, les divers signes que nous avons relatés plus haut; et toujours la mer immense étendait devant eux ses mêmes solitudes. Tout était pour eux un sujet d'alarme, jusqu'à ce vent favorable que la Providence semblait leur envoyer pour les conduire aux rivages du nouveau monde. Ils s'imaginèrent que dans ces mers le vent soufflait toujours de l'E., et qu'ainsi jamais il ne leur permettrait de retourner en Espagne. Une légère brise qui s'éleva de l'O. calma pour un temps leurs appréhensions; plusieurs petits oiseaux de la nature de ceux qui habitent les bocages et les vergers venaient, le matin, chanter autour des mâts, et s'envolaient le soir. C'était une musique bien douce à l'oreille des pauvres marins : ils la saluaient comme un chant de la terre. Jusque-là ils n'avaient vu que des oiseaux aux fortes ailes et à la large envergure; mais ils aimaient à se persuader que les petits oiseaux qui volaient alors autour des bâtiments étaient trop faibles pour que leurs ailes pussent les porter bien loin, et ils auguraient de leur chant que leur voyage à travers les airs n'avait pas été assez long pour les fatiguer.

Le jour suivant, un calme plat enchaîna les vaisseaux. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer était couverte d'herbes et ressemblait à une vaste plaine inondée, phénomène attribué à l'immense quantité de plantes marines que les courants déracinent du fond de l'Océan.

Les matelots furent assaillis d'une terreur nouvelle; ils craignirent de trouver la mer peu profonde et d'aller heurter contre des récifs, ou de s'enfoncer dans des sables mouvants, et d'échouer ainsi au milieu de l'Océan, loin de tout secours humain, loin d'un rivage qui pût leur servir de refuge en cas de naufrage. Colomb n'eut pas de peine à les convaincre de la fausseté de leur crainte : il jeta la sonde, et ne put trouver le fond.

Pendant trois jours on sentit à peine quelques brises venues de l'O. ou du S., mais si faibles, qu'elles laissaient la mer unie comme un miroir. Le calme ne fit que rendre les équipages plus turbulents. Les matelots prétendaient que les vents contraires qu'ils éprouvaient étaient inconsistants, de peu de durée, et si faibles, qu'ils ne ridaient pas la surface de la mer; que la seule brise qui eût quelque force venait de l'O., et qu'elle n'avait pas même le pouvoir d'agiter l'Océan engourdi dans son calme profond. Ils en concluaient qu'ils étaient en danger, soit de périr enchaînés au milieu de l'eau dormante, soit de ne pouvoir jamais retourner dans leur pays natal, et de périr dans leur lutte avec les vents contraires.

Colomb ne se rebutait pas; mais c'est en vain qu'il employait la raison et la patience pour distraire son équipage des fantômes qu'il se créait. Heureusement une forte houle souleva tout à coup les navires; le vent qui la suivit enfla les voiles. Ce phénomène, qui se reproduit souvent dans le grand Océan et qu'on attribue à quelque brise passagère ou à quelque courant de vents éloignés, remplit d'étonnement l'équipage et vint en aide à Colomb, dissipant les terreurs imaginaires que le calme avait fait naître.

Cependant la situation de Colomb devenait de jour en jour plus critique. L'impatience des matelots dégénérait en véritable révolte. Ils se réunissaient dans les parties reculées des bâtiments, d'abord en petits groupes de deux ou de trois; bientôt ces groupes s'accrurent et devinrent

formidables ; des murmures, des menaces même furent proférées contre l'amiral. Ils le qualifièrent d'ambitieux, qui s'était jeté en désespéré dans une entreprise insensée, résolu à faire quelque chose d'extravagant pour se rendre célèbre. Qui les forçait à le suivre ? Continueraient-ils ainsi cette navigation insensée jusqu'à la mort, ou jusqu'à ce que leurs frêles bâtiments fussent hors d'état de les ramener dans leur patrie ? L'amiral était un étran-



Colomb apaise la révolte.

ger, sans amis, sans influence. Ses doctrines avaient été déjà condamnées par les savants comme idéales et sans fondement. Elles étaient repoussées par les hommes de tout rang et de toute condition. En retournant en arrière, ils n'auraient pas seulement pour eux quelques voix isolées, mais ils seraient applaudis par la grande majorité, qui se réjouirait du mauvais succès de ce voyage.

Il y en eut qui proposèrent, comme un moyen efficace d'imposer silence aux plaintes que l'amiral pourrait porter contre eux, de le jeter à la mer, sauf à dire plus

tard qu'il s'était lui-même laissé tomber dans l'abîme en contemplant les astres avec ses instruments astronomiques.

Colomb était au courant de ces complots; il n'en garda pas moins une contenance assurée et un visage tranquille, flattant les uns par des éloges, stimulant les autres par l'espoir du gain ou par la vanité, et enfin menaçant les plus mutins d'un châtement sévère. Un nouvel espoir fit trêve à ces clameurs. Le 24 septembre, Martin-Alonzo Pinzon monta sur l'arrière de son vaisseau et s'écria tout à coup : « Terre! terre! je réclame la récompense. » En effet, l'illusion était si complète, on croyait si bien voir la terre au S.-O., que Colomb y fut trompé comme les autres : il se jeta à genoux pour rendre grâces à Dieu ; tout l'équipage se joignit à lui et entonna le *Gloria in excelsis*. Les vaisseaux changèrent de route et gouvernèrent toute la nuit au S.-O.; mais le jour fit évanouir toutes ces espérances comme le matin dissipe un songe : la terre imaginaire n'était qu'une vapeur du soir, elle disparut pendant la nuit.

Ils marchèrent encore plusieurs jours dans cette alternative de crainte et d'espoir, jusqu'à ce que les divers indices qui annoncent la terre devinrent si nombreux, que les matelots passèrent de l'état d'abattement dans lequel ils étaient plongés à un genre d'émulation qui avait aussi ses inconvénients. Désireux d'obtenir la récompense promise à celui qui signalerait le premier la terre, ils criaient : « Terre! » à l'envi l'un de l'autre, la plupart du temps sans raison. Colomb finit par déclarer que celui qui donnerait encore une alerte de ce genre perdrait tous droits à la pension promise, si la terre n'était pas découverte au bout de trois jours.

Le 7 octobre, le relevé de route donna à Colomb sept cent cinquante lieues; c'est à cette distance qu'il comptait trouver l'île de Cipango. De petits oiseaux volaient par centaines vers le S.-O.; ils semblaient indiquer le voisi-

nage de la terre dans cette direction, car ce n'était qu'à terre qu'ils pouvaient trouver leur nourriture et le repos. Colomb céda enfin aux sollicitations de Martin-Alonzo Pinzon et de ses frères. Dans la soirée du même jour il vira de bord et se dirigea vers le S.-O. Plus il avançait, plus les indices qui annonçaient les approches de la terre devenaient multipliés. Mais lorsque, après avoir navigué pendant trois jours dans cette nouvelle direction, l'équipage vit encore le soleil se coucher dans un horizon sans rivage, les clameurs redoublèrent; les matelots demandèrent avec une nouvelle instance l'abandon de l'entreprise. Colomb fit tous ses efforts pour pacifier encore cette mutinerie; il mit en usage les flatteries et les promesses; mais voyant que tout était inutile et que les cris ne faisaient qu'augmenter de violence, il changea de ton et déclara que tous ces murmures étaient inutiles; qu'il avait été envoyé par les souverains d'Espagne à la recherche de l'Inde, et que, quoi qu'il arrivât, il était déterminé à poursuivre le but de son voyage jusqu'à ce que, par la permission de Dieu, il eût été atteint.

Il était ainsi en guerre ouverte avec l'équipage, et sa situation devenait désespérée, lorsque les signes qui indiquaient la terre devinrent si évidents le lendemain, qu'il fut impossible de les révoquer en doute. Un poisson vert du genre de ceux qui se tiennent près des rochers vint nager près des vaisseaux; une branche d'aubépine toute chargée de graines flottait à leur portée; on pêcha un roseau, une petite planche et enfin un bâton travaillé de main d'homme; toute la journée l'équipage eut l'œil au guet pour découvrir cette terre si longtemps cherchée.

Le soir du même jour, lorsque les matelots eurent chanté, suivant leur usage, l'hymne du soir à la Vierge, le *Salve Regina*, Colomb leur adressa une allocution touchante. Il leur fit remarquer la bonté de Dieu, qui les avait ainsi conduits, avec une brise douce et favorable, à travers une mer tranquille, jusqu'à la terre promise. Il

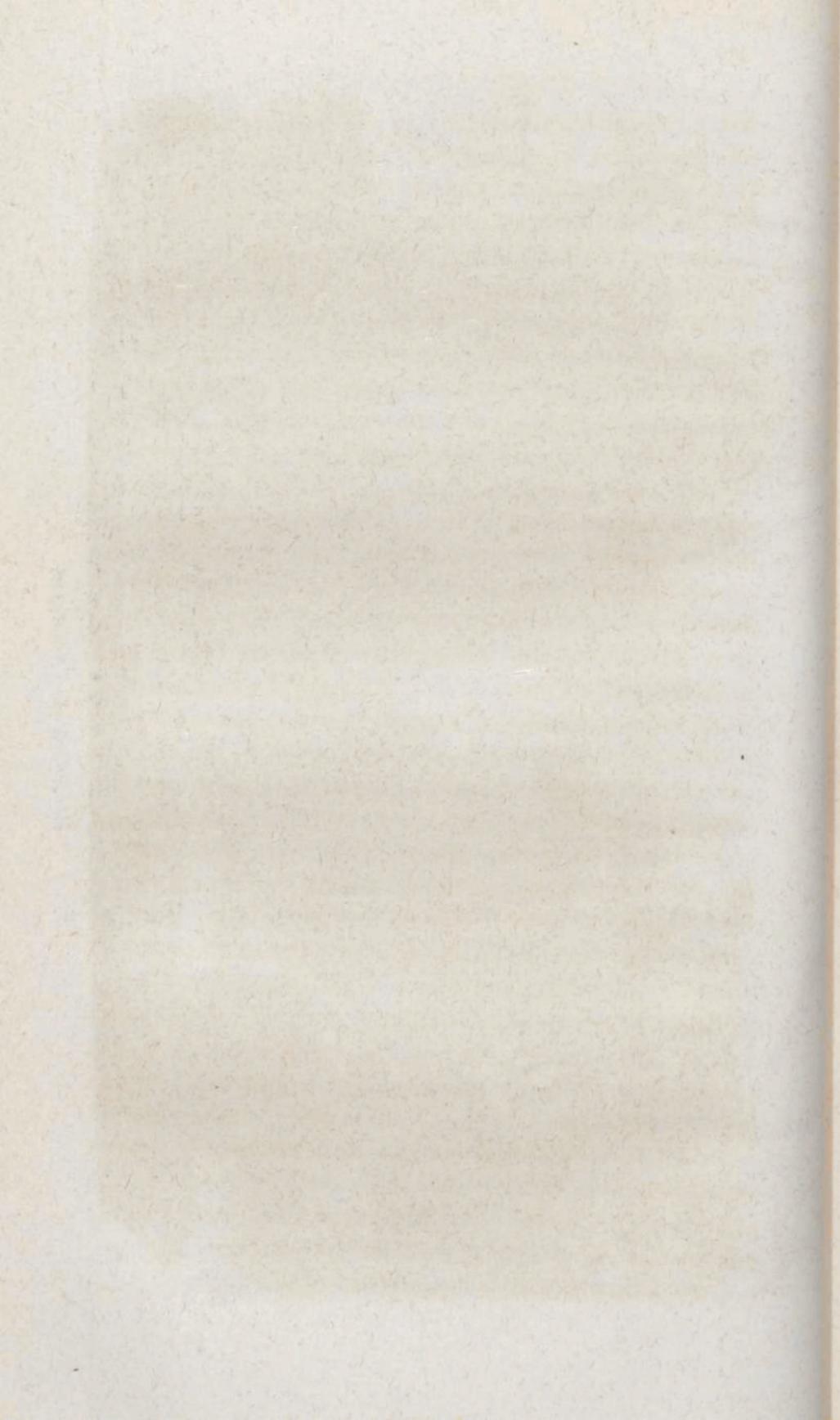
leur exprima sa confiance de trouver la terre dans la nuit même, et ordonna qu'une vigie fût laissée au gaillard d'avant, promettant à celui qui signalerait le rivage d'ajouter personnellement une récompense à la pension qui était déjà promise par les souverains.

La brise avait été fraîche tout le jour, et la mer plus houleuse que de coutume; au coucher du soleil ils gouvernèrent à l'O.; les navires fendaient les vagues avec rapidité; la marche supérieure de la *Pinta* la maintenait en tête. L'inquiétude et l'attente régnaient sur les vaisseaux; pas un œil ne se ferma de toute cette nuit. A la chute du jour, Colomb s'établit dans la chambre ou cabine placée au sommet de la poupe de son bâtiment. Il avait montré pendant tout le jour un visage confiant et joyeux, et néanmoins il était en proie à l'anxiété la plus vive; à travers les ombres de la nuit ses yeux erraient à l'horizon; il était absorbé dans la contemplation de l'Océan; il épiait avec la plus grande sollicitude le moindre indice de la terre. Tout à coup, vers dix heures, il crut voir une lumière briller à une certaine distance. Craignant que son désir trop ardent ne contribuât à tromper son imagination, il appela Pedro Gutierrez, gentilhomme de la chambre du roi, et lui demanda s'il voyait une lumière dans la direction qu'il lui indiquait. Pedro s'empressa de répondre affirmativement. Plusieurs fois ils la virent rayonner, puis s'évanouir; on eût dit que c'était quelque torche placée dans une barque qui montait et descendait suivant les ondulations de la vague, ou bien une lumière portée le long du rivage par un individu qui s'arrêtait de maison en maison. Mais les rayons lumineux étaient si incertains, si passagers, que les matelots n'y attachaient aucune importance. Pour Colomb, il considéra ce signe comme l'annonce évidente d'une terre, et, en outre, d'une terre habitée.

Ils continuèrent leur route jusqu'à deux heures du matin; ce fut alors qu'un coup de canon parti de la *Pinta*



Découverte de l'Amérique.



donna le signal désiré de la terre. Le premier qui l'aperçut fut un matelot nommé Rodriguez Bergemo ; mais on accorda plus tard la récompense à l'amiral , qui le premier avait reconnu la lumière. La terre était maintenant visible à deux lieues de distance ; ils diminuèrent les voiles , mirent en panne , et attendirent le jour avec impatience.

Pendant ces quelques heures d'attente, Colomb fut assiégé par mille pensées tumultueuses ; mille sentiments confus se heurtaient dans son esprit. Enfin , en dépit des obstacles et des dangers , il avait atteint son but. Le grand mystère que renfermait l'Océan était dévoilé. Son système , qui avait été la risée des savants , était établi d'une manière triomphante : il s'était acquis une gloire qui devait durer autant que le monde.

Au lever du jour, Colomb vit sortir des ténèbres une île plate, parée d'une grande richesse de végétation ; elle paraissait avoir plusieurs lieues d'étendue ; les bois qui la couvraient d'une extrémité à l'autre s'étendaient sur cette terre comme la luxuriante culture d'un verger. Quoique tout annonçât l'abondance sauvage d'un sol fertile mais inculte, l'île était évidemment habitée, car on voyait des indigènes sortir des bois et accourir de tous côtés sur le rivage. Ils étaient nus ; leurs gestes exprimaient le plus grand étonnement et la plus grande frayeur à la vue des vaisseaux. Colomb donna l'ordre de jeter l'ancre et de préparer les embarcations. Il descendit dans sa propre barque, qui était richement tapissée de pourpre et qui portait l'étendard royal. Martin-Alonzo Pinzon et Vicente-Yanez, son frère, entrèrent également dans leurs barques ; celles-ci déployaient la bannière adoptée pour ce voyage, blasonnée d'une croix verte et portant les initiales F et I des souverains de Castille, Ferdinand et Isabelle.

Tout en s'avançant vers la côte, ils admiraient la profondeur et la majesté des forêts, la variété des fruits inconnus et des arbres qui croissaient sur le rivage. Les

barques avançaient dans une atmosphère pure et suave, et la mer qui glissait sur leurs flancs était transparente comme le cristal. Colomb se jeta à genoux, baisa cette terre désirée, et rendit grâce à Dieu avec des larmes de joie : cet exemple fut suivi par tous ses compagnons. Alors Colomb se leva, tira son épée, déploya l'étendard royal, prit possession de l'île au nom des souverains de Castille, et lui donna le nom de *San-Salvador* ; puis il requit le serment d'obéissance de tous ceux qui se trouvaient présents, et se fit reconnaître comme amiral et vice-roi, et représentant des souverains.

Tous ceux qui avaient suivi Colomb s'abandonnaient à des transports extravagants. Ils se pressaient autour de lui ; les uns l'embrassaient, les autres lui baisaient les mains. Ceux qui avaient été les plus turbulents et les plus mutins pendant le voyage montraient alors plus de dévouement et d'enthousiasme que les autres. Quelques-uns sollicitaient déjà l'amiral comme un homme qui avait à sa disposition des richesses à répandre et des honneurs à conférer. Quelques esprits serviles parmi ceux qui l'avaient outragé avec le plus d'insolence se courbaient devant lui, mendiant leur pardon et promettant pour l'obtenir l'obéissance la plus aveugle à ses ordres.

Les naturels de l'île, en voyant le matin les vaisseaux arriver à la côte, les avaient pris pour des monstres que la mer avait enfantés pendant la nuit. Les manœuvres qui faisaient mouvoir ces masses sans aucun effort apparent, l'opération du ferlage des voiles, qui ressemblaient à de grandes ailes, les remplirent d'étonnement. Lorsque les barques approchèrent du rivage, et qu'ils virent ces hommes d'une autre race mettre le pied à terre et se montrer couverts d'armures étincelantes, ou de vêtements de différentes couleurs, ils s'enfuirent pleins d'effroi dans les bois. Mais s'apercevant qu'on n'essayait pas de les poursuivre ou de les blesser, ils revinrent un peu de leurs terreurs ; ils s'approchèrent en tremblant des Espa-

gnols. A chaque pas ils se prosternaient en signe d'adoration. Pendant la cérémonie de la prise de possession du pays, ils s'arrêtèrent pour examiner avec une admiration respectueuse la couleur du visage, la barbe, les armures brillantes et les splendides vêtements des étrangers. L'amiral attirait surtout leur attention par son air d'autorité, ses habits écarlates, par la déférence que lui marquaient tous ceux qui l'accompagnaient, et enfin par tout ce qui le distinguait et le faisait reconnaître pour



Colomb en vue de la terre.

chef. Lorsqu'ils furent tout à fait rassurés, ils s'approchèrent des Espagnols, touchèrent leur barbe, examinèrent leurs mains et leur figure, dont la blancheur les remplissait d'étonnement. Colomb, charmé de leur simplicité, de leur douceur et de la confiance qu'ils témoignaient à des êtres qui peu de moments auparavant leur avaient semblé si étranges et si formidables, se soumettait avec beaucoup de complaisance à leur examen. Les sauvages, de leur côté, étaient émerveillés de cette douceur ; ils supposaient que les navires étaient venus de la voûte

du firmament qui fermait l'horizon, ou qu'ils étaient descendus du ciel sur leurs grandes ailes, et que ces êtres merveilleux qu'ils avaient amenés étaient habitants des étoiles.

Eux-mêmes étaient, d'un autre côté, un objet de curiosité pour les Espagnols, car ils différaient de toutes les races d'hommes que ceux-ci avaient jamais pu voir. Les peintures de diverses couleurs dont leur corps était bariolé leur donnaient un aspect bizarre et étrange. Leur peau avait la teinte du cuir tanné; ils étaient entièrement dépourvus de barbe. Leurs cheveux n'étaient pas crépus comme ceux des tribus africaines récemment découvertes sous la même latitude, mais épais, lisses, et en partie coupés au-dessus des oreilles; quelques touffes, respectées par derrière la tête, flottaient sur leurs épaules. Leurs traits, quoique défigurés par la peinture, étaient agréables; ils avaient le front haut et les yeux remarquablement beaux. Ils étaient généralement de taille moyenne et bien proportionnée. Ce peuple semblait simple et sans artifice, et se présentait avec des dispositions pacifiques. Ils n'avaient pour armes que des espèces de lances dont l'extrémité supérieure était durcie au feu ou terminée par un caillou pointu ou une forte arête de poisson. Le fer paraissait leur être inconnu, ou du moins ils semblaient en ignorer les propriétés. On leur présenta une épée nue, ils la prirent sans précaution par le tranchant. Colomb leur distribua des bonnets peints de diverses couleurs, des colliers en grains de verre, des grelots de faucon, et d'autres bagatelles, qu'ils recevaient comme des cadeaux d'un grand prix; ils s'en parèrent aussitôt, tout fiers de se montrer décorés de si beaux ornements

Colomb supposait que l'île à laquelle il avait abordé était située sur les confins de l'Inde. Il appela les naturels du nom générique d'Indiens; ce nom fut universellement adopté avant que la nature de sa découverte fût

connue : depuis il a été donné à tous les habitants du nouveau monde. Les Espagnols restèrent tout le jour sur le rivage pour se reposer des fatigues et des anxiétés de leur voyage au milieu de la riante verdure de l'île ; vers le soir ils retournèrent à bord, enchantés de tout ce qu'ils avaient vu.

Cette île, qui avait ainsi reçu Colomb à sa première descente sur la terre du nouveau monde, était une des Lucayes ou îles Bahama ; les naturels l'appelaient Guanahani ; elle conserva le nom de San-Salvador, que Colomb lui avait donné ; les Anglais l'appellent Gat-Island. La lumière aperçue par l'amiral dans la soirée précédente venait de l'île de Watling, distante de quelques lieues à l'est.

Le lendemain, à la pointe du jour, quelques-uns des naturels vinrent nager autour des vaisseaux ; d'autres s'approchèrent dans de longues barques formées d'un seul tronc creusé, capable de contenir environ quarante à cinquante hommes. Ils apportaient des gâteaux qu'ils appelaient *cassave*, sorte de pain fait avec la farine de manioc, et qui était leur nourriture principale.

Cependant la cupidité des Espagnols s'éveilla à la vue de certains ornements d'or que plusieurs des naturels portaient suspendus au nez. Interrogés sur le lieu où ils se procuraient ce précieux métal, ils firent comprendre par signes qu'il venait du sud. Colomb interpréta les renseignements imparfaits qu'il put obtenir ainsi des indigènes dans le sens de ses idées favorites. Ils lui dirent qu'une peuplade guerrière envahissait souvent leur île du côté du N.-O., et emmenait les habitants. Colomb en conclut que ce peuple n'était autre que les habitants du continent de l'Asie, sujets du Grand Khan ; car ce prince, suivant Marco-Polo, avait coutume de faire des excursions dans les îles qui avoisinaient son empire, et d'enlever leurs habitants en esclavage. Une riche contrée au S. ne pouvait être que l'île de Cipango, et ce roi qui

se faisait servir dans des vases d'or ne pouvait être que ce magnifique potentat dont le palais, disait-on, était couvert de plaques d'or.

Colomb mit à la voile pour aller à la recherche de cette riche contrée du sud ; il emmenait avec lui quelques indigènes, dans le dessein de leur apprendre l'espagnol, afin qu'ils pussent lui servir de guides et d'interprètes.

Il rencontra sur sa route un grand nombre d'îles aussi fertiles, aussi unies, aussi verdoyantes que la première ; et les Indiens lui firent entendre par signes que ces îles étaient innombrables. Pour lui, il supposa qu'elles faisaient partie du grand archipel que Marco Polo plaçait le long des côtes d'Asie, et disait être abondant en épices et en plantes odoriférantes. Colomb visita trois d'entre ces îles, et leur donna les noms de *Santa-Maria-de-la-Conception*, *Ferdinanda* et *Isabella*. Partout les indigènes lui parurent, comme ceux de San-Salvador, voir pour la première fois des hommes civilisés. Ils regardaient les Espagnols comme des êtres surhumains ; ils ne s'approchaient d'eux qu'avec des offrandes destinées à se les rendre propices, offrandes qui comprenaient tout ce que leur pauvreté ou leurs goûts simples pouvaient fournir : des fruits, du coton filé et des perroquets privés.

Colomb était ravi de la beauté de la plupart de ces îles ; mais il avait perdu l'espoir d'y trouver de l'or ou des épices. Les naturels continuaient à indiquer le sud ; ils parlaient d'une île située dans cette direction, et appelée Cuba. Les Espagnols croyaient comprendre qu'ils la dépeignaient comme abondante en or, en perles et en épices ; que les habitants de cette île se livraient à un vaste commerce, et que de grands vaisseaux marchands qui en parlaient venaient souvent trafiquer avec eux. Il partit donc pour en faire la recherche. Après avoir louvoyé pendant plusieurs jours au milieu des petites îles du banc et du canal de Bahama, tantôt poussé par les

vents contraires, tantôt retenu par le calme. Colomb se trouva enfin devant l'île de Cuba le 28 octobre.

Arrivé en vue de ce beau pays, Colomb fut frappé d'admiration. La grande île de Cuba devait, en effet, l'étonner, avec ses hautes montagnes, ses profondes et fertiles vallées, ses longues plaines, ses épaisses forêts et les larges rivières qui l'arrosent. Colomb jeta l'ancre dans une belle rivière qui coule à l'O. de Nuevita-del-Principe; il prit possession formelle de l'île et lui donna le nom de *Juana*, en l'honneur du prince Juan. La rivière fut nommée *San-Salvador*.

Colomb côtoya cette partie de l'île pendant plusieurs jours, explorant avec soin les havres et les rivières dont la côte abonde. On voit, aux réflexions qui reviennent à chaque instant dans le journal de Colomb sur les charmes du paysage que la nature déroulait devant ses yeux, et sur le plaisir qu'il en éprouvait, que son âme était délicieusement impressionnée par ces beautés.

Après avoir ainsi suivi la côte au N.-O. pendant quelques lieues, Colomb arriva en vue d'un cap qu'il appela *cap des Palmiers*, d'après la nature des arbres qui le couvraient. Il apprit qu'en tournant ce cap il trouverait une rivière qui n'était éloignée que de quatre journées de chemin de Cubanacan. Les indigènes désignaient ainsi une province située au centre de l'île de Cuba; *nacan*, dans leur idiome, signifiait le *milieu*. Colomb comprit qu'ils voulaient dire Cublay Khan, et indiquer par ce nom le souverain tartare; il crut en outre qu'ils prétendaient que Cuba n'était pas une île, mais faisait partie du continent. Il conjectura que ce pays devait appartenir au continent d'Asie, et qu'il ne devait pas être à une grande distance de Mangie et de Cathay, la véritable destination de son voyage. Le prince qu'on disait régner sur la province voisine était sans doute un puissant souverain de l'Orient. Colomb prit la résolution de lui faire quelques présents et d'y joindre une des lettres de recom-

mandation qui lui avaient été remises à cet effet par les souverains de Castille. Dans ce dessein il fit choix de deux Espagnols; l'un était un juif converti qui parlait l'hébreu, le chaldéen, et savait un peu d'arabe; Colomb pensait que le prince oriental devait entendre l'une ou l'autre de ces deux langues. Deux Indiens devaient servir de guides à ces envoyés. On leur donna des colliers, des grains de verre et d'autres bagatelles, pour fournir aux dépenses de la route. Les envoyés pénétrèrent jusqu'à la distance de douze lieues dans l'intérieur, et arrivèrent à un village qui comptait une cinquantaine d'habitations et au moins un millier d'habitants. Ils trouvèrent une réception fort amicale; on les conduisit à la principale cabane; on plaça des provisions devant eux, après quoi les Indiens s'assirent à terre, formant un cercle autour des étrangers, et prêts à écouter ce que ceux-ci avaient à leur communiquer.

L'Israélite ne tarda pas à s'apercevoir que son hébreu, son chaldéen ou son arabe ne pouvaient lui être d'aucun secours, et l'interprète lucayen dut être l'orateur. Il fit un discours à la manière des Indiens, vantant le pouvoir, la richesse et la générosité des hommes blancs. Lorsqu'il eut fini, les naturels se pressèrent autour des Espagnols; ils examinaient curieusement leurs vêtements, touchaient cette peau blanche qui les émerveillait, et leur baisaient les pieds et les mains en signe d'adoration. Les Espagnols ne virent pas la moindre trace d'or ni aucun autre objet de valeur parmi eux; et lorsqu'ils leur montrèrent les échantillons des épices qu'ils avaient apportés, on leur répondit qu'il n'y avait rien de semblable dans le voisinage, mais qu'ils pourraient trouver ce qu'ils cherchaient en s'avancant fort loin vers le S.-O.

Cependant les envoyés n'avaient rien vu qui ressemblât à la ville ou à la cour vers laquelle ils étaient députés. Ils retournèrent à leurs vaisseaux.

Le rapport de ses envoyés dissipa en grande partie les illusions de Colomb relativement au prince tartare et à sa capitale; tout ce qu'il avait vu jusque-là annonçait la nature dans sa simplicité primitive; le pays, malgré sa beauté et sa fertilité, était sauvage ou grossièrement cultivé : la population était évidemment étrangère à toute civilisation, et ne laissait pas espérer qu'on pût trouver dans les terres aucune ville supérieure aux villages qu'on avait rencontrés.

Colomb fit route pendant deux à trois jours le long des côtes; puis, après avoir doublé un grand cap, il s'avança en pleine mer sur la direction indiquée par les Indiens. Mais le vent soufflait positivement en sens contraire; Colomb fit quelques tentatives infructueuses, et dut retourner à Cuba. Ce qui le contraria le plus, ce fut que la *Pinta*, commandée par Martin-Alonzo Pinzon, se sépara de lui pendant ce malencontreux voyage. Ce navire était le meilleur voilier de sa petite escadre, et il avait une avance considérable sur ceux qui marchaient de conserve avec lui.

Colomb considéra cette conduite comme une véritable désertion; cette pensée le remplit de trouble et d'inquiétude. Martin-Alonzo supportait depuis quelque temps avec impatience le commandement de l'amiral. Il avait fourni deux des bâtiments et la plus grande partie des fonds nécessaires à l'expédition; il pensait en conséquence qu'il avait le droit de partager le commandement avec le chef de l'expédition. Cette prétention avait occasionné plusieurs discussions entre lui et l'amiral. Colomb craignait que Pinzon ne se fût séparé de lui pour faire une croisière pour son propre compte, ou qu'il n'eût fait voile vers l'Espagne pour s'attribuer le mérite de la découverte.

Il continua pendant plusieurs jours à explorer les côtes de l'île de Cuba; il arriva ainsi jusqu'à la pointe E. de l'île, qu'il nomma Alpha et Oméga (le commencement et

la fin), supposant que c'était là l'extrême frontière de l'Asie. Il gouverna au large en face de ce cap, indécis de la route qu'il devait suivre, lorsque tout à coup de hautes montagnes se dessinèrent à l'horizon au S.-O. ; il était évident qu'elles s'élevaient du sein de quelque grande île. Colomb fit sur-le-champ voile de ce côté, à la grande consternation des Indiens qui lui servaient de guides, et qui s'efforcèrent de lui faire comprendre par signes que les habitants de cette contrée étaient de féroces et difformes cannibales qui n'avaient qu'un œil.

A travers la transparente atmosphère des tropiques, les objets peuvent être aperçus à une grande distance; la pureté de l'air et la sérénité du ciel donnent une teinte magique au paysage. C'est au sein de cette belle nature que l'île d'Haïti grandissait aux yeux des Espagnols à chaque lieue qui les en approchait. Les montagnes élevaient leur cime hérissée de rochers bien plus haut qu'en aucune autre des îles déjà visitées; mais ces rochers étaient voilés par l'épais rideau des riches forêts qu'ils portaient. Les montagnes s'abaissaient majestueusement dans des plaines fertiles et dans de vertes savanes, tandis que, d'un autre côté, les terres cultivées, les feux qui brillaient pendant la nuit, et pendant le jour les colonnes de fumée qui s'élevaient de différentes parties de l'île, prouvaient qu'elle était peuplée.

CHAPITRE VI

Naufrage à Espagnola. — Retour. — Réception de Colomb à Barcelone.

Le 6 décembre, dans la soirée, Colomb jeta l'ancre dans une baie située à l'extrémité occidentale de l'île; il donna à ce havre le nom de *Saint-Nicolas*; c'était le saint qu'on fêtait le jour de son arrivée. Il lui fut impossible de se mettre en rapport avec les indigènes, qui s'étaient enfuis de leurs maisons; il continua donc à longer la côte occidentale jusqu'à une autre baie qu'il nomma *Conception*. Là les matelots crurent reconnaître une grande analogie entre l'aspect de la contrée environnante et celui des plus belles provinces d'Espagne: ce souvenir de l'Espagne détermina l'amiral à nommer l'île *Espagnola*, ou, comme on écrit communément, *Hispaniola*. C'est inutilement que les Espagnols tentaient d'entrer en communication avec les naturels; ceux-ci s'enfuyaient à leur approche; enfin, trois matelots réussirent à s'emparer d'une femme, après l'avoir assez longtemps poursuivie; ils l'amenèrent en triomphe au vaisseau de l'amiral. Elle y fut l'objet de toutes sortes de prévenances, et on la renvoya habillée et chargée de présents

qui consistaient, comme à l'ordinaire, en grains de verre, en grelots de faucon et d'autres bagatelles. Confiant dans l'impression favorable que l'accueil fait à cette femme et la vue des présents laisseraient dans l'esprit des indigènes, Colomb envoya le jour suivant neuf hommes bien armés, accompagnés d'un Indien de Cuba en qualité d'interprète, à la recherche du village qu'elle habitait. Ce village était assis dans une belle vallée, sur les bords d'une magnifique rivière; il était composé d'un millier d'habitations. A l'approche des Espagnols, les Indiens prirent la fuite; mais, rassurés par l'interprète, ils revinrent sur leurs pas au nombre d'environ deux mille, et s'approchèrent des Espagnols en tremblant; ils s'arrêtaient souvent, et, à chaque pause, plaçaient leurs mains sur leurs têtes en signe de soumission et de respect.

La femme qui avait été si bien reçue à bord des navires arriva bientôt, portée en triomphe sur les épaules de quelques Indiens, suivie de la multitude et précédée de son mari, plein de reconnaissance pour les égards qu'on lui avait montrés. Tout à fait remis de leur frayeur, les Indiens conduisirent les Espagnols à leurs demeures; ils placèrent devant eux du pain de cassave, du poisson, des racines et des fruits de diverses espèces, offrant de bon cœur tout ce qu'ils possélaient. La plus cordiale hospitalité régnait alors dans cette île, où l'avarice était encore inconnue.

Les Espagnols revinrent à leurs vaisseaux, pleins d'admiration pour la beauté du pays, qui surpassait en fertilité, disaient-ils, la riche vallée de Cordoue. La seule chose dont ils se plainquirent, c'est qu'ils avaient vainement cherché les moindres traces de richesses parmi les habitants.

Le 21 décembre, Colomb jeta l'ancre dans un beau havre, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, et qu'on suppose être celui qu'on appelle aujourd'hui la

baie d'Acul. Un grand canot vint bientôt à bord ; il portait les envoyés d'un puissant cacique, nommé Guacanagari, qui avait sa résidence sur la côte un peu à l'E., et qui régnait sur toute cette partie de l'île. Les ambassadeurs apportaient en présent un large ceinturon ingénieusement fabriqué avec des os et des grains de collier de différentes couleurs, et un masque en bois, dont le nez, les yeux et la langue étaient d'or. Ils invitèrent Colomb, au nom du cacique, à diriger la course de ses vaisseaux du côté opposé, et au lieu où il résidait ; mais les vents contraires empêchèrent l'amiral de se rendre immédiatement à cette invitation ; il envoya cependant un canot bien armé pour le remplacer près de Guacanagari. Les Espagnols, au retour, firent un tel récit de la beauté du village et de l'hospitalité du cacique, que l'amiral se décida à faire voile pour la résidence de ce chef aussitôt que le vent le lui permettrait.

Dans la matinée du 24 décembre, Colomb leva l'ancre par un vent si faible, qu'il suffisait à peine à enfler les voiles. A onze heures de la nuit, il n'était qu'à une lieue et demie de la demeure du cacique. La mer était calme, le vaisseau immobile. Le timonier eut l'imprudence de confier le gouvernail à un mousse inexpérimenté. Les courants portèrent tout à coup le navire sur un banc de sable où il s'engagea avec une telle violence, qu'il fut renversé sur le côté. L'amiral abandonna avec tout l'équipage le bâtiment naufragé, et revint à la côte, où le cacique Guacanagari lui offrit la plus gracieuse hospitalité. Les bons procédés de ces peuples sauvages, et surtout la grande quantité d'or qu'ils échangeaient contre des verroteries, contribuèrent à consoler l'amiral du malheur de son naufrage. Guacanagari lui fit entendre que non loin de la côte, dans les montagnes, la terre était tellement couverte d'or, que ses sujets ne daignaient pas même le ramasser ; il lui promit de le faire recueillir et de lui en donner autant qu'il pourrait désirer en emporter. D'a-

près les renseignements que Colomb pût recueillir sur le pays où l'or était si commun, il apprit qu'il se nommait *Cibao*, et qu'il était situé au milieu de hautes montagnes rocailleuses. Le cacique qui régnait sur cette partie de l'île possédait un grand nombre de riches mines, et ses étendards étaient d'or. Colomb s'imagina que ce nom de *Cibao* était une corruption de *Cipango*, et se flatta d'avoir enfin découvert l'île pleine d'or et d'épices dont parlait Marco Polo.

Trois cabanes avaient été construites pour loger l'équipage. Les matelots, près du rivage, mêlés avec les naturels, se laissèrent bientôt séduire par cette vie molle et oisive.

Un assez grand nombre d'entre eux demandèrent à l'amiral l'autorisation de rester dans l'île. Cette proposition suggéra à Colomb l'idée de jeter dans cette île les premiers fondements d'une colonie future. Les débris de la caravelle fourniraient tout ce qui serait nécessaire pour bâtir et armer une forteresse, et les marins qui resteraient dans l'île seraient chargés de l'exploiter; ils apprendraient la langue du pays, recueilleraient l'or, tandis que l'amiral retournerait en Espagne pour en ramener de nouveaux colons. On obtint aisément du cacique l'autorisation de bâtir le fort, et ses sujets aidèrent même les Espagnols dans les travaux de construction: ils étaient bien loin de penser qu'ils élevaient l'instrument de leur servitude.

L'activité des Espagnols aidés des insulaires fut si grande, qu'en dix jours la forteresse était achevée. C'était une grosse tour en bois, couverte d'un toit et environnée d'un large fossé. Elle fut couverte de munitions de guerre et armée d'un canon sauvé du naufrage; c'était plus qu'il n'en fallait pour tenir en échec et même pour repousser ce peuple pacifique. Colomb donna à cette forteresse, ainsi qu'au havre qu'elle commandait, le nom de *la Natividad* ou *la Nativité*, en mémoire de ce qu'elle

avait été construite le jour de la naissance du Christ avec les matériaux sauvés du naufrage de son vaisseau.

Colomb était décidé à retourner en Espagne. Parmi ceux qui s'offraient à rester dans l'île, Colomb en choisit trente-neuf, qui lui inspiraient le plus de confiance, et les plaça sous le commandement de Diego de Arana, commissaire et maître d'armes du bord. L'amiral leur recommanda de vivre en bonne intelligence avec les naturels, et d'obéir au chef qu'il leur donnait comme à lui-même; il les avertit en outre de ne pas se disperser, leur force, disait-il, dépendant de leur union.

Ce fut le 4 janvier que Colomb partit de la Natividad pour retourner en Espagne. Le 6, tandis qu'il louvoyait le long des côtes avec vent debout, la vigie cria qu'on apercevait une voile qui venait droit à leur rencontre. On reconnut, à la grande joie de tout l'équipage, que c'était la *Pinta*, qui avançait avec ses voiles larguées. Après avoir abordé le vaisseau amiral, Pinzon chercha à excuser sa désertion en prétendant que le gros temps l'avait séparé des autres navires, et que depuis lors il avait inutilement fait tous ses efforts pour rejoindre Colomb. Celui-ci écouta patiemment cette explication, mais sans y croire; il évita, du reste, tout reproche qui eût pu susciter quelque dispute et troubler le reste du voyage. Il est certain que Pinzon l'avait abandonné avec intention, et avait fait voile directement à l'E., à la recherche d'un pays que les Indiens qu'il avait à son bord assuraient être riche en mines d'or. Ils l'avaient, en effet, conduit à Espagnola, où il était demeuré quelque temps à l'ancre dans une rivière située à quinze lieues environ de la Natividad. Son trafic avec les indigènes lui avait rapporté une quantité d'or : il s'en était approprié une partie en sa qualité de capitaine, et avait divisé l'autre entre tous les hommes de son équipage, pour s'assurer de leur fidélité à garder le secret. En quittant le pays, il avait enlevé six Indiens, quatre hommes et deux femmes.

qu'il destinait à être vendus en Espagne. Colomb les fit reconduire à terre.

Le deux vaisseaux s'avancèrent ainsi le long des côtes jusqu'à une certaine distance, où ils jetèrent l'ancre dans une vaste baie, ou plutôt dans un golfe de trois lieues d'étendue, et qui creusait si avant dans les terres, que Colomb le prit d'abord pour un bras de mer. En cet endroit ils furent visités par les Indiens qui habitaient les montagnes de Ciguay, race belliqueuse et robuste, tout à fait différente des peuplades timides et pacifiques que Colomb avait rencontrées jusqu'alors. Leur aspect était farouche, leur corps peint d'une manière effrayante; ils portaient fièrement sur la tête une couronne de plumes; ils étaient armés d'arcs et de flèches, de massues et de sabres d'un bois de palmier si dur, que d'un seul coup ils pouvaient fendre un casque et frapper la tête qu'il couvrait. A la vue de ce peuple farouche, Colomb pensa que c'étaient là ces Caraïbes si redoutés sur toutes ces mers; mais les Indiens le dissuadèrent, et lui firent entendre que les îles des Caraïbes étaient situées à l'E.

Les Espagnols eurent une légère escarmouche avec ces montagnards; plusieurs Indiens restèrent sur la place. Ce fut le premier combat que les Espagnols livrèrent aux habitants du nouveau monde; pour la première fois le sang indien coula, répandu par la main des blancs. En mémoire de ce combat, ce lieu fut nommé par Colomb *el golfo de las Flechas*, ou golfe des Flèches. Colomb fut affligé de ce que tous ses efforts pour conserver des relations amicales avec les naturels avaient été inutiles; il prévint pour l'avenir une rupture avec les Indiens. Cependant, le lendemain, ceux-ci s'approchèrent des Espagnols avec autant de confiance et de franchise que s'ils ne les eussent pas combattus la veille. Le cacique vint à bord sans autre garde qu'une suite de trois hommes: plus tard, en trafiquant avec les Espagnols, ces Indiens ne leur montrèrent ni haine ni méfiance. Cette preuve d'un

caractère aussi généreux que brave fut surtout appréciée par Colomb ; il traita le cacique avec une grande distinction , et ne le laissa partir que chargé de présents , ainsi que son escorte. Le cacique de Ciguay se nommait Mayonabex ; dans la suite de cette histoire, on le verra se conduire avec dignité et courage.

Colomb, en quittant cette baie, prit à son bord quatre jeunes Indiens qui devaient le guider aux îles Caraïbes, situées à l'E. Mais le vent qui enflait les voiles tournait le vaisseau du côté de la patrie ; Colomb vit que le chagrin et l'impatience de revoir le pays assombrissaient toutes les figures à l'idée de se détourner de la route qui y conduisait. Il remit donc à un autre temps l'exécution de son dessein, et déploya ses voiles pour retourner en Espagne.

Autant les vents alizés avaient été favorables aux Espagnols lorsqu'ils faisaient route vers l'O., autant ils leur furent contraires au retour. La brise favorable qui s'était levée d'abord tomba aussitôt ; de faibles vents d'E. avec des intervalles de calme la remplacèrent. Cependant le temps se trouvait quelquefois plus propice, et le 12 février leur voyage était tellement avancé, qu'ils pouvaient se flatter de voir bientôt la terre. Tout à coup le vent commença à souffler avec violence. Colomb reconnut à ce signe l'approche d'une tempête. En effet, elle éclata bientôt avec une affreuse violence. Les frères vaisseaux que montaient les Espagnols n'étaient pas de nature à soutenir les terribles ouragans de l'Atlantique ; toute la nuit ils furent obligés de fuir vent arrière, toutes les voiles pliées, à la merci des éléments. Le matin, la tourmente parut se calmer, ils purent aventurer quelques voiles au vent ; mais bientôt l'ouragan venu du S. redoubla de furie ; sa violence s'accrut encore pendant la nuit. Les vaisseaux, horriblement ballottés par les vagues, fatiguaient et menaçaient à tout moment de s'engloutir ou de se briser. La tempête augmentant toujours, ils furent

obligés de fuir de nouveau devant le vent. L'amiral fit les signaux de nuit à la *Pinta* pour qu'elle continuât à voguer de censeve avec lui ; pendant quelque temps elle répondit par des signaux semblables ; mais les deux vaisseaux furent enfin séparés par la violence de la tempête ; on voyait par intervalles les lumières des signaux briller dans la nuit ; puis enfin on cessa réciproquement de les apercevoir. Lorsque le jour parut, l'œil ne pouvait voir sur toute l'étendue de l'Océan que les vagues qui se choquaient avec fureur. Colomb interrogea l'horizon avec sollicitude ; mais ce fut inutilement : aucune trace de la *Pinta* n'apparaissait sur la mer.

Pendant tout le cours de cette affreuse journée, le vaisseau, abandonné à lui-même, dériva au gré de la tempête. Ne comptant plus sur le secours de la science humaine, Colomb s'efforça de se rendre le Ciel propice par des vœux solennels. On s'imposa divers pèlerinages et plusieurs pénitences que Colomb s'engagea à accomplir pour la plupart. Il fit entre autres le vœu de faire célébrer une messe solennelle, et de veiller et de prier toute une nuit dans la chapelle du couvent de Santa-Clara-Moguer. Chaque matelot faisait ses vœux particuliers. L'amiral, au nom de l'équipage, promit que, s'il parvenait à atteindre le rivage, ils iraient tous en procession, pieds nus et en chemise, rendre grâces à Dieu dans une église dédiée à la sainte Vierge.

Cependant la tempête redoublait de fureur, et l'équipage se croyait perdu. Pendant tout le temps que dura cet épouvantable conflit des éléments, Colomb fut en proie à la plus vive anxiété. Il était sans cesse harcelé par les murmures de l'équipage, qui maudissait le jour où il avait quitté la terre natale, et l'heure où il avait manqué de résolution pour lui faire abandonner l'entreprise. Colomb pensait avec tristesse à ses enfants, que sa mort allait laisser sans appui. Mais il avait encore un autre genre de chagrin qui était plus amer que la

mort même. Il était fort probable que la *Pinta* avait péri au milieu des flots. S'il en était ainsi, tout l'avenir de sa découverte reposait sur le salut de sa faible barque; la première lame pouvait passer sur les souvenirs de son expédition et les effacer à jamais, et alors son nom restait celui d'un aventurier qui avait péri en poursuivant une chimère.

Tandis qu'il était plongé dans ces tristes réflexions, il imagina tout à coup un expédient au moyen duquel, en supposant que son vaisseau pérît, la gloire de son succès survivrait à son nom, et les avantages de sa découverte seraient assurés aux souverains. Il écrivit sur un parchemin un récit abrégé de cette découverte, et de la prise de possession de ce nouveau monde au nom de Leurs Majestés Catholiques. Il cacheta ce parchemin, l'adressa au roi et à la reine d'Espagne, et souscrivit sur le pli la promesse de mille ducats à celui qui remettrait ce paquet intact à son adresse. Ensuite il enveloppa cet écrit dans une toile cirée qui fut de nouveau enduite de cire; le tout fut placé dans un tonneau qu'on jeta à la mer. Il prit les mêmes soins pour le journal de son voyage; une copie en fut faite et renfermée de la même manière dans un tonneau qu'on plaça sur la poupe du vaisseau, de façon qu'en supposant que le bâtiment sombrât, le tonneau pût surnager et sauver le précieux dépôt qu'il renfermait.

Heureusement ces précautions furent inutiles. Au coucher du soleil, les nuages laissèrent percer dans le firmament un rayon de clarté à l'O. Le vent tourna vers l'équateur, et le 15 février, dans la matinée, le vaisseau était en vue de la terre. Les transports des marins, en reconnaissant l'ancien monde, égalèrent presque ceux qu'ils avaient fait éclater en découvrant le nouveau. Pendant deux à trois jours le vent resta contraire; ils louvoyèrent sans perdre de vue la terre, dont ils n'apercevaient cependant que faiblement les lumières à travers le brouillard. Enfin ils jetèrent l'ancre devant l'île Sainte-

Marie, la plus méridionale des Açores, qui appartenait au royaume de Portugal. Mais une réception inhospitable y attendait les pauvres marins battus de la tempête. L'accueil que les hommes civilisés leur réservaient à leur retour fut bien différent de cette bienveillante hospitalité qu'ils avaient trouvée parmi les peuplades sauvages du nouveau monde. Colomb avait envoyé une partie de son équipage à terre pour se rendre nu-pieds et en procession, suivant le vœu qu'ils avaient fait, à une petite chapelle de la Vierge élevée sur la côte dans un endroit solitaire : il attendait son retour pour remplir la même cérémonie avec le reste de l'équipage. A peine avaient-ils commencé à s'acquitter de leurs prières et à rendre grâces de leur délivrance, qu'une troupe d'hommes à pied et à cheval, conduits par le gouverneur de l'île, entoura la chapelle et les fit tous prisonniers. Le véritable but de cette agression était le désir de s'emparer de la personne de Colomb. En effet, le roi de Portugal, craignant que l'entreprise de Colomb ne lui dérobât, au profit des rois d'Espagne, quelques-unes des découvertes qu'il était occupé à poursuivre, avait envoyé l'ordre à tous les gouverneurs des îles et des ports éloignés de se saisir de Colomb partout où on le trouverait. Le gouverneur de Sainte-Marie, ayant échoué dans sa première tentative, employa la ruse pour attirer Colomb dans le piège ; mais ce fut également sans succès. Le vent avait changé et était favorable à la continuation du voyage : il mit à la voile le 24 février ; le temps fut propice pendant deux à trois jours, puis il redevint orageux. Dans la nuit du 2 mars, la caravelle fut assaillie par un coup de vent qui déchira ses voiles et la mit à deux doigts de sa perte. La tempête continua le jour suivant.

Enfin le 4 mars, au point du jour, la caravelle avait dépassé les rochers de Cintra, et mouillait à l'embouchure du Tage. Malgré toutes les raisons que l'amiral pouvait avoir de se défier des dispositions du Portugal à son

égard, il n'avait pas d'autre alternative que d'entrer dans ce port; en conséquence, il jeta l'ancre à trois heures en face de Rastello. Les habitants accoururent de tous les points de la côte, et s'empressèrent de le féliciter sur sa conservation, qui leur paraissait miraculeuse, car ils avaient suivi pendant toute la matinée les mouvements du vaisseau avec une grande anxiété, et avaient fait des prières pour son salut.

Aussitôt après son entrée dans le Tage, Colomb envoya au roi et à la reine d'Espagne un courrier porter la nouvelle de sa découverte. Il écrivit aussi au roi de Portugal pour solliciter l'autorisation de faire entrer son vaisseau à Lisbonne; car le bruit courait qu'il était chargé d'or, et il ne se trouvait pas en sûreté dans le voisinage d'une place telle que Rastello, habitée par un peuple pauvre et résolu. En même temps il indiquait la route qu'il avait suivie, et racontait les événements de son voyage, pour ne laisser aucun doute dans l'esprit du roi sur la légitimité de son entreprise, et dissiper la crainte qu'il aurait pu concevoir de le trouver sur le chemin de ses propres découvertes.

Le peuple de Lisbonne fut frappé d'étonnement à la nouveauté du spectacle qu'offrait ce vaisseau, chargé des habitants et des productions d'un monde inconnu. Pendant plusieurs jours le Tage fut couvert de barques et de canots qui allaient du rivage à la caravelle. Parmi les visiteurs on comptait plusieurs officiers de la couronne et des cavaliers de distinction.

Le 8 mars, Colomb reçut un message du roi de Portugal. Ce prince le félicitait de son arrivée et l'engageait à se rendre à sa cour, qu'il tenait à Valparaiso, à neuf lieues environ de Lisbonne. En même temps le roi ordonnait qu'on lui fournît gratuitement tout ce qui lui était nécessaire, ainsi qu'aux gens de son équipage.

Colomb n'avait pas une grande confiance dans la bonne foi de Jean de Portugal, et ce ne fut qu'avec répugnance

qu'il se rendit à son invitation de paraître à la cour. Mais la réception du roi fut celle qu'il devait attendre d'un prince éclairé. Colomb fut conduit au palais en grande cérémonie. Le roi le félicita sur l'heureux résultat de son entreprise et le fit asseoir en sa présence, honneur qui était le privilège exclusif des personnes du sang royal, et lui assura que tout ce que possédait son royaume était à la disposition des princes d'Espagne et à son propre service. Il lui fit raconter de nouveau les événements de son voyage, et le pressa de questions sur la nature du sol qu'il avait découvert, sur ses habitants, sur ses productions, sur la route qu'il avait tenue pour y arriver. Le roi semblait prendre plaisir à entendre les réponses de Colomb; mais chacune de ses réponses était pour lui un nouveau sujet de remords, lorsqu'il pensait que cette magnifique entreprise lui avait été offerte, et qu'il avait refusé de la prendre sous sa protection. Il eut cependant la pensée que ces nouvelles découvertes pouvaient anticiper sur le territoire que la bulle du pape lui avait accordé. Il ne manqua pas de conseillers qui l'encouragèrent dans cette opinion et cherchèrent à l'irriter contre Colomb. Des courtisans se proposèrent même de faire assassiner Colomb; mais le roi avait l'âme trop élevée pour adopter un conseil aussi lâche.

Cependant quelques-uns des conseillers lui suggérèrent un autre projet : ce fut de préparer secrètement un armement considérable, et de faire partir une flottille en toute hâte, sous la conduite de deux matelots portugais qui avaient fait le voyage avec Colomb, pour s'emparer des contrées nouvellement découvertes; ils comptaient d'ailleurs avoir raison de l'Espagne par un appel aux armes. Ce conseil, dans lequel il y avait un mélange de courage et de ruse, plut beaucoup au roi Jean; il résolut de le mettre promptement à exécution.

Cependant Colomb fut traité de la manière la plus honorable. Une nombreuse escorte de cavaliers de la cour

l'accompagna jusqu'à son vaisseau. Chemin faisant, il fut reçu par la reine au monastère San-Antonio à Villa-Franca; Sa Majesté et les dames de sa suite entendirent avec admiration le récit des événements de son voyage. Le roi lui avait offert de le défrayer des dépenses de la route s'il voulait se rendre par terre jusqu'en Espagne; mais le temps était beau, Colomb préféra retourner à sa caravelle. Il mit en mer le 13 mars, et arriva heureusement à Palos le 25, n'ayant pas mis plus de sept mois et demi pour accomplir la plus gigantesque des entreprises maritimes.

Le retour triomphant de Colomb fut un prodigieux événement dans la petite ville de Palos. Chacun de ses habitants était plus ou moins intéressé au sort de l'expédition. Un grand nombre avaient déjà pleuré leurs amis comme s'ils eussent été perdus sans retour, et l'imagination avait entouré leur catastrophe de toutes les horreurs qu'elle pouvait inventer. Lorsqu'ils virent un de ces aventureux vaisseaux tranquillement mouillé dans leur port, ils ne purent contenir leurs transports de joie; les cloches furent mises en branle, les boutiques fermées, et toutes les affaires suspendues. Colomb mit pied à terre et se dirigea en procession jusqu'à l'église Saint-Georges, pour rendre grâces à Dieu de son heureuse arrivée. L'air retentit d'acclamations sur son passage, et la population le reçut avec des honneurs réservés aux souverains.

Ayant appris que la cour était à Barcelone, Colomb se disposait à s'y rendre par mer; mais la pensée des dangers et des désastres de son dernier voyage le détourna de ce dessein: il écrivit au roi et à la reine d'Espagne pour leur annoncer son arrivée, et partit pour Séville, où il alla attendre leur réponse. Cette réponse arriva au bout de quelques jours; elle était aussi favorable que Colomb pouvait le désirer. La possession d'un nouvel empire d'une grande étendue qui paraissait renfermer des ri-

chesses immenses, et dont l'acquisition leur avait coûté si peu de peine, ne pouvait manquer d'éblouir les deux souverains. Ils s'empressèrent de confirmer à Colomb les titres d'amiral et de vice-roi, lui renouvelant la promesse de grandes récompenses, et le pressant de reparaitre immédiatement à la cour, pour concerter avec lui le plan d'une nouvelle expédition entreprise sur une échelle plus vaste.

Revenons à Marlin-Alonzo Pinzon. Par une singulière coïncidence, il paraît certain qu'il aborda à Palos le soir même du jour de l'arrivée de Colomb. La tempête l'avait chassé jusque dans la baie de Biscaye, et il avait relâché dans le port de Bayonne. Incertain si Colomb avait survécu à cette affreuse tourmente, il écrivit sur-le-champ aux souverains d'Espagne le récit des découvertes qui avaient été faites, et demanda l'autorisation d'aller à la cour pour donner de vive voix tous les détails qui concernaient son voyage. Aussitôt que le temps le lui permit, il fit voile pour Palos, triomphant à l'avance de la réception qui l'attendait dans sa ville natale. Mais lorsqu'il vit le vaisseau de Colomb à l'ancre dans le port, et qu'il apprit avec quel enthousiasme le retour de l'amiral avait été salué par la population, le cœur lui faillit. On dit qu'il eut peur que Colomb, devenu tout-puissant par son succès, ne le fît arrêter en punition de sa désertion à l'île de Cuba; toutefois cette interprétation n'est pas vraisemblable: Pinzon était un homme de résolution, incapable d'éprouver aucune crainte de ce genre. Il est plus probable que la conscience de sa coupable conduite lui inspira de la répugnance à se présenter en public au milieu de l'enthousiasme qu'excitait l'arrivée de Colomb, et qu'il ne voulut pas être témoin des honneurs accumulés sur la tête d'un homme dont il avait eu tant de peine à reconnaître la supériorité. Quoi qu'il en soit, on dit qu'il aborda secrètement dans son canot, et s'enferma jusqu'au départ de l'amiral. Alors seulement il se montra chez lui, atten-



Colomb aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle.

dant avec anxiété la réponse des souverains à sa lettre. Cette réponse arriva enfin ; mais elle défendait expressément à Pinzon de paraître à la cour, et contenait un blâme sévère de sa conduite. Cette lettre mit le comble à son humiliation : il était déjà malade ; peu de jours suffirent pour le mener au tombeau ; il mourut accablé de chagrin et de remords.

Le voyage de Colomb depuis Séville jusqu'à Barcelone fut semblable à la marche d'un prince. Les populations accouraient sur son passage de tous les lieux environnants ; elles s'assemblaient sur la route et dans les villages voisins, et remplissaient l'air de leurs acclamations.

Son entrée dans la ville peut être comparée à un de ces triomphes que les Romains décernaient aux conquérants. Au premier rang marchaient les Indiens, le corps bigarré de peintures, suivant leur mode bizarre, et parés de leurs ornements d'or. Après eux on portait des perroquets de toute espèce ; des oiseaux empaillés, des animaux d'une nature inconnue et des plantes rares, auxquelles on attribuait des vertus merveilleuses. On avait pris soin de mettre en évidence les ornements d'or que les sauvages avaient coutume de porter, afin de donner une grande idée de la richesse du nouveau pays. Colomb venait ensuite à cheval, entouré d'une brillante cavalcade de chevaliers espagnols. Les rues étaient tellement obstruées par la foule, que le cortège ne pouvait avancer qu'à grand'peine ; les curieux couvraient jusqu'aux toits des maisons.

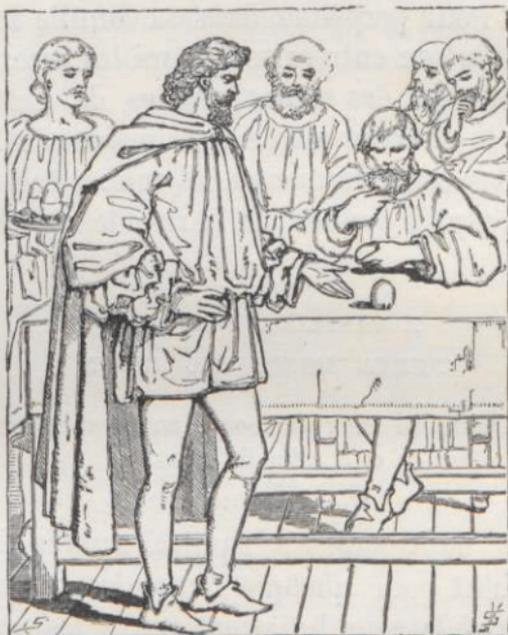
Afin de recevoir Colomb avec plus de distinction, les souverains avaient fait dresser leur trône en public ; ils attendaient l'arrivée de l'amiral assis sous un riche dais de brocart et d'or ; le prince Juan était à leur côté, et derrière eux les principaux personnages de l'État. La troupe brillante de cavaliers qui servaient d'escorte à Colomb l'accompagna jusqu'en présence du roi. La figure imposante

de l'amiral, son air de dignité et de grandeur, le faisaient remarquer au milieu de ceux qui l'entouraient. Un modeste sourire animait les traits de Colomb, et montrait combien il était sensible aux honneurs dont on l'entourait; rien assurément n'était plus fait pour toucher une âme pleine d'une noble ambition, et qui avait la conscience de son mérite, que ces témoignages d'admiration et de reconnaissance que lui rendait toute une nation ou plutôt tout un monde. A son approche les souverains se levèrent, hommage qui n'était rendu qu'aux personnes du plus haut rang. Colomb se mit à genoux, et se préparait à leur baiser les mains en signe de vasselage; mais ils le forcèrent à se relever et le firent asseoir en leur présence, honneur bien rarement accordé dans cette cour cérémonieuse.

Il fit alors le récit des principaux événements de son voyage, montra les diverses productions du nouveau monde, ainsi que les Indiens qu'il avait amenés. Il affirma à Leurs Majestés que ce premier résultat de l'entreprise n'était que l'avant-coureur des grandes découvertes qui restaient à faire, et qui mettraient sous leur domination des royaumes dont la richesse était incalculable, tout en convertissant à la vraie foi des nations entières.

Lorsque Colomb eut achevé son récit, Ferdinand et Isabelle tombèrent à genoux, levèrent les mains au ciel, et, les yeux pleins de larmes de joie, rendirent grâces à Dieu. Tous ceux qui étaient présents suivirent leur exemple; un profond et religieux enthousiasme avait saisi toute cette brillante assemblée; ce sentiment précéda l'explosion de la joie publique, qui se répandit bientôt en cris de triomphe. C'est avec cette piété solennelle que la brillante cour d'Espagne célébra ce mémorable événement. Sa reconnaissance offrit un tribut de prières, et gloire fut rendue à Dieu de la découverte de l'autre hémisphère.

Au milieu des joies de son triomphe et des projets grandioses qu'il rêvait, Colomb ne perdait pas de vue son pieux dessein de délivrer le saint sépulcre. Plein de l'idée des immenses richesses que ses découvertes devaient lui assurer, il fit vœu d'équiper dans le laps de sept années une armée de quatre mille chevaux et de cinquante mille hommes de pied pour faire une croisade à la terre sainte,



Colomb et l'œuf.

et d'entretenir cette armée pendant cinq années consécutives. Pour bien connaître le caractère de cet homme extraordinaire, il est nécessaire de se rappeler que son religieux projet était né dans la méditation. Cette âme, élevée au-dessus des considérations vulgaires d'intérêt personnel, s'était attachée avec enthousiasme à cette pieuse et héroïque pensée de la conquête du saint sépulcre, qui, dans le temps des croisades, avait enflammé l'imagination et

dirigé les efforts des plus braves guerriers et des plus nobles princes.

Durant son séjour à Barcelone, les princes saisirent toutes les occasions de donner à Colomb des preuves de la plus haute considération. Il était admis en tout temps en présence du roi. Lorsque Ferdinand se promenait à cheval, Colomb était souvent appelé près de lui, tandis que le prince Juan se tenait à la droite de son père. La reine se plaisait à lui faire raconter les particularités de son voyage. Pour perpétuer dans sa famille le souvenir de la gloire de son entreprise, le roi lui accorda des armoiries écartelées des armes royales de Castille et de Léon; mais le roi avait ajouté à ses insignes celles qui se rapportaient particulièrement à Colomb : c'était un groupe d'îles en champ de vagues. La devise de son blason était celle-ci :

A CASTELLA Y A LEON

NUEVA MONDO DIO COLON

Colomb a donné un nouveau monde au royaume de Castille
et à celui de Léon.

La faveur dont jouissait l'amiral auprès des souverains lui valut pour quelque temps les caresses de la noblesse, car à la cour les attentions et les prévenances sont toujours prodiguées à l'homme que le roi distingue et honore. C'est à l'un des banquets qui lui furent offerts à cette époque qu'arriva l'aventure bien connue de l'œuf. Un courtisan, homme d'un esprit étroit et jaloux, qui souffrait impatiemment les honneurs rendus à un étranger, lui demanda si, en supposant qu'il n'eût pas découvert les Indes, il pensait qu'il n'y eût pas en Espagne un seul homme capable d'exécuter cette entreprise. Colomb se garda de faire une réponse directe à ce propos; mais il prit un œuf et engagea tous ceux qui étaient présents à le faire tenir droit sur une de ses extrémités. Chacun

l'essaya, mais en vain. Alors Colomb frappa l'œuf sur la table, cassa le bout, et le fit tenir sur l'extrémité tronquée. C'était faire entendre par un exemple bien simple que, le nouveau monde une fois découvert, rien ne semblait plus facile aux imaginations vulgaires.

CHAPITRE VII

Bulles du pape à l'occasion des terres découvertes.
— Second voyage. — Fondation d'Isabella.

1493

Au milieu de toutes ces réjouissances, les souverains d'Espagne ne négligèrent pas de prendre les mesures nécessaires pour assurer leurs nouvelles possessions.

Alexandre VI avait été récemment élevé à la chaire pontificale. Ferdinand lui envoya des ambassadeurs chargés de lui annoncer la nouvelle découverte, et de s'en féliciter avec lui comme d'un grand triomphe de la foi et d'une heureuse acquisition pour l'empire de l'Église. Ils devaient solliciter Sa Sainteté de publier une bulle qui reconnût la souveraineté du royaume de Castille sur toutes les terres déjà découvertes, et sur toutes celles qui pourraient l'être encore dans ces latitudes.

La bulle fut accordée et publiée le 2 mai 1493. Elle investissait les souverains d'Espagne, dans les contrées récemment découvertes, des droits et des privilèges qui avaient déjà été accordés au Portugal pour ses découvertes

en Afrique, et sous la condition qui avait été imposée aux Portugais de propager la foi catholique. En conséquence, pour prévenir toute contestation entre les deux États, la fameuse ligne de démarcation fut établie. Cette ligne imaginaire partait du pôle nord pour aboutir au pôle opposé, et passait à une centaine de lieues à l'O. des Açores et du cap Vert. Toutes les terres découvertes par les Espagnols à l'O. de cette ligne devaient appartenir au royaume de Castille; toute contrée découverte dans la direction opposée rentrait sous la domination du Portugal.

Cependant les préparatifs de la seconde expédition de Colomb étaient poussés avec la plus grande activité. Afin de fixer d'une manière régulière l'expédition des affaires du nouveau monde, la direction en fut confiée à Juan Rodriguez de Fonseca, archidiacre de Séville, qui successivement fut promu aux sièges épiscopaux de Badajoz, de Palancia et de Burgos, et enfin élevé à la dignité de patriarche des Indes. Francisco Pinelo lui fut associé en qualité de trésorier, et Juan de Soria avec le titre de *contador* ou contrôleur. Le siège de cette administration fut établi à Séville, et elle donna naissance à cette célèbre compagnie des Indes, qui plus tard acquit tant d'importance et s'éleva à un si haut degré de puissance. Personne ne pouvait s'embarquer pour les terres nouvellement découvertes sans en avoir obtenu l'autorisation expresse du roi, de Colomb ou de Fonseca.

Comme la conversion des païens était un des grands objets des découvertes, douze ecclésiastiques furent adjoints à l'expédition. A leur tête était le moine bénédictin Bernardo Buly, ou Boyle, né en Catalogne; c'était un homme d'un mérite éminent, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il fut nommé par le pape son vicaire apostolique dans le nouveau monde. Isabelle prenait un intérêt particulier au sort des indigènes; il lui

semblait que Dieu les avait confiés spécialement à sa sollicitude. Elle ordonna qu'en toute circonstance ils fussent traités avec la plus grande douceur, et recommanda à Colomb de punir d'une manière exemplaire tout Espagnol qui commettrait quelque injustice à leur égard. Les six Indiens qui avaient suivi l'amiral à Barcelone furent baptisés en grande pompe. Le roi, la reine, le prince Juan furent leurs témoins dans cette solennité; on les regarda comme une sorte d'offrande qu'on faisait à Dieu des premiers fruits du nouveau monde.

Les préparatifs de l'expédition furent encore hâtés par la conduite du roi de Portugal. Il faisait un grand armement dont la destination avouée était une descente en Afrique. Son but réel était de s'emparer des pays nouvellement découverts; mais depuis longtemps Ferdinand avait eu avis des agissements du Portugal, et il sut les déjouer.

Par les efforts infatigables de Colomb, aidé de Fonseca et de Soria, une flotte de dix-sept vaisseaux, grands et petits, fut bientôt sur le point de mettre en mer. On les chargea d'instruments destinés à la culture du sol et à l'exploitation des mines, et l'on n'oublia pas les objets d'échange qui avaient quelque prix aux yeux des naturels.

Le 25 septembre, au lever du jour, la baie de Cadix blanchissait sous les voiles de sa flotte. Elle se composait de trois grands vaisseaux lourdement chargés et de quatorze caravelles. Dans le principe, on avait fixé à mille le nombre des personnes auxquelles on donnait l'autorisation de s'embarquer; mais un grand nombre de volontaires eurent la faculté de s'enrôler sans recevoir de paye; d'autres se rendirent à bord secrètement et sans autorisation; de façon que, lorsque la flotte mit à la voile, elle pouvait bien être montée par quinze cents hommes. La populace, qui avait regardé ceux qui avaient suivi l'amiral à son premier voyage comme des hommes sacrifiés

à une entreprise désespérée et sans gloire, enviait maintenant le sort de ceux qui s'embarquaient; elle les regardait comme des mortels favorisés qui partaient pour des régions pleines d'or et pour des climats délicieux, où ils allaient vivre au milieu des richesses et des plaisirs. Colomb circulait au milieu de cette foule, suivi de ses deux fils, dont l'aîné, Fernando, n'était encore qu'un enfant; ils étaient venus pour assister au départ de leur père. Partout où il passait, tous les yeux le suivaient avec admiration; toutes les bouches s'ouvraient pour le louer et le bénir. Avant le lever du soleil, la flotte avait levé l'ancre; le ciel était pur, le vent favorable; la foule épiait sur le rivage le moment du départ; le jour commençait à paraître; toutes les pensées se tournèrent vers la joie du retour qui rapporterait à l'ancien monde les trésors du nouveau.

Colomb toucha aux îles Canaries; il renouvela sa provision d'eau et de bois, et augmenta sa cargaison d'animaux vivants, de plantes et de semences qu'il comptait propager à Espagnola. Le 13 octobre, il perdit de vue l'île de Fer, et, favorisé par les vents alizés, qui le conduisirent doucement pendant toute la route, il dirigea sa course au S.-O., espérant arriver aux îles Caraïbes, dont on lui avait fait de si intéressants récits lors de son premier voyage. Le 2 novembre, à la pointe du jour, on découvrit à l'O. une grande île que Colomb nomma *Dominica*, pour l'avoir reconnue un dimanche. En continuant de s'avancer dans la même direction, les Espagnols ne tardèrent pas à voir d'autres îles surgir l'une après l'autre du sein de la mer; elles étaient couvertes de forêts. Une partie de ces îles, appelées les Antilles, s'étendaient en demi-cercle dont une extrémité partait de l'O. de Porto-Rico, tandis que l'autre aboutissait à la côte de Paria sur le continent méridional, formant ainsi une espèce de barrière entre le grand Océan et la mer des Caraïbes.

Dans une de ces îles, qui reçut le nom de *Guadalupe*, les Espagnols goûtèrent pour la première fois le délicieux ananas. Ils trouvèrent aussi, à leur grande surprise, la carcasse d'un vaisseau européen. Cette rencontre donna lieu à mille conjectures, mais la plus probable de toutes était que ce fragment provenait d'un naufrage, et qu'il avait échoué sur cette côte après avoir traversé l'Atlantique, en suivant des courants qui accompagnent constamment les vents alizés. Mais ce qui les frappa bien davantage et les remplit d'horreur, ce fut de voir des membres humains appendus dans les cabanes, et qui semblaient avoir été mis en réserve pour servir de nourriture; d'autres rôtaient ou grillaient au feu. Colomb en conclut qu'il était arrivé aux îles des Cannibales ou Caraïbes, qui étaient l'objet de ses recherches; il fut confirmé dans cette pensée par les captifs que ses gens lui amenèrent. Les Caraïbes étaient le peuple le plus féroce de ces latitudes; ils conduisaient en vrais pirates leurs canots jusqu'à la distance de cinquante lieues, faisaient irruption sur toutes les îles, ravageaient les villages, emmenaient en esclavage les femmes et les enfants, et enlevaient les hommes pour les tuer et les manger.

Tandis que Colomb était à terre, un détachement de huit hommes commandés par Diego Marque, capitaine d'une caravelle, s'égara dans le bois; à la nuit il n'était pas de retour à bord. Cette absence inquiéta l'amiral; il craignit que Diego Marque n'eût été victime de la férocité des naturels. Le jour suivant, plusieurs détachements furent envoyés à sa recherche, chacun accompagné d'un trompette; les vaisseaux tirèrent plusieurs coups de canon; mais tout fut inutile. Les détachements revinrent le soir, fatigués de leurs vaines recherches, avec nombre d'histoires effrayantes sur les traces qu'ils avaient trouvées des horribles festins des cannibales.

Alonzo de Ojeda, jeune et intrépide cavalier, s'avança alors avec quarante hommes dans l'intérieur de l'île,

battant les forêts et faisant retentir les montagnes et les vallées du bruit des trompettes et des armes à feu, mais sans plus de succès. Cette recherche était rendue excessivement pénible par l'épaisseur des forêts et par l'abondance des cours d'eau, qui dans leurs mille détours arrêtaient si souvent la marche d'Ojeda, que celui-ci déclara avoir traversé vingt-six rivières pendant une route de six lieues; du reste il fit de magnifiques récits du pays qu'il avait parcouru.

Plusieurs jours s'étaient écoulés dans ces recherches, et Colomb, qui regardait Ojeda comme perdu, était sur le point de mettre à la voile, lorsque celui-ci regagna la flotte avec ses hommes, tous excédés de fatigue. Pendant leur excursion ils s'étaient égarés dans le labyrinthe d'une forêt si épaisse, qu'elle laissait à peine pénétrer la lumière du jour. Ils étaient montés sur les arbres dans l'espoir de découvrir les étoiles, qui auraient dirigé leur course; mais les branches, étroitement entrelacées et élevées à une prodigieuse hauteur, leur avaient dérobé la vue du ciel. Ils commençaient à se livrer au désespoir, quand ils atteignirent heureusement le rivage; en suivant le bord de la mer, ils parvinrent à gagner l'endroit où la flotte était encore à l'ancre.

Après avoir quitté la Guadeloupe, Colomb relâcha à une île qu'il nomma *Santa-Cruz*; une barque partie du vaisseau pour aller faire de l'eau à la côte eut une rencontre avec un canot monté par quelques Indiens, parmi lesquels se trouvaient deux femmes. Ces dernières montrèrent autant de résolution que les hommes, et se battirent en désespérées; elles tendaient leurs arcs avec une telle vigueur, qu'une de leurs flèches traversa le bouclier d'un soldat espagnol et eut encore assez de force pour le blesser. Le canot fut coulé bas; mais les Indiens n'en continuèrent pas moins à se battre; ils se réunissaient sur les rochers à fleur d'eau, et se servaient de leurs armes avec autant d'aisance et d'adresse que s'ils eussent combattu en terre

ferme. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'on parvint à s'emparer d'eux. Les Espagnols ne purent s'empêcher d'admirer leur fier maintien et leur air indompté. Le respect que tous les Indiens témoignaient à l'une des femmes fit reconnaître leur reine. Elle était accompagnée de son fils. C'était un jeune homme fortement constitué, au front hautain; il avait été blessé dans le combat. Un Caraïbe avait été percé d'outre en outre d'un coup de lance; il mourut de sa blessure. Un ou deux jours plus tard, un Espagnol succomba également : il avait été frappé d'une flèche empoisonnée.

Colomb poursuivit son voyage. Après avoir laissé derrière lui un groupe de petites îles auxquelles il donna pour nom *les Onze mille vierges*, il arriva ensuite en vue d'une grande île couverte d'épaisses forêts. Les Indiens l'appelaient *Boriquen*; Colomb la nomma *San-Juan-Baptista* : c'est la même que Porto-Rico. La flotte côtoya cette île pendant un jour entier. Enfin, le 22 novembre, on toucha à l'extrémité méridionale d'Haïti ou Espagnola. En passant par le golfe de las Flechas, où il y avait eu un engagement avec les naturels, Colomb fit mettre à terre un des jeunes Indiens qui avaient été saisis dans le voisinage et conduits en Espagne. Il avait eu soin de le faire habiller avec élégance et de le charger de ces présents sans valeur qui faisaient tant de plaisir aux naturels; il espérait que les récits de l'Indien donneraient à ses compatriotes une haute idée de la puissance des Espagnols et de leur libéralité; mais, après l'avoir déposé sur le rivage, il n'en entendit plus parler. Un seul de tous les Indiens qui avaient vu l'Espagne resta à bord; c'était un jeune Lucayen, né dans l'île de Guanahani; il avait été baptisé à Barcelone et nommé, du nom du frère de l'amiral, Diego Colomb; dans la suite il ne cessa de se montrer fidèle et dévoué aux Espagnols.

Suivant toujours la côte, Colomb s'arrêta près de Monte-Christo, pour fonder un établissement dans le voi-

sinage d'un cours d'eau qu'on disait rouler de l'or. Lors de son premier voyage, Colomb lui avait donné le nom de *rio del Oro*. Là, tandis qu'ils côtoyaient le rivage, les matelots aperçurent les cadavres de trois hommes; l'un d'eux avait autour du cou une corde d'herbes roulée; un autre, qui portait de la barbe, était évidemment un Européen. Ces corps étaient dans un état de corruption avancée et portaient des marques de violence. Ce spectacle donna lieu aux plus sinistres conjectures, et Colomb hâta sa marche vers la Natividad, plein de sombres pressentiments; il prévoyait que Diego de Arana et ses compagnons avaient éprouvé quelque grand désastre.

Dans la soirée du 27 novembre, il jeta l'ancre en face du havre de la Natividad, à une lieue de terre. Comme il faisait trop sombre pour distinguer les objets, il ordonna de tirer deux coups de canon. Le bruit retentit en échos le long du rivage; mais aucune voix amie, aucun son ne répondirent à cet appel. Plusieurs heures se passèrent dans le doute et dans l'attente. Vers minuit, un certain nombre d'Indiens vinrent dans leurs canots le long des flancs du vaisseau, et demandèrent l'amiral, refusant de monter à bord avant de l'avoir vu en personne. Colomb parut sur le tillac, une lumière fut élevée à la hauteur de son visage, et chacun put reconnaître cet air grave et imposant qui le distinguait. Dès lors les Indiens montèrent à bord sans hésitation. L'un d'eux était un cousin de Guacanagari, et apportait des présents de la part du cacique. La première question de Colomb fut relative au sort de la garnison. Il apprit que plusieurs Espagnols étaient morts de maladie, que d'autres avaient péri dans une querelle qui s'était élevée entre eux; que les derniers s'étaient répandus dans d'autres parties de l'île; les Indiens ajoutèrent que Guacanagari avait été attaqué par Caonabo, le farouche cacique des riches montagnes de Cibao; Guacanagari avait été blessé dans le

combat, Caonabo avait brûlé son village, et Guacanagari, malade de sa blessure, s'était retiré dans un hameau voisin.

Quelque tristes que fussent ces détails, ils soulagèrent l'esprit de Colomb, qui commençait à craindre quelque trahison de la part du cacique ou du peuple dans lequel il avait mis sa confiance ; il conçut l'espérance de retrouver vivants quelques-uns des hommes de la garnison dispersée. Les Indiens furent bien traités et chargés de présents ; en partant ils promirent de revenir dans la matinée du lendemain avec Guacanagari. Mais le jour parut, la matinée se passa, et au crépuscule le cacique n'avait pas encore fait la visite promise à Colomb. Sur toute la côte régnaient un silence de mort et un air d'abandon. Aucun canot n'apparaissait dans la baie ; pas un Indien ne se montrait sur le rivage ; on cherchait vainement au milieu des bois la moindre trace de fumée. Dans la soirée un canot fut envoyé à terre pour faire une reconnaissance. L'équipage se hâta de se rendre à l'endroit où la forteresse avait été construite. Elle était brûlée et en ruines ; les palissades étaient arrachées ; des débris de caisses, des provisions avariées, des lambeaux de vêtements européens jonchaient la terre. Les Indiens se tinrent à l'écart : les Espagnols crurent apercevoir quelques figures qui se glissaient entre les arbres, mais elles disparaissaient aussitôt qu'on les avait découvertes. Obligés de renoncer à apprendre les causes de la scène de désolation qu'ils avaient devant les yeux, ils retournèrent à leurs vaisseaux le cœur plein de tristesse.

Le matin du jour suivant, Colomb descendit lui-même à terre ; il se rendit sur le lieu où gisaient les ruines de la forteresse, et ordonna des recherches actives pour découvrir les cadavres des hommes qui composaient la garnison. On tira le canon, on déchargea les arquebuses pour réunir les survivants, s'il y en avait encore dans le voisinage ; mais on ne put en découvrir aucune trace. Colomb

avait commandé à Arana et aux officiers qui étaient sous ses ordres d'enterrer les trésors qu'ils auraient amassés, s'ils étaient surpris par un danger soudain, ou de les jeter dans le puits de la forteresse. En conséquence, ce puits fut mis à sec, on fouilla les ruines, mais on ne put trouver aucune parcelle d'or. Non loin des ruines on découvrit les corps de onze Européens enterrés dans différents endroits; on jugea qu'ils devaient avoir été mis en terre depuis assez longtemps. Dans les cabanes d'un hameau voisin on trouva plusieurs objets qui avaient appartenu aux Espagnols, et qui n'avaient pu s'obtenir par échange. Cela fit penser que la forteresse avait été pillée par les Indiens du voisinage. D'un autre côté, le village de Guacanagari n'était plus qu'un amas de décombres à demi brûlés; Colomb fut donc conduit à croire que le cacique et son peuple avaient été enveloppés dans la ruine des Européens. Pendant quelque temps l'amiral flotta entre les renseignements contradictoires qu'il recueillait sur ce désastreux événement. Enfin il parvint à entrer en communication avec les naturels : il dissipa les craintes qu'ils avaient manifestées jusqu'alors, et, grâce aux explications des interprètes, il put obtenir des documents certains sur le sort de la garnison qu'il avait laissée à la Natividad.

A peine Colomb avait-il levé l'ancre et tourné sa proue vers l'Espagne, que ses conseils et ses ordres s'étaient effacés de la mémoire de ceux qu'il laissait derrière lui. Au lieu de cultiver les relations amicales qu'ils avaient entretenues avec les naturels, ils s'efforcèrent de s'emparer, par toute sorte de moyens, de leurs ornements d'or et de tout ce qu'ils possédaient de quelque valeur. Des querelles furieuses s'élevèrent entre eux au sujet de leurs richesses mal acquises. En vain Diego de Arana interposa son autorité; les Espagnols secouèrent tout frein et toute subordination; ils se partagèrent en factions, et enfin les ambitions subalternes achevèrent la ruine de ce petit em-

pire. Pedro Gutierrez et Rodrigo de Escobido, que Colomb avait nommés lieutenants d'Arana et qu'il avait délégués pour lui succéder dans son commandement en cas d'accident, prétendirent à un partage égal de l'autorité avec celui qui était leur chef. Un combat s'ensuivit dans lequel un Espagnol fut tué. Gutierrez et Escobido, ayant échoué dans leur projet, sortirent de la forteresse avec neuf de leurs partisans, et se dirigèrent vers les montagnes de Cibao avec l'espoir de recueillir d'immenses richesses dans les mines d'or de ce pays. Ces montagnes faisaient partie du territoire de Caonabo, appelé par les Espagnols *le seigneur du pays de l'or*. Caonabo était Caraïbe de naissance : il était arrivé dans ces îles en simple aventurier ; mais, doué du caractère courageux et entreprenant de sa nation, il avait acquis un tel ascendant sur ce peuple simple et pacifique, qu'il était devenu le cacique le plus puissant de toute l'île. Les merveilleux récits qu'on faisait des hommes blancs parvinrent jusqu'au milieu de ses montagnes, et Caonabo n'eut pas de peine à comprendre que l'arrivée de ces étrangers diminuerait de beaucoup sa propre importance. Le départ de Colomb lui avait donné l'espoir que l'établissement des blancs ne serait que temporaire ; les discordes de ceux qui restaient le confirmèrent dans cette espérance. Gutierrez et Escobido n'eurent pas plus tôt paru dans ses domaines, qu'il les fit saisir et mettre à mort. Alors il rassembla ses sujets, traversa les forêts et arriva au pied de la Natividad sans avoir été découvert. Dix hommes seulement restaient avec Arana à la garde de la forteresse ; le reste vivait dans une insouciant sécurité au milieu des villages. Pendant le silence de la nuit, Caonabo et ses guerriers s'élancèrent des forêts avec des hurlements affreux, et mirent le feu à la forteresse et au village. Les Espagnols furent pris au dépourvu ; huit d'entre eux furent poussés jusqu'à la mer et précipités dans les flots, où ils se noyèrent ; le reste fut massacré. Guacanagari et ses sujets combattirent fidèlement pour défendre

leurs hôtes ; mais, avec leur caractère doux et pacifique, ils furent aisément mis en déroute. Le cacique fut blessé dans le combat, et son village brûlé et rasé.

Le récit de la catastrophe de la Natividad rassura Colomb sur la bonne foi de Guacanagari ; néanmoins quelques circonstances contribuaient à entretenir les soupçons que les Espagnols avaient conçus sur son compte. Colomb fit une visite au cacique ; il le trouva dans un village voisin. Guacanagari semblait souffrir d'une contusion qu'il avait reçue à la jambe. Plusieurs de ses sujets montrèrent également des blessures évidemment causées par les armes indiennes. Le cacique fut profondément ému à la vue de l'amiral, et déplora avec larmes le désastre de la garnison de la Natividad.

Un grand nombre de ceux qui, n'ayant pas fait partie de la première expédition de l'amiral, n'avaient pu apprécier la conduite franche et pleine de générosité du cacique, prétendaient que sa blessure n'était qu'une ruse, et toute l'histoire de sa bataille un mensonge inventé pour cacher sa trahison. Mais Colomb persista dans la conviction qu'il avait de son innocence, et l'invita à venir à bord des vaisseaux. Le cacique s'y rendit, fut saisi d'une nouvelle admiration à la vue des merveilles de l'art et de la nature apportées de l'ancien monde ; les chevaux surtout le jetèrent dans le plus profond étonnement. Il n'avait jamais vu que des quadrupèdes de la plus petite espèce ; aussi resta-t-il stupéfait de la grandeur de ces nobles animaux, de leur force, et, par-dessus tout, de leur docilité parfaite. La vue des prisonniers caraïbes augmenta l'idée qu'il avait conçue de la puissance des Espagnols, qui n'avaient pas craint de s'emparer de ces êtres terribles en les poursuivant jusque sur leur propre territoire, tandis que lui-même pouvait à peine les regarder sans trembler, tout enchaînés qu'ils étaient.

Un repas fut servi à Guacanagari, et Colomb chercha par tous les égards d'une hospitalité bienveillante à re-

nouer les relations amicales qui avaient existé entre lui et le cacique, mais ce fut inutilement : ce dernier laissait percer sa gêne et semblait mal à l'aise. Cette conduite était faite pour confirmer les soupçons des Espagnols. On conseilla à Colomb de le saisir et de le retenir prisonnier, tandis qu'il était sans défiance à bord du navire ; mais l'amiral refusa de suivre cet avis, déclarant qu'il était tout à la fois contraire à la saine politique et à la foi jurée. Cependant Guacanagari, accoutumé dans ses précédents rapports avec les Espagnols à ne voir autour de lui que des visages amis, ne pouvait comprendre la raison des regards contraints, pleins de soupçons et d'hostilité contenue, que jetaient sur lui les nouveaux compagnons de l'amiral. Aussi, malgré toute la franchise et toute la cordialité de l'accueil de Colomb, le cacique ne tarda pas à prendre congé de lui et à retourner à terre.

Le lendemain on remarqua parmi les indigènes un mouvement et une agitation mystérieuse. A minuit, plusieurs femmes qui avaient été prisonnières des Caraïbes, et qui se trouvaient à bord, se jetèrent à la nage, quoique le vaisseau fût mouillé à trois milles du rivage, et gagnèrent la terre en nageant. Les canots en reprirent quatre, mais les autres se sauvèrent dans les forêts. Le même jour, Guacanagari disparut avec tous ses parents et amis ; on supposa qu'il s'était retiré dans l'intérieur de l'île. Sa fuite donna une nouvelle force aux soupçons qu'on avait déjà conçus contre lui, et il fut généralement accusé du massacre de la garnison de la Natividad.

Les malheurs éprouvés par les Espagnols, tant sur terre que sur mer, autour de ce havre de la Natividad, le discréditèrent complètement dans l'esprit des matelots ; pleins de cette superstition que partagent tous les hommes de mer, ils considérèrent cette place comme soumise à l'influence désastreuse d'une mauvaise étoile. Colomb chercha donc un autre lieu pour y établir sa colonie, et jeta les yeux sur une baie située à dix lieues environ à

l'E. de Monte-Christo. Cette baie était protégée d'un côté par un rempart naturel de rochers, et de l'autre couverte par d'impénétrables forêts; dans le voisinage s'étendait une belle plaine arrosée par deux rivières. Le motif qui le détermina dans son choix fut que cet endroit n'était pas à une grande distance des montagnes de Cibao, et se trouvait ainsi à portée des riches mines d'or de ce pays.

En conséquence, les troupes et les divers employés qui devaient faire partie de la colonie furent sur-le-champ débarqués, ainsi que les provisions, les armes, les munitions, les bêtes à cornes et tous les animaux vivants destinés aux besoins des colons. On campa à l'extrémité de la plaine, autour d'une source; le plan de la ville fut tracé, et les maisons commencèrent à s'élever. Les édifices publics, tels que l'église, le magasin, la maison de l'amiral, furent construits en pierre, le reste fut bâti en bois, en roseaux joints avec du plâtre; on se servit de même de tous les matériaux qu'on put se procurer. Ainsi fut fondée la première cité chrétienne du nouveau monde; Colomb lui donna le nom d'*Isabella*, en l'honneur de sa royale protectrice.

Le plus grand nombre des vaisseaux étaient prêts à retourner en Espagne, mais ils n'avaient point d'or à y rapporter. Il fallait pourtant faire quelque chose pour soutenir la haute opinion qu'on avait laissée de la richesse des contrées nouvellement découvertes. Le pays des mines était situé à la distance de trois à quatre journées de marche dans l'intérieur de l'île. Colomb se décida à envoyer une expédition pour reconnaître cette province.

Colomb chargea de l'exécution de ce projet Alonzo de Ojeda, à qui revenaient de droit toutes les entreprises qui offraient des dangers à courir. Le jeune cavalier partit dans les premiers jours de janvier 1494, accompagné d'un petit nombre d'hommes bien armés, parmi lesquels on

comptait plusieurs cavaliers hardis comme leur chef. Ils franchirent la première chaîne de montagnes en suivant un étroit sentier pratiqué par les naturels ; au revers s'étendait une vaste plaine couverte d'une magnifique forêt et semée de villages et de hameaux. S'ils eurent à se plaindre, ce fut de l'excès d'hospitalité des habitants, qui retardèrent leur voyage par trop de témoignages d'amitié. Les rivières qui coupaient cette plaine étaient si nombreuses, que les Espagnols mirent six jours à atteindre les montagnes qu'ils regardaient avec raison comme le pays de Cibao. Déjà ils rencontraient à chaque pas les traces de la richesse naturelle du pays. Les ruisseaux qui descendaient des montagnes roulaient un sable chargé de parcelles d'or ; en quelques endroits ils trouvèrent des morceaux de ce précieux métal encore brut ; les pierres en étaient profondément veinées, et resplendissaient sur le bord du chemin. Ojeda ramassa lui-même, dans le lit d'un ruisseau, un lingot d'or brut qui pesait neuf onces. La petite troupe retourna bientôt auprès de Colomb, tout émerveillée de la richesse des montagnes qu'elle avait traversées. Un jeune cavalier nommé Gorvalan, qui avait reçu la mission d'explorer une autre partie du pays, fit à son retour un rapport semblable. Ces bonnes nouvelles ranimèrent le courage de l'amiral ; il se hâta de les faire parvenir en Espagne, et dépêcha à cet effet douze vaisseaux sous le commandement d'Antonio de Torrès ; il n'en garda que cinq pour le service de la colonie. Les premiers portaient en Espagne les divers échantillons d'or trouvés dans les montagnes de Cibao, ainsi que tous les fruits et toutes les plantes inconnues ou précieuses qui avaient été recueillies. Colomb faisait partir par la même occasion les prisonniers caraïbes ; ils devaient apprendre la langue espagnole et être instruits des dogmes de la foi chrétienne, afin de servir plus tard d'interprètes et d'aider à la conversion de leurs compatriotes. L'amiral écrivit en outre un récit animé des deux expéditions qui avaient

été dirigées dans l'intérieur de l'île; il ajouta qu'il avait le dessein d'aller lui-même à la découverte aussitôt que sa santé et celle de ses compagnons le permettraient, et d'envoyer au trésor de Castille d'abondantes cargaisons d'or, d'épices et de drogues recherchées. Il vantait la fertilité du sol; il parlait avec admiration de l'exubérance de la végétation, des cannes à sucre et des végétaux d'Europe que la terre faisait croître avec une fécondité merveilleuse; néanmoins Colomb demandait avec instance qu'on renouvelât les provisions nécessaires aux besoins de la colonie, jusqu'à ce qu'elle pût se suffire à elle-même; en effet, les approvisionnements apportés d'Europe étaient presque épuisés, et les Espagnols ne pouvaient s'accoutumer à la nourriture des naturels.

Lorsque la flotte arriva en Europe, bien qu'elle ne fût pas chargée d'or, les nouvelles qu'elle apportait de Colomb et de ses compagnons entretinrent l'enthousiasme populaire.

Mais, tandis que les imaginations s'échauffaient ainsi en Europe, les murmures et la sédition étaient sur le point de bouleverser la colonie qui donnait lieu à toutes ces brillantes prévisions. Les colons, fatigués des travaux qui leur étaient imposés, effrayés de la violence des maladies qui les assaillaient, s'apercevant enfin que ces richesses qu'ils devaient trouver sous leurs pas n'étaient qu'un rêve de leur imagination, commencèrent à regarder avec horreur le désert qui les entourait, et manifestèrent le désir de retourner en Europe.

Une conspiration fut formée : Bernal Diaz de Piza, le contrôleur, en était le chef; on résolut de profiter de la maladie de Colomb pour s'emparer des vaisseaux qui étaient à l'ancre dans la baie, et pour faire voile immédiatement pour l'Espagne. Heureusement Colomb fut averti à temps, et fit arrêter les principaux meneurs du complot. C'était la première fois que Colomb exerçait le droit qui lui avait été conféré de châtier les coupables

dans son gouvernement; il ne put le faire sans exciter de grandes clameurs. En cette occasion tout le désavantage de sa condition d'étranger fut clairement démontré. Il n'avait pas d'amis naturels à rallier autour de lui; les mutins, au contraire, avaient des liaisons en Espagne, des amis dans la colonie, et les sympathies de tous les mécontents leur étaient acquises.

CHAPITRE VIII

Expédition de Colomb dans l'intérieur de l'île Espagnola.
— Insurrection des Indiens.

1494

Colomb, dès que sa santé le lui permit, fit les préparatifs d'une expédition qu'il voulait conduire aux montagnes de Cibao. Il pensait, à juste titre, que c'était le plus sûr moyen d'apaiser les murmures et de ranimer les courages. Son dessein était non seulement de visiter le pays, mais aussi d'établir un poste dans le voisinage des mines d'or. Il confia à son frère Diego le gouvernement d'Isabella pendant son absence, et partit le 12 mars, suivi de tous les hommes valides qui n'étaient pas nécessaires à la colonie, ainsi que de tous les chevaux. Sa troupe se composait de quatre cents hommes armés de casques et de cuirasses, et portant l'arquebuse, la lance, l'épée ou l'arbalète; il s'était adjoint une bande de travailleurs et de mineurs; une multitude d'Indiens des environs accompagnait cette petite armée. Après avoir traversé une plaine et passé à gué deux rivières, ils campèrent, au coucher du soleil, à l'entrée d'un défilé sauvage

qui s'étendait dans les montagnes entre deux murs de rochers.

Le jour suivant, l'armée gravit le raide défilé avec de grandes fatigues, et arriva à l'autre versant de la montagne où la gorge débouchait dans l'intérieur. Là un admirable panorama se déroula devant les Espagnols. Sous leurs pieds se déployait une vaste et magnifique plaine, riche de toutes les variétés de végétaux du pays ; ce paysage, si richement accidenté, s'étendait aussi loin que l'œil pouvait pénétrer ; il se perdait et semblait se fondre dans les vapeurs de l'horizon. Les Espagnols étaient restés en extase devant le tableau magique que présentait cette contrée ; Colomb, frappé de sa majesté, lui donna le nom de *la Vega Real* (la Plaine Royale).

Au sortir de la gorge, les Espagnols descendirent dans la plaine : ils y firent leur entrée en bon ordre et au son des fanfares. A la vue de cette troupe guerrière tout étincelante d'acier, qui sortait des montagnes, bannières déployées, les Indiens furent frappés d'épouvante ; les échos des rochers et des forêts, qui répétaient pour la première fois le bruit des tambours et des trompettes, ajoutaient encore à cette terreur. Mais les chevaux surtout qui débouchèrent en caracolant dans la plaine les remplirent de crainte et d'admiration. Leur première pensée fut que le cheval et le cavalier ne formaient qu'un seul et même animal, et rien ne peut donner l'idée de leur surprise lorsqu'ils virent l'homme se séparer du cheval.

Les Indiens s'enfuyaient généralement à l'approche de la petite armée ; mais ils se rassuraient bientôt, et Colomb était à chaque instant obligé de retarder sa marche pour répondre aux démonstrations amicales des naturels ; jamais ceux-ci ne conçurent l'idée de recevoir le prix des provisions qu'ils fournissaient en abondance.

Pendant deux à trois jours, les Espagnols continuèrent leur marche à travers ce beau pays, rencontrant à chaque pas les traces de cette vigoureuse végétation qui ne con-

naît pas la culture. Ils eurent à traverser deux larges rivières : la première, que les indigènes nommaient le Yagui, fut appelée par l'amiral la rivière des Roseaux ; l'autre reçut le nom de *rio Verde* (la rivière Verte), désignation que lui méritaient la verdure et la fraîcheur de ses bords. Enfin les Espagnols touchèrent à la seconde chaîne de montagnes, qui formaient une espèce d'encadrement à la plaine qu'ils venaient de parcourir : c'était dans le cœur de ses pics élevés à une grande hauteur qu'était situé le petit royaume de Cibao. En entrant dans ce pays si vanté, on vit la scène changer subitement ; la nature, qui semble se plaire dans les contrastes, avait donné l'aspect repoussant de la pauvreté à cette terre où elle avait caché de si riches trésors. Au lieu de cette belle verdure, de ce riant paysage de la Vega, c'étaient de longues chaînes de rochers et de montagnes stériles où croissaient bien tristement quelques pins. Le nom du pays peignait bien l'aspect de cette nature désolée ; Cibao, dans l'idiome des naturels, voulait dire *pierre*. Mais les Espagnols se consolèrent aisément de la tristesse et de l'âpreté de la contrée ; les parcelles d'or qui brillaient au fond du lit des ruisseaux leur plaisaient mieux que la plus belle nature, et le sol de ces montagnes était riche de ces magnifiques promesses de richesses cachées.

Colomb fit choix d'un endroit qui semblait voisin d'abondantes mines d'or, et commença la construction d'une forteresse qui fut appelée Saint-Thomas. Ce nom de Saint-Thomas était une allusion dirigée contre les incrédules qui avaient refusé de croire que l'île produisait de l'or, jusqu'à ce qu'ils eussent vu cet or de leurs propres yeux, et qu'ils l'eussent touché de leurs mains.

Les Indiens de Cibao se rendaient en foule à la forteresse ; ils apportaient de l'or en échange des colifichets d'Europe. Un vieillard apporta deux lingots d'or brut pesant une once, et se crut richement payé en recevant

un grelot de faucon. Il remarqua la joie que fit éclater l'amiral à la vue de ces deux précieux échantillons de la richesse du pays, et lui assura que dans une contrée située à une ou deux journées de marche il trouverait des lingots de la grosseur d'une orange. D'autres prétendirent qu'on rencontrerait dans les environs des blocs de minerai aussi gros que la tête d'un enfant. Mais, comme il arrive toujours, ces trésors invisibles étaient cachés dans quelque vallée éloignée ou sur les bords de quelque ruisseau qui coulait dans un lieu escarpé et d'un abord difficile; les endroits les plus riches étaient toujours les plus éloignés.

La construction du fort Saint-Thomas était presque achevée; Colomb, avant de retourner à Isabella, confia le commandement de ce fort à Pedro Margarite, Catalan d'origine, chevalier de l'ordre de Santiago, et laissa sous ses ordres une garnison de cinquante-six hommes. Il séjourna quelque temps au milieu de la Vega, et fit ouvrir une porte de communication entre le havre et la forteresse. Pendant cet intervalle il reçut l'hospitalité dans les divers villages; c'est alors que les Européens commencèrent à s'accoutumer à la nourriture des naturels et à se mêler avec eux.

Durant son séjour dans la Vega, Colomb eut l'occasion de modifier l'opinion qu'il s'était formée de ces insulaires pendant son premier voyage; il s'aperçut qu'ils n'étaient pas si étrangers à la guerre qu'il se l'était imaginé d'abord, et que leur humeur n'était pas aussi pacifique qu'il avait pu le croire. Les incursions des Caraïbes avaient obligé les habitants des bords de la mer à se familiariser avec le maniement des armes, et Caonabo avait répandu une partie de son humeur guerrière dans l'esprit des habitants du centre de l'île. Cependant ce peuple avait généralement les inclinations douces et pacifiques.

A peine de retour au havre, Colomb vit arriver un

messenger de Pedro Margarite. Le commandant de la forteresse Saint-Thomas apprenait à l'amiral que les Indiens de son voisinage abandonnaient leurs villages, qu'ils avaient cessé toute communication avec les Européens, et que Caonabo rassemblait ses guerriers pour attaquer la forteresse. Colomb ne fit pas grand cas de cet avis; la crainte non équivoque qu'inspiraient aux naturels les Européens et leurs chevaux le rassura sur l'issue de ces hostilités; il se contenta d'envoyer à Pedro Margarite un renfort de vingt hommes, et en détacha trente autres avec mission d'achever les travaux de la route qui devait joindre la forteresse et le port. Il avait un bien plus grave sujet d'inquiétude dans les maladies qui se déclaraient de jour en jour à Isabella. Les fièvres intermittentes et d'autres maladies graves, produites par les exhalaisons des marais toujours inondés, et par l'action du soleil sur la végétation toute pleine des sucs et de l'humidité de la terre, assaillaient les Européens, et la plus grande partie des colons gisait retenue par le mal; le reste était réduit à une grande faiblesse. Les médicaments étaient épuisés; les provisions d'Europe tiraient à leur fin. Pour prévenir une disette absolue, il avait fallu réduire la colonie à la ration : cette nécessité avait soulevé des murmures; ceux qui se plaignaient le plus étaient ceux-là mêmes qui, par le rang qu'ils occupaient, auraient dû être les premiers à soutenir une mesure nécessaire au salut commun.

Cependant il était indispensable de construire un moulin; toute la farine avait été employée. Les ouvriers étaient malades, il fallut mettre en réquisition tous les hommes valides : Colomb n'excepta de ce travail ni les cavaliers ni les gentilshommes. Un grand nombre refusaient ce service; il les contraignit à l'obéissance par des mesures de rigueur. Cette conduite ne fit qu'accroître cette hostilité cachée dont les actes réitérés minaient sourdement le pouvoir de l'amiral; on l'accusa de ne faire aucun cas de

la dignité des nobles espagnols, et de manquer à l'honneur de la nation.

Il faut dire, pour être vrai, que le sort des cavaliers espagnols qui avaient suivi l'expédition, séduits par leurs rêves romanesques, était tout à fait déplorable. Un certain nombre d'entre eux avaient été élevés au sein de toutes les douceurs et de toutes les commodités de la vie; ils n'avaient pas compté sur les fatigues et les privations de ce nouvel établissement au milieu d'un désert. Ils ne résistaient guère à la maladie. L'orgueil blessé, les espérances anéanties venaient en aide au mal; abandonnés sur leurs lits de souffrances, privés de ces soins minutieux et tendres qui jadis prévenaient leurs désirs, ils mouraient dans les angoisses du désespoir, et en maudissant le jour où ils avaient quitté leur patrie.

Colomb souhaitait vivement de partir pour visiter la côte de Cuba; mais, avant de mettre à la voile, il était indispensable de laisser la colonie dans une situation telle, que sa tranquillité pût être assurée. L'amiral résolut d'envoyer tous les hommes qui n'étaient pas nécessaires à l'établissement d'Isabella dans l'intérieur de l'île; là ils vivraient au milieu des naturels, s'accoutumeraient à leur nourriture, imposeraient à Caonabo par leur nombre et leurs forces, et mettraient un terme aux machinations ainsi qu'aux projets hostiles des autres caciques. Cette petite armée fut passée en revue; elle comprenait deux cent cinquante arbalétriers, cent dix arquebusiers et vingt officiers: elle fut confiée au commandement de Pedro Margarite, qui devait abandonner le fort Saint-Thomas aux ordres d'Ojeda.

Colomb laissa à Pedro Margarite des instructions détaillées qu'il lui recommanda de suivre à la lettre. Il désirait que le commandant fît dans l'île une tournée militaire pour en explorer les diverses parties: il lui enjoignit de maintenir la plus sévère discipline parmi ses gens, de mettre tous ses soins à faire respecter les droits des In-

diens et à entretenir leur amitié. Ojeda partit à la tête de la petite armée pour la conduire à la forteresse; dans sa route il apprit que cinq Indiens avaient dérobé les effets de trois Espagnols au gué d'une rivière de la Vega, et que les voleurs avaient été recueillis par leur cacique, qui avait partagé avec eux le fruit de leurs rapines. Ojeda traita la chose militairement : il fit saisir un des coupables, lui fit couper les oreilles sur la place publique du village, puis il envoya le cacique, ainsi que son fils et son neveu, tous trois enchaînés, à l'amiral; celui-ci les effraya par les préparatifs du supplice; puis, feignant de céder aux larmes et aux prières de leurs amis, il les renvoya en liberté.

Après avoir ainsi distribué ses forces sur plusieurs points de l'île, et avoir pourvu à la tranquillité de la colonie, Colomb forma une junte de gouvernement. Son frère Diego en fut nommé président, et le frère Boyle, Pedro Fernandez Coronel, Alonzo Sanchez Carvajal, Juan de Luzan, conseillers. Il laissa au havre deux des plus grands vaisseaux, qui tiraient beaucoup trop d'eau pour pouvoir naviguer le long des côtes et entrer dans les rivières; il mit à la voile le 24 avril avec la *Nina* ou *Santa-Clara*, le *San-Juan* et la *Cordera*.

Le plan de l'amiral était d'aborder au point où il avait quitté Cuba à son premier voyage, et de pousser ensuite vers le S. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, Colomb prenait cette île pour le continent, et était persuadé que c'était là l'extrémité orientale de l'Asie. En suivant les côtes, ainsi qu'il se proposait de le faire, il croyait arriver à Mangi, à Cathay, et dans les pays riches et commerçants, bien qu'encore à demi barbares, qui formaient une portion du royaume du Grand Khan, d'après la description de Mandeville et de Marco Polo.

Le 29 avril il touchait à l'extrémité E. de Cuba, qu'il avait appelée dans son premier voyage Alpha et Omega, et qui est connue de nos jours sous le nom de cap Maysi;

puis il continua de longer la côte vers le S., et ne relâcha que deux ou trois fois dans divers havres. Les naturels accouraient en foule sur le rivage pour admirer à leur passage ces énormes vaisseaux, qui glissaient légèrement sur les eaux à quelques pas de la côte. Ils montraient aux Espagnols les fruits et les provisions qu'ils apportaient en abondance, et semblaient ainsi les inviter à descendre à terre; quelques-uns s'approchaient dans des canots et offraient des rafraîchissements, non pas pour les échanger contre d'autres provisions, mais comme un don gratuit.

On leur demanda où l'on trouvait de l'or; ils désignèrent uniformément le S., faisant comprendre qu'une grande île située dans cette direction produisait ce métal en abondance. Le 3 mai, Colomb abandonna provisoirement les côtes de Cuba, et tourna sa proue droit au S. pour aller à la recherche de l'île qu'on lui indiquait. A peine avait-il fait quelques lieues dans cette direction, que les sommets des montagnes bleues de la Jamaïque commencèrent à se dessiner à l'horizon. Il fallut deux jours et deux nuits pour les atteindre; pendant ce temps, les Espagnols purent admirer la vaste étendue de cette île, la beauté de ses montagnes, la majesté de ses forêts et l'aspect pittoresque des nombreux hameaux qui animaient ce délicieux paysage.

Il arriva en vue du centre de l'île, et le côtoya jusqu'à un port ouvert à l'O., et qui fut nommé le *golfo de Buena-Tiempo*. Les naturels étaient plus industrieux et moins pacifiques que ceux de Cuba ou d'Haïti. Leurs canots étaient construits avec plus d'art; l'avant et l'arrière étaient sculptés et ornés de peintures. Plusieurs étaient d'une grande dimension, quoiqu'ils fussent formés d'un tronc creusé d'un seul arbre, souvent d'une certaine espèce d'acajou. Colomb fit mesurer un de ces canots; il avait quatre-vingt-seize pieds de long, et n'était large que de huit; il était creusé dans le cœur d'un de ces arbres



Colomb dirige la flotte.

géants qui s'élèvent comme des tours de verdure au milieu des riches forêts des tropiques. Chaque cacique possédait un canot de ce genre; c'était son navire de parade. A leur arrivée, les Espagnols furent traités en ennemis, et obligés de livrer plusieurs petits combats aux naturels; mais bientôt des démonstrations amicales succédèrent à ces hostilités.

Colomb fut encore une fois trompé dans son espoir de trouver de l'or; aussi se hâta-t-il de profiter des brises favorables pour retourner à Cuba.

Colomb arriva le 18 mai dans cette île, en vue d'un grand cap auquel il donna le nom de *cabo de la Cruz*, qui lui est resté. En suivant sa route à l'O., il se trouva bientôt engagé dans un labyrinthe de petites îles et de rochers à fleur d'eau; ceux-ci étaient arides et couverts de sable; celles-là étaient tantôt revêtues d'un tapis de verdure, tantôt couronnées de riches forêts. Cet archipel, qui couvrait l'Océan aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et qui semblait émailler la surface de la mer de sa végétation, fut appelé par l'amiral *le Jardin de la Reine*. Il se persuada d'ailleurs que c'étaient là les îles qui, au dire de sir John Mandeville et de Marco Polo, formaient une espèce de frange autour des côtes d'Asie. Dans cette supposition, il se croyait sur le point de toucher aux domaines du Grand Khan.

Colomb se berça d'une nouvelle illusion : il s'imagina qu'en continuant sa route il arriverait à l'*Aurea Chersonesus* des anciens; après l'avoir doublée, il comptait faire route vers la mer Rouge, de là à Joppé, et gagner ainsi l'Espagne par la Méditerranée, ou bien tourner autour de l'Afrique, passer triomphant au milieu des Portugais, s'avancer à tâtons le long des côtes de Guinée, et, après avoir fait ainsi le tour du globe, ferler ses voiles aventureuses aux colonnes d'Hercule, le *nec plus ultra* de l'ancien monde. Mais ses compagnons de voyage, fort disposés d'ailleurs à partager avec l'amiral l'opinion qu'ils

arriveraient au continent d'Asie, étaient loin de partager son enthousiasme, et redoutaient les dangers toujours croissants du voyage. L'amiral se laissa persuader de renoncer à poursuivre son voyage; mais avant de virer de bord il fit signer à tout l'équipage, officiers et matelots, une déclaration constatant qu'ils étaient parfaitement convaincus que Cuba était le continent, le commencement et l'extrémité de l'Inde. Ce singulier document fut rédigé en vue de la baie qu'on nomme tantôt la baie de Philippina, tantôt la baie de Cortès.

Colomb tourna le gouvernail à l'E. L'équipage eut excessivement à souffrir de la fatigue et du manque de provisions pendant ce voyage. Enfin, le 7 juillet, l'ancre fut jetée à l'embouchure d'une belle rivière, dans une contrée fertile que les Espagnols avaient déjà visitée. Les naturels leur apportèrent des provisions de tout genre. L'amiral s'était fait une loi d'élever des croix dans tous les endroits remarquables; c'était un signe qui annonçait que la contrée avait été découverte et soumise à l'empire de la vraie foi. Il accomplit cette cérémonie un dimanche matin, sur le bord de cette rivière, avec toute la pompe qu'il était en mesure de déployer. Le cacique du lieu et son principal favori, vénérable vieillard de quatre-vingts ans, assistaient à cette cérémonie.

Au sortir de cette rivière, qui fut nommée *rio de la Misa*, en mémoire de la messe qui avait été célébrée sur ses bords, Colomb continua sa route vers le cap Cruz pour gagner la Jamaïque; il voulait achever de faire le tour de cette île. Pendant plus d'un mois il louvoya dans la direction de l'E., jetant l'ancre à la nuit et ne faisant que peu de progrès.

Un jour, lorsque les vaisseaux étaient près d'appareiller, on vit trois canots sortir du groupe d'îles qui couvrait la baie. L'un d'eux, plus grand que les autres, était orné de sculptures et de peintures; il portait le cacique et toute sa famille, qui se composait de deux filles, de deux

filis et de cinq frères. Ils étaient tous parés de leurs joyaux; tous les officiers du cacique l'accompagnaient, la tête ornée de panaches, et couverts d'une sorte de manteau composé de plumes de divers oiseaux. Un Indien placé à la proue portait l'étendard du cacique, dont les plis entièrement blancs flottaient au gré du vent; d'autres Indiens, le corps bigarré de peintures, frappaient sur des tambours et jouaient d'une sorte d'instrument semblable à la trompette, mais fait d'un bois noir artistement sculpté. Le cacique, arrivé à bord du vaisseau, offrit des présents à l'équipage, et abordant l'amiral, il lui fit part du projet qu'il avait conçu d'aller en Espagne rendre hommage au roi et à la reine, afin d'obtenir d'eux qu'ils lui conservassent ses domaines.

Lorsque ce discours eut été expliqué à Colomb, il se sentit ému de compassion à la vue de la femme, des fils et des filles du cacique; il se représenta tous les dangers auxquels ils seraient exposés, et prit la résolution de ne pas les enlever à leur terre natale. Il reçut le cacique sous sa protection en qualité de vassal de Ferdinand; puis il lui fit expliquer qu'il avait encore beaucoup de pays à visiter avant de retourner en Espagne; il le renvoya donc avec des présents, promettant qu'avant peu il se rendrait à ses désirs.

Le 19 août, Colomb perdit de vue la Jamaïque: le jour suivant lui montra cette longue péninsule d'Haïti qu'on appelle le cap Tiburon, et qu'il nomma San-Miguel. Il côtoya cette langue de terre au S., mais il fut bientôt obligé de chercher un refuge dans le canal de Seona contre une violente tempête qui éclata tout à coup et dura plusieurs jours. Dans l'abri qu'il avait choisi, Colomb fut fort inquiet du sort des vaisseaux qui étaient restés en pleine mer exposés à toute la fureur de la tempête, mais ils rejoignirent heureusement, et l'amiral continua sa route à l'E., dans l'intention de compléter la découverte des îles Caraïbes. Ses forces ne répondirent pas à la gran-

deur de ses projets. Les peines d'esprit et les fatigues corporelles qu'il avait éprouvées pendant ce long et pénible voyage de cinq mois avaient achevé de ruiner sa santé. Il tomba dans une profonde léthargie qui ressemblait à la mort. Toute idée de continuer le voyage fut abandonnée ; les vaisseaux tendirent leurs voiles à la brise favorable qui soufflait de l'E., et ramenèrent à Isabella l'amiral dans un état d'insensibilité complète.

Une agréable surprise attendait Colomb à Isabella ; il trouva au chevet de son lit son frère Barthélemy, le compagnon de son enfance, celui qui l'avait secondé avec tant de zèle, un second lui-même en quelque sorte. Ils étaient séparés depuis plusieurs années. On se rappelle qu'à l'époque où l'amiral quitta le Portugal, il chargea son frère Barthélemy de se présenter à la cour d'Angleterre pour engager le roi Henri VII à adopter son plan de découvertes. Diverses circonstances empêchèrent que ce projet ne fût mis immédiatement à exécution. Nous avons quelques raisons de croire que le frère de l'amiral accompagna Barthélemy Diaz dans le célèbre voyage qui eut pour résultat la découverte du cap de Bonne-Espérance. En faisant route pour l'Angleterre, Barthélemy Colomb fut pris par un corsaire et réduit à la plus grande pauvreté. Nous devons à la mémoire de Henri VII la justice de dire que plusieurs années après, lorsque le projet de Colomb lui fut soumis, il lui accorda plus d'attention qu'aucun autre souverain. Barthélemy conclut un arrangement avec le roi d'Angleterre, et partit pour l'Espagne à la recherche de son frère. A Paris, il apprit que la découverte était déjà faite, et que Christophe Colomb était en ce moment à la cour d'Espagne, où il jouissait de son triomphe, tout en hâtant les préparatifs d'une seconde expédition. Barthélemy se pressa de le rejoindre, et obtint de la libéralité du roi de France, Charles VIII, la somme de cent écus pour payer les frais de son voyage. Il atteignait Séville au moment où son frère venait de quitter le port de Palos.

Mais les souverains d'Espagne n'hésitèrent pas à confier à son expérience bien connue le commandement de trois vaisseaux chargés de tout ce qui était nécessaire pour ravitailler la colonie; il arriva ainsi à l'aide de son frère à Isabella, au moment même où celui-ci venait de quitter la côte de Cuba.

La vue de Barthélemy fut un grand soulagement pour l'amiral, accablé par la maladie, chargé de soins et d'inquiétudes, et entouré d'étrangers. Il s'était déjà déchargé d'une partie des fatigues du gouvernement sur son frère Diego; mais celui-ci avait des inclinations paisibles et du penchant pour la vie monastique; il était peu propre à gérer les affaires d'une colonie remuante et factieuse. Barthélemy était d'un caractère tout différent: prompt, actif, d'une volonté ferme, étranger à la crainte, il exécutait sur-le-champ ce qu'il avait résolu, sans s'arrêter un instant aux embarras ou aux dangers de l'entreprise. Toute sa personne répondait à ce portrait de son caractère: il était grand, vigoureux, imposant.

Pressé de se débarrasser de la conduite des affaires dans l'état de maladie auquel il était réduit, Colomb investit sur-le-champ son frère du titre et de l'autorité d'*adelantado*, charge qui équivalait à celle de lieutenant-gouverneur. Pendant le court espace de temps que Colomb avait été absent, l'île était devenue le théâtre de scènes de violence et de discorde. Il est nécessaire du reste de jeter un regard en arrière pour expliquer la cause de cette confusion.

Colomb, avant son départ, avait donné à Pedro Margarite l'ordre de faire une excursion militaire dans l'intérieur de l'île; celui-ci partit donc avec la plus grande partie des forces disponibles, laissant à Ojeda le commandement du fort Saint-Thomas. Mais, au lieu de pousser activement la reconnaissance qu'il voulait faire, Margarite perdit son temps au milieu des villages de la Vega qui lui offraient une hospitalité généreuse; sa conduite

licencieuse et violente, imitée par ses soldats, lui attira la haine des naturels. La nouvelle de ces excès parvint à Diego, qui, au nom du conseil, réprimanda Margarite, et lui ordonna de continuer immédiatement son excursion. Celui-ci répondit avec hauteur qu'il se considérait comme indépendant dans l'exercice de son autorité, et qu'il n'en devait compte ni à Diego ni au conseil. Il était soutenu dans son insolence par un parti composé de cavaliers qui avaient été blessés dans ce point d'honneur si ombrageusement gardé par les Espagnols. Ce parti affectait de mépriser la noblesse de nouvelle date de Diego, et considérait Colomb et ses frères comme des mercenaires et de misérables étrangers. Une cabale se forma, et réunit tous ceux qui nourrissaient quelque sentiment d'inimitié contre l'amiral, ou qui étaient mécontents de leur séjour dans la colonie. Margarite et frère Boyle, qui partageait ses sentiments, commencèrent à agir de leur pleine autorité, et, sans consulter Diego ni le conseil, ils s'emparèrent de plusieurs vaisseaux qui étaient à l'ancre dans le havre, et mirent à la voile pour retourner en Espagne. Tous deux jouissaient de la faveur de Ferdinand; ils comptaient donc se justifier aisément du reproche d'avoir abandonné leur poste en protestant de leur zèle pour le bien public, qui les avait poussés à représenter aux souverains l'état désastreux où la colonie se trouvait réduite par la tyrannie de Colomb et de ses frères.

Le départ de Margarite laissa l'armée sans chef. Les soldats se mirent à errer, les uns par bandes, les autres seuls, suivant leur caprice, et se livrèrent à toutes sortes d'excès. Les naturels, indignés de voir leur hospitalité si mal récompensée, refusèrent de fournir plus longtemps des vivres à ces troupes indisciplinées. Alors les Espagnols commencèrent à se saisir par force de toutes les provisions qu'ils pouvaient trouver; ces actes de violence mirent le comble au ressentiment des naturels. Ces hôtes si confiants devinrent d'implacables ennemis. Ils épièrent

les Espagnols, et les massacrèrent partout où ils les surprenaient seuls ou en petites troupes. Guatiguana, cacique d'un village considérable établi sur la Grande-Rivière, tua deux soldats qui étaient logés dans son village et mit le feu à une maison où quarante Européens malades avaient été déposés. Il fit plus, il bloqua une petite forteresse nommée Magdalena, qui avait été récemment construite dans la Vega : de telle sorte que la garnison dut se renfermer derrière ses murs et attendre des secours de l'établissement.

L'ennemi le plus redoutable des Espagnols était Caonabo, le cacique caraïbe des montagnes. Il était doué de talents naturels pour la guerre; il avait une grande sagacité, un esprit audacieux et entreprenant, trois vaillants frères pour le secourir, une tribu nombreuse et guerrière sous ses ordres. Il avait vu avec une fureur concentrée la forteresse Saint-Thomas s'élever au centre même de son territoire. Quand il apprit par ses espions que la garnison était réduite à cent cinquante hommes et que l'armée de Margarite était dispersée, il crut que le moment était venu de frapper un grand coup et de renouveler les scènes du massacre de la Natividad.

Mais cette fois le rusé cacique avait affaire à un homme d'une autre trempe que le commandant de la Natividad. Il est utile de faire connaître le caractère d'Alonzo de Ojeda, que nous avons déjà nommé; c'est un de ces types remarquables qu'on rencontre de temps à autre parmi les hardis aventuriers espagnols qui découvrirent le nouveau monde. Son courage naturel était encore exalté par sa piété ardente. Dans ses fréquentes querelles, dans ses combats, où il ne ménageait pas sa personne, il n'avait jamais été blessé; aussi se croyait-il gardé par une protection toute spéciale de la sainte Vierge; il se regardait comme invulnérable. Il portait constamment avec lui une image de sa patronne. Dans les marches il la plaçait dans son havresac, le long de la route il l'attachait à un

arbre et lui adressait ses prières. Toujours il l'invoquait avant le combat, et, fort de sa protection, il ne reculait devant aucun danger.

Après avoir reconnu la forteresse, Caonabo assembla dix mille guerriers, armés de leurs massues de guerre, d'arcs et de flèches, et de lances durcies au feu. Il les conduisit secrètement à travers la forêt, espérant surprendre Ojeda; mais celui-ci était prudemment renfermé dans les murs de sa forteresse, qui était bâtie sur une hauteur et presque entièrement ceinte d'une rivière. Le cacique tint Ojeda assiégé pendant trente jours, et réduisit la garnison à une grande extrémité. Cependant les impétueuses sorties d'Ojeda firent perdre à Caonabo un grand nombre de ses plus braves guerriers; d'autres, fatigués des lenteurs du siège, retournèrent à leurs villages. Le cacique fut donc obligé d'abandonner son entreprise, et se retira plein d'admiration pour la valeur de son adversaire.

Cependant ce chef turbulent s'agita pour former une ligue des principaux de l'île, dans le but de réunir leurs forces, de surprendre l'établissement d'Isabella, et de massacrer les Espagnols partout où on les trouverait.

Mais ce complot rencontra une opposition inattendue dans le cacique Guacanagari. Non seulement il refusa de se joindre à la ligue, mais encore il continua de donner l'hospitalité avec sa générosité ordinaire à cent Espagnols qui vivaient sur son territoire. Cette conduite lui attira la haine des autres caciques, qui se vengèrent de son refus par des actes d'hostilité et de violence. Rien ne put ébranler le dévouement du chef aux Espagnols; et comme ses possessions étaient contiguës à l'établissement d'Isabella, sa fidélité aux Espagnols empêcha que le complot ne reçût son exécution immédiate.

Tel était l'état critique où se trouvaient les affaires de l'île. Guacanagari vint en personne visiter l'amiral, et, lui révélant les projets des confédérés, il lui offrit d'a-

mener ses sujets dans son camp et de combattre à côté des Espagnols. Charmé de la bonne foi du cacique, Colomb renoua des relations amicales avec lui. Guacana-gari continua à professer pour l'amiral un attachement respectueux.

Colomb était trop malade pour prendre le commandement en personne; son frère Diego n'avait pas les qualités requises pour diriger les opérations militaires; Barthélemy était encore étranger au milieu des Espagnols, et son nouveau titre ne lui avait valu que la jalousie de ses subordonnés. L'amiral se décida à procéder contre les Indiens en détail, attaquant les uns, gagnant les autres, et réduisant par la ruse les plus formidables.

Quelques hommes furent immédiatement envoyés au secours du fort Magdalena; il était encore assiégé par Guatiguana, le cacique de la Grande-Rivière, qui avait massacré les Espagnols cantonnés dans son village. Guatiguana fut chassé des murs de Magdalena, son territoire dévasté, et un grand nombre de ses guerriers mis à mort; mais le cacique parvint à s'échapper. Comme il était tributaire de Guarionex, le cacique souverain de la Vega-Real, on eut soin d'expliquer à celui-ci que le châtement infligé à Guatiguana était un acte d'hostilité qui s'adressait personnellement à ce cacique, et n'avait pas pour but de faire la guerre à Guarionex lui-même; Guarionex était d'un naturel pacifique, il fut facile de l'apaiser et de le gagner à l'alliance des Européens. Afin de l'attacher par quelque lien aux intérêts espagnols, Colomb obtint de lui qu'il donnerait sa fille en mariage au Lucayen qui avait été baptisé en Espagne sous le nom de Diego Colomb, et qui était dévoué à l'amiral. Il se fit autoriser en outre à construire une forteresse au centre de son territoire; ce nouvel ouvrage reçut le nom de *Fuerte de la Conception*.

Restait le plus dangereux ennemi des Espagnols, Caonabo. Porter la guerre au cœur du pays sauvage et cou-

vert de forêts de ce chef rusé, le poursuivre à travers les rochers escarpés de ses montagnes, c'était une entreprise périlleuse, longue et d'un succès incertain. Cependant il était impossible d'espérer aucun repos tant que les établissements des colons seraient livrés aux machinations de l'audacieux Caraïbe; jamais les mines ne pourraient être exploitées avec sécurité tant que Caonabo serait dans le voisinage. Colomb fut tiré de cette perplexité par une proposition d'Ojeda : le hardi cavalier s'offrit à amener au camp le cacique Caonabo, soit comme ami, soit comme captif.

Ojeda choisit dix hommes déterminés, bien armés et bien montés; il invoqua le nom et la protection de la Vierge, et s'enfonça dans la forêt. Il fit six lieues sur le territoire même de Caonabo; puis tout à coup il apparut en présence du cacique, au milieu d'un de ses villages les plus peuplés; il se dit chargé par l'amiral d'embrasser amicalement Caonabo. L'Indien le reçut avec courtoisie; il s'était mesuré avec lui dans le combat, et avait conçu une grande admiration pour le courage de son adversaire. Les manières franches et intrépides du cavalier, sa force et son agilité, son adresse surprenante dans tous les exercices militaires, étaient faits pour charmer le sauvage; Ojeda n'eut pas de peine à gagner la faveur de Caonabo. Il usa de son influence sur l'esprit du cacique pour l'engager à se rendre à Isabella et à conclure un traité avec Colomb; on assure qu'il lui offrit pour l'y déterminer de lui faire présent de la cloche de la chapelle bâtie au havre. Cette cloche était l'admiration des Indiens. Ils avaient remarqué que le matin, quand le son mélodieux de la cloche retentissait au milieu des forêts pour annoncer la célébration de la messe, les Espagnols accouraient de toutes parts à la chapelle; lorsque la cloche à une autre heure de la journée sonnait les vêpres, les Indiens ne voyaient pas sans étonnement les Espagnols interrompre leurs travaux ou leurs plaisirs, tomber à genoux, et faire

leurs prières avec de grandes marques de dévotion. Ils prêtaient en conséquence un pouvoir mystérieux à cette cloche; ils croyaient qu'elle était venue de *Turey* (des étoiles), qu'elle était le génie des hommes blancs, qu'elle leur parlait, et qu'ils obéissaient à sa voix : Caonabo avait grande envie d'avoir la cloche; lorsqu'on lui offrit de la lui donner en gage de paix, il lui fut impossible de résister à la tentation.

Il consentit à visiter l'amiral au havre; mais, au moment convenu pour le départ du cacique, Ojeda vit avec surprise qu'il avait réuni une puissante armée prête à marcher. Le jeune cavalier représenta à Caonabo qu'il était extraordinaire de rassembler de telles forces lorsqu'il s'agissait d'une visite purement amicale; mais celui-ci répondit qu'il ne convenait pas à un grand prince comme lui de se présenter avec une escorte moins nombreuse. Ojeda le soupçonna de méditer quelque sinistre projet; pour le déjouer, il eut recours à un stratagème qui a l'air d'une fable inventée à plaisir, mais que tous les historiens contemporains s'accordent à rapporter, et que le caractère d'Ojeda rend d'ailleurs vraisemblable.

L'armée avait fait halte près de la rivière de Yegua; Ojeda profita de ce repos pour montrer au cacique des menottes d'un acier bruni et poli avec tant de soin, qu'il ressemblait à de l'argent. Il assura au cacique que ces menottes étaient des ornements portés par les monarques castillans dans les grands jours, et que c'était un présent envoyé par le roi d'Espagne à son ami Caonabo; Ojeda lui proposa donc de se baigner dans la rivière, puis, au sortir du bain, de se parer de ces ornements, de monter sur son cheval, et de se montrer ainsi à ses sujets étonnés, dans toute la majesté d'un souverain espagnol. Le cacique fut ébloui de l'éclat de ces chaînes, et charmé de l'idée de monter un de ces animaux terribles qui faisaient l'effroi de ses compatriotes. Il se baigna dans la rivière, monta en croupe derrière Ojeda, et les menottes furent

ajustées. Les Espagnols commencèrent alors à caracoler au milieu des sauvages surpris, et galopèrent à travers la forêt jusqu'à ce que les arbres les eussent dérobés à la vue des Indiens. Alors ils tirèrent leurs épées, entourèrent Caonabo, et le menacèrent de le mettre à mort s'il faisait le moindre bruit ou la moindre résistance. Ils l'attachèrent avec des cordes à Ojeda pour l'empêcher de tomber ou de s'enfuir; enfonçant alors les éperons dans les flancs de leurs chevaux, ils traversèrent la Yegua, se lancèrent dans les bois avec leur prisonnier, et, après un voyage long, difficile et plein de dangers, ils entrèrent en triomphe à Isabella.

Colomb ne put s'empêcher d'exprimer toute sa satisfaction lorsqu'il vit son plus dangereux ennemi livré entre ses mains. Le fier Caraïbe se présenta devant l'amiral d'un air hautain et dédaigneux; il ne fit aucun effort pour l'adoucir par sa soumission, et pour le détourner de tirer vengeance du massacre de la garnison de la Natividad. Il se réjouissait même en secret d'avoir reconnu l'établissement d'Isabella, dans l'espoir d'y porter un jour la ruine et le massacre. Du reste il ne nourrissait pas le moindre ressentiment de la ruse employée par Ojeda pour s'emparer de sa personne. Il admirait sincèrement la hardiesse avec laquelle le jeune cavalier l'avait pris dans ses filets et enlevé du milieu de ses guerriers; il regardait cette action comme un brillant exploit. Lorsque Colomb entra dans la prison de Caonabo, tout le monde se levait et le saluait; le cacique seul restait assis. Mais quand Ojeda venait le visiter, Caonabo se levait avec empressement et le saluait avec un profond respect. Lorsqu'on lui demanda la raison de cette conduite, le cacique répondit que Colomb n'avait jamais osé s'aventurer en personne sur ses domaines pour le faire prisonnier; que c'était le courage d'Ojeda qui l'avait réduit en captivité; que ce n'était qu'à ce dernier qu'il devait soumission et respect.

Malgré son admiration pour l'héroïsme de ce sauvage, Colomb le regardait comme un ennemi trop dangereux pour lui rendre la liberté. Il le fit garder étroitement dans une partie de sa propre demeure jusqu'à ce qu'il pût le faire partir pour l'Espagne; mais il ordonna qu'on le traitât avec considération et avec douceur. Un des frères de Caonabo se hâta d'assembler une armée dans l'espoir de surprendre la forteresse Saint-Thomas, de faire prisonniers un grand nombre d'Espagnols, et de les échanger contre le cacique; mais Ojeda eut vent de ce dessein : il se porta à la rencontre de son ennemi, l'attaqua à la tête d'une petite troupe de cavaliers, le mit en déroute, tua un grand nombre de ses guerriers, et le fit lui-même prisonnier.

A cette époque, l'arrivée de quatre vaisseaux commandés par Antonio Torrès, qui amenait un médecin et un apothicaire, des meuniers, des laboureurs, des artisans de toute espèce et de nouveaux approvisionnements, répandit une grande joie dans la colonie affligée de toutes sortes de maux. Les souverains écrivaient à Colomb une lettre des plus flatteuses; ils approuvaient tout ce que l'amiral avait fait, l'informaient que les différends avec le Portugal avaient été réglés à l'amiable, et l'invitaient à se rendre en Espagne, ou du moins à envoyer à sa place un représentant, avec des plans et des cartes, pour éclairer la discussion qui allait s'ouvrir relativement à la ligne de démarcation qui devait être la frontière des découvertes des deux puissances rivales. Colomb hâta le retour des vaisseaux en Espagne; il envoya son frère Diego pour assister aux conférences, et surtout pour détourner l'effet des *faux rapports* qu'il savait qu'on avait envoyés à la cour. Colomb chargeait aussi ses vaisseaux de tout l'or qu'il avait pu recueillir; il envoyait en outre divers échantillons des fruits et des plantes qui avaient quelque valeur, et cinq cents Indiens captifs pour être vendus à Séville. Il est pénible de voir Colomb ternir sa gloire par

de telles violations des droits de l'humanité; mais les usages du temps doivent être son excuse. D'ailleurs Colomb était excité par les malveillantes insinuations de ses ennemis à se montrer peu scrupuleux sur les moyens d'indemniser les souverains des frais que leur coûtait son entreprise, et à rendre productives pour le trésor royal des découvertes qui nécessitaient de si grandes avances.

L'amiral avait recouvré la santé. La colonie recommençait à présenter un aspect de prospérité depuis qu'elle avait reçu de nouveaux approvisionnements. Tout à coup Guacanagari apprit que les caciques confédérés, sous le commandement de Manicaotex, frère et successeur de Caonabo, avaient rassemblé leurs forces dans la Vega, à deux jours de marche d'Isabella, et étaient dans l'intention de livrer un grand assaut à l'établissement. Colomb se décida à porter immédiatement la guerre sur le territoire de l'ennemi, sans attendre qu'il vint lui-même frapper les premiers coups.

Les maladies avaient réduit les forces effectives de la colonie à deux cents hommes d'infanterie et à vingt chevaux; on y comptait aussi vingt chiens limiers, animaux presque aussi terribles que les chevaux dans l'opinion des Indiens, mais infiniment plus dangereux. Il est vrai que Guacanagari joignait ses sujets aux troupes espagnoles; mais leur caractère pacifique les rendait d'un médiocre secours. Le principal avantage de la coopération du cacique était qu'il se séparait entièrement des confédérés, et qu'on pouvait désormais compter sur son alliance.

Le 27 mars 1493, Colomb fit sortir sa petite armée du fort d'Isabella, et, s'avancant à marches forcées, arriva rapidement dans le voisinage de l'ennemi, qui s'était concentré dans la Vega, près du lieu où fut bâtie depuis la ville de Santiago. Ces Indiens étaient confiants dans leur nombre, qui se montait, dit-on, à cent mille guer-

riers ; un tel calcul est évidemment exagéré , mais il est hors de doute que les Indiens étaient très nombreux. L'adelantado régla le plan d'attaque. L'infanterie, divisée en petits détachements, s'avança de divers côtés avec un grand bruit de tambours et de trompettes, et fit de très près une décharge meurtrière. Les Indiens furent saisis d'une terreur panique ; ils se crurent pressés par plusieurs armées qui les attaquaient sur toutes les faces. Un grand nombre tombèrent sous les balles, qui semblaient sortir du sein des forêts au milieu du tonnerre et des éclairs. Profitant de la confusion des ennemis, Ojeda, à la tête des cavaliers, fit une charge impétueuse sur le principal corps des Indiens ; les uns, renversés, furent foulés aux pieds des chevaux, d'autres jetés à terre à grands coups de lances. En même temps les limiers lancés sur les Indiens les saisissaient à la gorge, les renversaient et leur déchiraient les entrailles. La bataille, si l'on peut la nommer ainsi, fut de courte durée. Les Indiens s'enfuirent dans toutes les directions avec des cris et des hurlements. Beaucoup furent tués, un grand nombre faits prisonniers ; et la confédération fut, au moins pour un temps, complètement dissoute.

Guacanagari avait accompagné les Espagnols, mais il n'avait guère été que spectateur du combat. Néanmoins l'appui que sa seule présence avait donné aux Européens ne fut jamais oublié par les autres caciques ; il retourna dans ses domaines poursuivi par la haine et les malédictions des Indiens.

Colomb profita de sa victoire pour parcourir militairement les différentes parties de l'île, qui furent bientôt soumises. Il exerça alors pour la première fois ce qu'il regardait comme le droit de sa conquête : il imposa un tribut sur les provinces conquises. Dans les pays qui possédaient des mines, chaque individu, depuis l'âge de quatorze ans, était obligé de fournir tous les trois mois la valeur d'un grelot de faucon flamand rempli de poudre

d'or¹. La taxe imposée personnellement aux caciques était beaucoup plus forte. Manicaotex, frère de Caonabo, devait envoyer tous les trois mois à l'amiral une calabasse à moitié remplie d'or. Dans les provinces qui ne produisaient pas d'or, chaque Indien devait récolter tous les trois mois, pour les Espagnols, environ vingt-cinq livres de coton. Une médaille en cuivre pendue au cou était la preuve que la taxe avait été acquittée. Quiconque n'avait pas la sauvegarde de ce signe pouvait être arrêté et puni. Plusieurs forteresses furent élevées sur les points les plus importants de l'île, de manière à pouvoir s'assurer l'entier asservissement des Indiens.

Ainsi l'île fut pliée au joug de la servitude sans espérance de le secouer jamais. Un profond désespoir s'empara des Indiens. Ils s'étaient flattés que le fléau de la présence des étrangers sur leur territoire ne leur était infligé que pour un temps. Ils cessèrent enfin d'avoir cet espoir; ils avaient éprouvé l'inutilité de recourir aux moyens violents pour chasser les étrangers qui avaient envahi leur territoire: ils eurent recours à une mesure désespérée. Sachant que les Espagnols comptaient en grande partie sur les ressources de l'île pour s'approvisionner, ils résolurent de les détruire par la famine. Dans ce dessein, ils ravagèrent les champs de maïs, dépouillèrent les arbres de leurs fruits, arrachèrent les yucca et les autres racines, et s'enfuirent dans les montagnes.

Les Espagnols ne tardèrent pas à se trouver réduits à une grande détresse; mais les provisions venues de la mère patrie suffirent à soutenir momentanément la colonie. Cependant les Européens se mirent à la poursuite des naturels, et les relancèrent dans leurs cavernes et dans leurs forêts; un grand nombre d'Indiens périrent

¹ Environ soixante-quinze francs de notre monnaie.

de faim et de misère dans les retraites des montagnes ; les survivants courbèrent la tête avec le silence du désespoir et se soumirent au joug. Les Espagnols avaient réussi à leur inspirer une si grande terreur, qu'on dit qu'ils pouvaient parcourir l'île d'un bout à l'autre sans escorte, avec pleine sécurité. Les Indiens les transportaient même sur leurs épaules quand ils voulaient s'épargner la fatigue du voyage.

CHAPITRE IX

Retour en Espagne. — Troisième voyage de découvertes.
— Administration de l'adelantado.

1495-1498

Pendant que Colomb travaillait à réparer les maux qu'avait attirés sur la colonie la conduite de Marguerite et de ses partisans, ce commandant et ses amis réunissaient leurs efforts pour perdre l'amiral à la cour d'Espagne. Ils l'accusaient d'avoir trompé les souverains et le public par une description exagérée des pays qu'il avait découverts; ils lui reprochaient de tyranniser les colons en les surchargeant de travaux excessifs, tandis que la maladie, qui épuisait leurs forces, exigeait les plus grands ménagements; ils prétendaient que Colomb infligeait les plus durs châtimens pour les fautes les plus légères, et abreuvait de dégoûts et d'affronts les gentilshommes qui l'avaient suivi. Ces récriminations, appuyées par tous les mécontents qui étaient de retour de la colonie, et soutenues par tous les gens de distinction qui étaient alliés aux cavaliers, eurent pour effet de détruire la popularité de Colomb et de le ruiner dans l'esprit des souverains.

Une mesure qui fut adoptée à cette époque montra clairement que l'amiral perdait la faveur de la cour. Une

proclamation datée du 10 avril annonça qu'il était permis à tout individu né sujet de l'Espagne de s'établir dans l'île d'Espagnola, et de voyager dans ces mers, soit pour faire de nouvelles découvertes, soit pour y trafiquer. Une certaine portion du profit de ce commerce ou de ces établissements était acquise au trésor de la couronne, et les commerçants ou les nouveaux colons étaient soumis à certaines obligations. Le droit d'un huitième du tonnage fut maintenu à Colomb en sa qualité d'amiral; mais cette permission, ainsi accordée sans qu'il eût été consulté, et même sans qu'on lui en eût donné connaissance, fut un grand sujet d'affliction pour lui. Il regarda cet édit comme une atteinte portée à ses droits, et la mesure ne lui parut propre qu'à troubler le cours régulier des découvertes par les voyages déréglés qu'une foule d'aventuriers allaient entreprendre dans un but de rapine et par l'espoir du butin.

Au retour des vaisseaux commandés par Torrès, le récit du voyage poursuivi le long de la côte orientale de Cuba, qu'on disait être le continent asiatique, l'or, les végétaux et les animaux particuliers au pays que Torrès rapportait, contre-balancèrent jusqu'à un certain point les insinuations malveillantes de Margarite. On se détermina à envoyer un commissaire chargé de faire une enquête sur l'état de détresse où l'on disait que la colonie se trouvait réduite, et sur la conduite de Colomb. Un certain Jean Aguado reçut cette mission. Il avait déjà fait un voyage à Espagnola, et à son retour il avait été recommandé par Colomb à la faveur royale. En nommant à cette fonction un homme qui paraissait bien placé dans l'estime de l'amiral, et qui lui était redevable, à quelque égard, d'un service rendu, les souverains voulurent sans doute adoucir la rigueur de la mesure qu'ils avaient cru devoir prendre.

Quant aux cinq cents esclaves envoyés en Espagne sur les vaisseaux de Torrès, Isabelle fit faire une consulta-

tion de pieux théologiens pour décider si, en considérant que les Indiens avaient été pris à la guerre, leur vente comme esclaves était justifiable aux yeux de Dieu. Cette importante question souleva mille opinions différentes; la reine trancha la difficulté en consultant sa conscience et son cœur : elle ordonna que les Indiens fussent rendus à leur pays natal et à leurs compatriotes.

Jean Aguado partit d'Espagne vers la fin d'août; il avait quatre caravelles chargées de provisions pour la colonie. Diego Colomb retournait à Espagnola par cette escadre. Aguado était un de ces hommes faibles auxquels leur subite élévation tourne la tête. Il oublia les obligations qu'il avait à l'amiral; il oublia même la nature et l'étendue de sa mission. Colomb était absent et retenu dans l'intérieur de l'île quand le commissaire arriva; celui-ci profita de cette absence pour agir comme si les rênes du gouvernement eussent été remises entre ses mains. Sans accorder la moindre considération au titre de D. Barthélemy, qui remplaçait l'amiral pendant son absence, il se hâta de faire proclamer ses lettres de créance à son de trompette, et procéda à l'arrestation de plusieurs officiers publics; il exigea des autres des comptes rigoureux, et invita tous ceux qui avaient quelques griefs à produire à les apporter sans crainte à son tribunal. Il considéra bientôt Colomb comme coupable, et donna à entendre (peut-être le pensait-il) que l'amiral s'était éloigné pour se dérober à ses investigations. Il parla même de se mettre à la tête d'une troupe de cavaliers pour l'arrêter. Toute la colonie tomba dans la confusion; la ruine de Colomb et de sa famille paraissait inévitable.

La nouvelle de l'arrivée d'Aguado et de sa conduite insolente parvint à Colomb dans l'intérieur de l'île; il se hâta de retourner sur-le-champ à Isabella afin d'avoir une entrevue avec le commissaire du gouvernement. Tous ceux qui connaissaient la fierté de Colomb, qui savaient le haut prix qu'il attachait aux services qu'il avait rendus,

et combien il était jaloux de maintenir la dignité de sa charge, s'attendaient à une violente explosion. Mais le caractère impétueux et violent de l'amiral avait été dompté par une vie d'épreuves; il avait appris à soumettre ses passions au joug de la raison; il avait un sentiment trop profond de sa dignité pour se commettre avec un homme d'aussi peu de poids que le commissaire Aguado : d'un autre côté, l'amiral avait un profond respect pour l'autorité royale. Il reçut Aguado avec une politesse grave et cérémonieuse, ordonna que ses lettres de créance fussent publiées par les crieurs, et assura le commissaire de sa promptitude à obéir à tout ce qu'il plairait aux souverains de lui ordonner.

La modération de Colomb fut regardée par beaucoup de gens, et spécialement par Aguado, comme une preuve de faiblesse. Tous ceux qui par crime ou négligence avaient encouru la sévérité des lois commencèrent à crier bien haut à l'oppression. Le commissaire accueillit avec avidité toutes les accusations qui furent lancées contre l'amiral, et lorsqu'il en eut suffisamment entendu pour pouvoir, selon lui, consommer la ruine de Colomb et de ses frères, il fit ses préparatifs pour retourner en Espagne. Colomb résolut de l'y suivre; il sentait qu'il devenait trop urgent de reparaitre à la cour pour se disculper des imputations de ses ennemis, pour exposer au grand jour les véritables motifs de la détresse de la colonie, et expliquer pourquoi les espérances des revenus qu'on pensait en tirer n'avaient pas été réalisées.

Les vaisseaux étaient sur le point de mettre à la voile, lorsqu'une affreuse tempête bouleversa l'île entière. Trois des vaisseaux qui étaient à l'ancre dans le havre furent coulés bas par la violence de la tempête, et périrent corps et biens; d'autres se brisèrent l'un contre l'autre et vinrent échouer à la côte. Les Indiens eux-mêmes étaient frappés d'étonnement et de stupeur; de mémoire d'homme jamais pareille tourmente n'avait sévi dans ces parages.

Le départ de Colomb et d'Aguado dut être retardé jusqu'à ce que la *Nina*, l'un des vaisseaux qui avaient subi des avaries, pût être réparée, et qu'un autre fût construit des débris de ceux qui avaient été naufragés. Dans l'intervalle, on apprit que de riches mines venaient d'être découvertes dans l'intérieur de l'île. Un jeune Aragonais nommé Michel Diaz, au service de l'adelantado, ayant blessé un de ses compagnons dans une querelle, s'enfuit d'Isabella, accompagné de cinq ou six de ses camarades qui étaient compromis dans l'affaire, ou qui le suivaient par attachement à sa personne. Après avoir erré dans l'île, ils arrivèrent enfin à un village indien, sur le banc de l'Ozema, à l'endroit où a été bâtie depuis la ville de San-Domingo; ils furent reçus avec affabilité par les naturels, et résidèrent quelque temps au milieu d'eux. Le cacique de ce village était une femme; elle apprit aux Espagnols qu'une mine précieuse existait dans le voisinage, et les pressa d'engager leurs compatriotes à abandonner Isabella et à s'établir dans la partie de l'île dont elle était souveraine, sur le fertile banc de l'Ozema, promettant qu'ils seraient reçus avec hospitalité par les gens de sa nation.

Diaz fut charmé d'apprendre ce secret; il se hâta de se rendre à l'établissement, se flattant que la nouvelle qu'il apportait lui vaudrait le pardon de l'adelantado. Il ne se trompait pas. Cette découverte ne pouvait arriver dans un moment plus opportun; si elle était vraie, l'amiral avait trouvé le moyen le plus efficace d'imposer silence aux calomnies de ses détracteurs.

L'adelantado partit avec Diaz et les guides indiens. Ceux-ci les conduisirent au bord d'une rivière appelée Hyana. L'or qu'on y trouva était en bien plus grande quantité que dans la province de Cibao; plusieurs excavations qu'on remarqua dans les environs firent supposer que ces mines avaient été exploitées. Les lingots d'or que Barthélemy rapporta à son frère furent pour l'amiral un

véritable sujet de joie; il fut surpris d'apprendre que des excavations avaient été pratiquées sur ce terrain; car il savait que les Indiens ignoraient l'art de creuser les mines, et qu'ils se contentaient de ramasser les parcelles d'or qui brillaient à la surface du sol ou dans le lit des rivières. Cette circonstance ouvrit un nouveau champ aux visions et aux conjectures de l'amiral. Il avait déjà pensé que cette île d'Espagnola pourrait bien n'être autre que l'antique Ophir; il s'imagina alors qu'il avait fait la découverte des véritables mines d'où le roi Salomon avait extrait cette immense quantité d'or dépensé dans la construction du temple de Jérusalem. Il donna l'ordre de bâtir immédiatement un fort à portée de ces mines, et fit toutes les diligences nécessaires pour les mettre sur-le-champ en exploitation. Il songea désormais sans inquiétude à la réception qui l'attendait à la cour quand il arriverait porteur des échantillons de sa riche découverte.

La nouvelle caravelle était achevée; elle avait été nommée *la Santa-Cruz*; la *Nina* était réparée; Colomb, près de s'embarquer, donna à son frère Barthélemy le commandement de l'île en son absence, avec le titre d'adelantado. Il monta à bord d'une des caravelles, et Aguado s'embarqua sur l'autre. Les deux vaisseaux portaient en outre deux cent vingt-cinq passagers; on avait encombré les navires de tout ce qu'il y avait de malades, de débauchés et de factieux dans la colonie. Jamais équipage plus misérable et plus désenchanté ne revint d'une terre promise.

L'amiral, qui n'avait encore que peu d'expérience des mers de cette latitude, au lieu de gouverner au nord, de manière à tomber dans les régions où régnaient les vents d'O., dirigea sa course à l'E. en quittant Espagnola. Son voyage ne fut en conséquence qu'une longue et pénible lutte contre les vents alizés et les calmes qui se partagent les mers des tropiques. Il était parti le 10 mars, et le

6 avril il se trouvait encore dans le voisinage des îles Caraïbes ; il avait été obligé de relâcher à la Guadeloupe pour renouveler ses provisions. Son séjour sur cette côte avait été signalé par plusieurs combats livrés à ses sauvages habitants.

Colomb laissa la Guadeloupe le 20 avril, et continua à manœuvrer contre le courant des vents alizés. Le 20 mai il avait à peine parcouru une partie de sa route ; les provisions manquèrent de nouveau, et l'équipage fut réduit à la ration de dix onces de pain et d'une pinte et demie d'eau. Dans les premiers jours de juin il y avait disette absolue à bord des vaisseaux. Plusieurs voix proposèrent de tuer et de manger des Indiens qu'on avait emmenés prisonniers, ou du moins de les jeter à la mer, pour se débarrasser d'autant de bouches inutiles. Il ne fallut pas moins que toute l'autorité de l'amiral pour empêcher l'exécution de ce funeste dessein. Colomb exhortait d'ailleurs l'équipage à prendre patience, assurant que, d'après ses calculs, on devait être bientôt en vue du cap Saint-Vincent. Les Espagnols, qui se croyaient bien loin de la terre désirée, n'ajoutaient pas une grande foi aux promesses de l'amiral ; mais le jour suivant l'exactitude des calculs de Colomb fut prouvée d'une manière triomphante, car les vaisseaux abordèrent au rivage qu'il avait annoncé.

Le 11 juin, les vaisseaux jetèrent l'ancre dans le port de Cadix. La réception de Colomb par les souverains fut plus favorable qu'il n'avait eu lieu de l'espérer ; ils lui firent un accueil plein de distinction. Il ne fut pas même question des accusations de Margarite et de Boyle, non plus que de l'enquête judiciaire dirigée par Aguado.

Encouragé par l'intérêt que les souverains prêtèrent au récit de son excursion le long des côtes de Cuba, et de la découverte des riches mines de Hyana, Colomb, toujours égaré par l'opinion que Cuba bordait l'empire du Grand Khan, et que les mines de l'Ozema était l'Ophir des

anciens, n'hésita pas à proposer une nouvelle entreprise. Il promettait de donner une bien plus grande extension aux découvertes, et de soumettre à l'autorité des souverains d'Espagne de vastes régions du continent asiatique dont personne n'avait encore pris possession. Il se bornait à demander huit vaisseaux : deux qui seraient frétés pour Espagnola avec des provisions, et six autres qui formeraient l'escadre destinée à faire de nouvelles découvertes sous son commandement.

Les souverains promirent de lui accorder ce qu'il demandait, et sans doute ils étaient dans l'intention de lui tenir parole ; mais Colomb eut à supporter les dégoûts de retards infinis dans l'exécution de leurs promesses. Les ressources du royaume étaient alors entièrement épuisées par l'ambition insatiable de Ferdinand, qui consumait tous les revenus du trésor royal dans des guerres interminables.

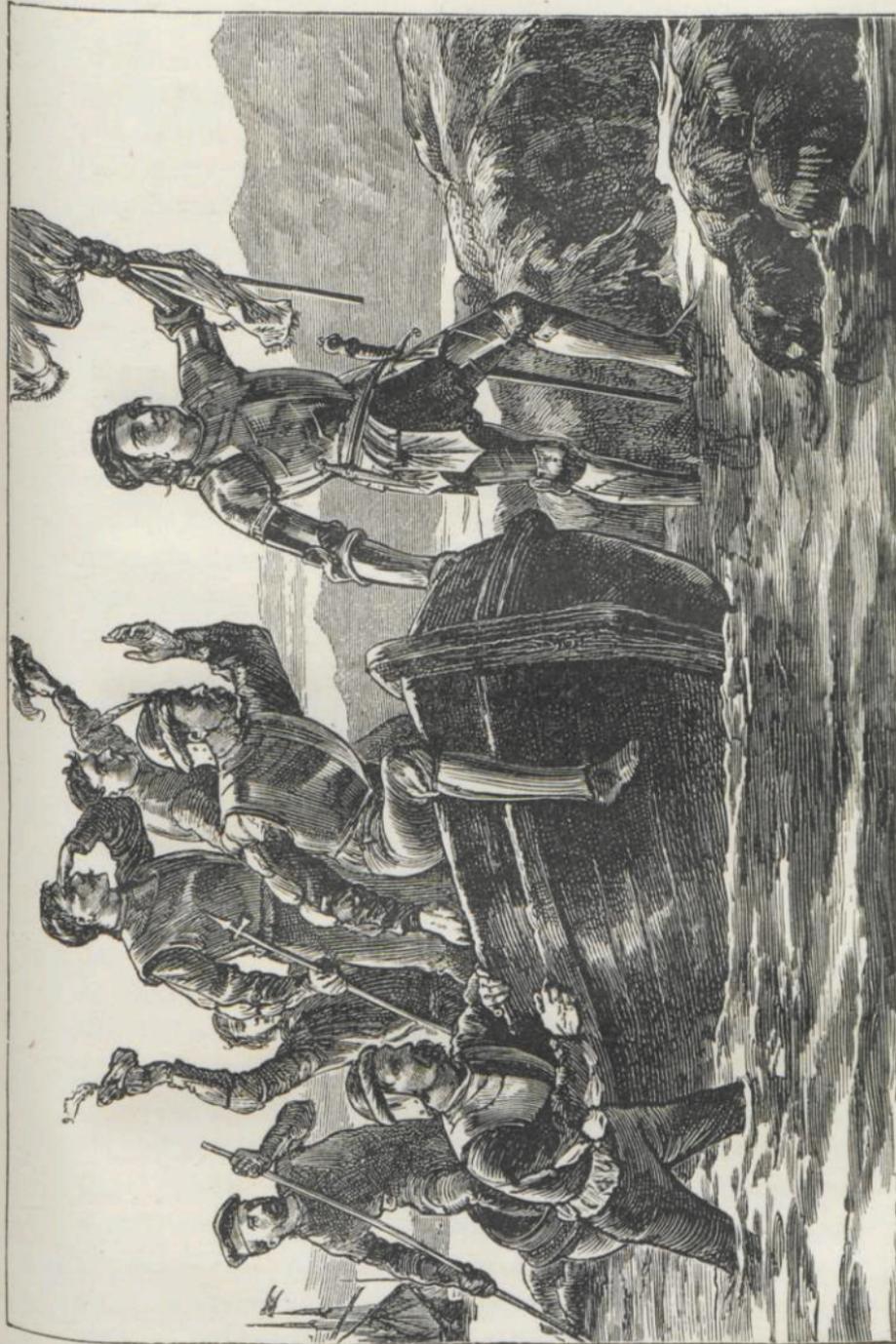
Ce ne fut qu'au printemps de l'année 1497 que la reine put trouver le loisir de s'occuper des affaires du nouveau monde. C'est à la protection de cette princesse qu'on doit attribuer tout ce qui fut fait en faveur de Colomb, car l'amiral commençait à être en défaveur auprès du roi. Comme les dépenses faites jusqu'à ce jour pour l'entretien de la colonie avaient excédé ses produits, Colomb fut exempté de supporter le huitième des frais des expéditions ; il lui fut alloué un huitième des produits bruts des trois années suivantes, et un dixième des produits nets. En outre, la faculté d'établir un majorat ou une substitution dans sa famille lui était accordée par la munificence royale. Colomb usa immédiatement de ce nouveau droit, et partagea ses biens entre ses descendants, à la condition expresse que son successeur ne prendrait d'autre titre que celui de l'*amiral*. On considéra d'ailleurs que la permission donnée à tous les sujets du royaume d'entreprendre des découvertes pour leur compte était très préjudiciable aux intérêts de Colomb,

et contrevenait aux premières conventions qui avaient été conclues entre l'amiral et la couronne. Les titres et les privilèges de l'adelantado furent également maintenus.

Indépendamment de ces mesures, toutes relatives aux intérêts de l'amiral, d'autres furent prises pour le bien de la colonie. On fixa le nombre des personnes qui seraient transportées à Espagnola; on fit des règlements pour assurer le paiement et la subsistance des nouveaux colons; il fut décidé qu'une certaine mesure de terres leur serait affectée pour être cultivée. Isabelle recommanda à l'amiral l'instruction religieuse des Indiens: elle exigea que les tributs fussent levés avec la plus grande douceur.

Malgré tous les efforts de Colomb pour hâter les préparatifs de l'expédition, malgré toutes ses représentations sur l'état de souffrance où devait se trouver la colonie faute d'approvisionnements d'Europe, les deux vaisseaux destinés à Espagnola ne purent mettre à la voile que vers le commencement de l'année 1498; ils furent confiés au commandement de Pedro Fernandez Coronel. L'armement des six vaisseaux qui devaient transporter l'amiral dans son voyage de découvertes eut encore à souffrir de plus longs retards. Colomb eut à supporter mille tracasseries de la part des différents officiers employés à l'équipement des vaisseaux, et qui croyaient se rendre agréables au ministre Fonseca en suscitant des entraves aux desseins de Colomb. Le plus importun et le plus présomptueux de tous était Ximeno, Juif ou Maure converti, attaché à la personne de Fonseca en qualité de trésorier.

Colomb était sur le point de s'embarquer, lorsque Ximeno lui donna une nouvelle preuve de son insolence; l'amiral, outré, n'écouta que l'indignation du moment: il oublia un instant le respect qu'il se devait à lui-même, il renversa à terre celui qui l'insultait, et le frappa du



Colomb débarque à Trinidad.

ped, mettant ainsi le public dans la confiance des chagrins et des vexations qu'il avait éprouvés. Ce transport de colère, si contraire aux habitudes de Colomb, fut habilement exploité par les ennemis de l'amiral, qui en profitèrent pour le dénigrer auprès de la personne royale. Cette voie de fait employée contre un officier public fut représentée au roi comme la preuve flagrante de la violence de Colomb : cette conduite imprudente donna du poids aux accusations de cruauté et d'oppression qui pesaient déjà sur Colomb ; il n'est pas douteux que certaines mesures humiliantes qui furent adoptées peu de temps après n'aient eu pour origine l'impression fâcheuse qu'elle fit sur l'esprit des souverains. L'amiral lui-même regretta sa vivacité involontaire, et prévint qu'elle fournirait des armes contre lui. Dans une lettre où il est question de cette affaire, il fait en trois mots un touchant appel à la justice des souverains ; il les conjure de ne pas se laisser influencer par le mouvement irréfléchi qui lui est échappé, mais de se souvenir, toutes les fois qu'une voix ennemie s'élèvera pour lui nuire, qu'il est absent, envié et étranger.

Le 30 mai 1498, Colomb mit à la voile du port de San-Lucar de Barameda, avec une escadre de six vaisseaux, pour commencer son troisième voyage de découvertes. Diverses considérations l'engagèrent à prendre une route différente de celle qu'il avait suivie dans ses premières expéditions. Plusieurs marchands qui avaient trafiqué à l'E. affirmaient que les objets de commerce les plus recherchés, tels que l'or, les pierres précieuses, les drogues et les épices, se trouvaient surtout dans les régions qui avoisinaient l'équateur et dans les pays dont les habitants étaient noirs ; cette couleur sombre devait être, suivant eux, le phare du voyage de Colomb : jusqu'à ce qu'il arrivât au milieu de peuplades noires, ils lui avaient prédit qu'il ne devait pas s'attendre à trouver ces articles de commerce en grande abondance.

Colomb toucha aux îles de Porto-Santo et de Madère, et se dirigea sur les îles Canaries. Là il se sépara de trois de ses vaisseaux, qui cinglèrent vers Espagnola, chargés de provisions pour la colonie. Il poursuivit sa route avec les trois autres sur les îles du Cap-Vert. Le vaisseau que montait l'amiral était seul ponté; les deux autres étaient deux caravelles marchandes. Arrivés entre les tropiques, le changement de température, la chaleur insupportable du climat, causèrent à Colomb une violente attaque de goutte accompagnée d'une fièvre intense; mais il ne perdit pas l'usage de ses facultés, et continua de diriger la route et de faire ses calculs et ses observations avec sa vigilance accoutumée.

Le 5 juillet il partit des îles du Cap-Vert, et continua de cingler au S.-O. jusqu'au moment où il se trouva, suivant ses calculs, au cinquième degré de latitude N. Le vent tomba tout à coup; un calme plat suivi d'une chaleur étouffante enchaîna les vaisseaux au milieu de la mer. L'air était semblable à une fournaise, et la chaleur si suffocante à fond de cale, qu'aucun matelot ne voulait y rester pour arrêter les progrès de la décomposition qui menaçait de gâter toutes les provisions. L'équipage était sans force et sans courage. Il semblait que la fable de la zone torride était sur le point de se réaliser, et que les trois vaisseaux s'approchaient d'une région de feu où l'homme ne pouvait exister. Quelques nuages s'amoncelèrent au ciel, et une pluie fine rendit l'atmosphère humide sans la rafraîchir; cette humidité, jointe à la chaleur, porta l'abattement de l'équipage à son dernier période.

Le temps ne paraissait pas devoir changer de sitôt; les représentations de ceux qui entouraient l'amiral, jointes aux cruelles douleurs de la goutte qui le tourmentaient, le déterminèrent à changer de route; il gouverna au N.-O. dans l'espoir d'arriver aux îles Caraïbes, où il pourrait réparer ses avaries et renouveler ses provisions. Au bout de quelques jours de navigation, les vaisseaux entrèrent

dans une région plus douce : de fraîches brises vinrent rider la surface de la mer et se jouer dans les voiles ; le soleil conserva toute sa pureté et toute sa splendeur, mais il cessa de lancer ses rayons brûlants qu'il était impossible de supporter.

Le 31 juillet, le vaisseau de l'amiral conservait à peine une barrique d'eau à fond de cale, lorsqu'un matelot en vigie signala trois montagnes qui s'élevaient à l'horizon ; en s'approchant on découvrit que ces trois pics étaient réunis par la base. Colomb donna à cette île le nom de *Trinidad* (la Trinité).

Il s'approcha de la partie méridionale de l'île, et donna le nom de *Punta de Galora* à un rocher qui s'avancait dans la mer, à cause de sa ressemblance avec une galère dématée. Il côtoya la Trinité entre l'île et le continent qu'il apercevait au S. C'était ce terrain plat qui est coupé par de nombreuses branches de l'Orénoque ; mais l'amiral, supposant que c'était encore une île, donna à ce rivage le nom de *isla Santa* : il était bien loin de penser qu'il avait découvert ce continent, cette *terra firma* qui était l'objet de toutes ses recherches.

Il côtoya pendant plusieurs jours l'île de la Trinité, et parcourut le grand golfe de Paria, qui s'ouvre derrière elle ; il s'imaginait naviguer entre deux îles, et trouver la pleine mer à l'autre extrémité du golfe. Dans cette traversée, Colomb fut presque chassé de ses ancrs et jeté à la côte par une forte houle qui fit tout à coup monter la mer : il fut poussé près du Pont-Arenal, entre la Trinidad et le continent ; l'amiral attribua cette crue subite des eaux du golfe au gonflement d'une des rivières qui se jettent dans la mer. Il aborda au long promontoire de Paria, qu'il prit pour une île, et eut plusieurs entrevues avec les naturels ; il en tira une grande quantité de perles, dont quelques-unes étaient d'une fort belle eau et d'une grosseur remarquable.

Les différentes conjectures qu'avaient fait naître dans

l'esprit de Colomb ses nouvelles observations l'auraient sans doute porté à continuer le cours de ses découvertes dans cette direction; mais ses vivres étaient épuisés, et les différents approvisionnements dont les vaisseaux étaient chargés pour la colonie étaient en danger de s'avarier. La santé de Colomb était d'ailleurs très mauvaise. La goutte l'avait fait boiter pendant la plus grande partie de son voyage; il était en outre affecté d'un mal d'yeux causé par le travail et les veilles, et qui menaçait de le priver entièrement de la vue. Il se décida enfin à hâter son retour à Espagnola et chargea l'adelantado, son frère, de poursuivre le cours de l'importante découverte qu'il avait commencée.

Le 14 août il sortit du golfe par un petit détroit qui sépare le promontoire de Paria de l'île de la Trinidad. Ce détroit est encombré de petites îles; le courant qui le traverse est tellement resserré entre elles, que la mer y est toujours furieuse; elle mugit et écume comme si elle se précipitait entre des rochers ou des bancs de sable. L'amiral se crut en danger de faire naufrage, et donna à ce détroit le nom de *Boca del Dragon* (la Gueule du Dragon). Après avoir reconnu les côtes jusqu'aux îles de Cubaga et de Margarita, et s'être convaincu qu'il avait trouvé le continent, Colomb fit route pour Espagnola en se dirigeant vers la rivière d'Ozema, où il comptait trouver un nouvel établissement qu'il avait chargé son frère de fonder dans le voisinage des mines. Il fut emporté d'abord fort loin de son but par les courants, mais il aborda enfin au havre si désiré par tout son équipage : il y arriva pâle, défait, amaigri et presque aveugle, et serra entre ses bras son frère l'adelantado.

Colomb, en arrivant à Espagnola, avait espéré se reposer quelque temps de ses fatigues; mais son séjour dans la colonie fut le commencement d'une nouvelle carrière de troubles et de soucis qu'il devait parcourir jusqu'à la fin de sa vie.

Dès qu'il eut mis à la voile pour l'Europe, en mars 1496, son frère Barthélemy commença à exécuter les instructions qu'il avait reçues relativement aux mines d'or de Hyana. Il éleva une forteresse dans leur voisinage, et la nomma *Cristoval*; puis il en construisit une autre à quelque distance de la première, à l'E. du banc de l'Ozema, près du village habité par le cacique féminin qui avait révélé le secret des mines à Miguel Diaz. Cette seconde forteresse reçut le nom de *San-Domingo*; ce fut là l'origine de la ville qui porte encore ce nom.

Après avoir mis garnison dans ces forteresses, et pris des mesures pour l'exploitation des mines, l'infatigable adelantado se dirigea sur les possessions de Behechio, qui n'avait pas encore été réduit à l'obéissance. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce cacique était souverain de la province de Xaragua, qui comprenait toute la partie O. de l'île, ainsi que le cap Tiburon. C'était un des districts les plus peuplés et les plus fertiles. Les habitants étaient bien faits; leur langage était moins bizarre, leurs manières plus gracieuses que dans toutes les autres parties de l'île. Les Indiens d'Haïti plaçaient généralement leur Élysée, le paradis des esprits bienheureux, dans les délicieuses vallées qui bordaient le grand lac de Xaragua.

Sous la protection de Behechio demeurait sa sœur Anacaona, femme de Caonabo, jadis si terrible. Elle avait cherché un refuge auprès de son frère lorsque son mari avait été réduit en captivité; mais il paraît qu'elle ne nourrissait aucun sentiment de haine ou de vengeance contre les Espagnols, qu'elle regardait avec admiration et considérait comme des êtres d'une nature supérieure. Au contraire, elle engagea son frère, sur l'esprit duquel elle exerçait une grande influence, à prendre conseil de la ruine et du sort fatal de Caonabo, et à se concilier l'amitié des blancs.

D. Barthélemy fit son entrée dans la province de Xaragua à la tête d'une petite armée. Behechio vint à sa ren-

contre avec des forces considérables; mais, lorsqu'il se fut assuré que Barthélemy n'avait aucun dessein hostile et venait simplement visiter ses possessions, le cacique congédia son armée et conduisit l'adelantado au village où il faisait sa résidence, près de cette baie profonde qu'on appelle aujourd'hui la baie de Leogan.

D. Bathélemy passa plusieurs jours dans la province de Xaragua. Ce temps s'écoula au milieu des banquets et des fêtes que lui offrirent le cacique et sa sœur. Après avoir pris divers arrangements relativement aux tributs de coton, de pain de cassave et d'autres productions de la contrée, que le cacique convint de payer, l'adelantado prit congé de ses hôtes et retourna avec sa petite armée à Isabella.

Il trouva la colonie languissante et assiégée par les maladies. La rareté des provisions d'Europe se faisait cruellement sentir. Le premier soin de D. Barthélemy fut donc de distribuer dans les divers établissements de l'intérieur tous ceux qui étaient trop faibles pour travailler ou faire le service militaire; ils y seraient en meilleur air, et y trouveraient une nourriture plus saine et plus abondante. En même temps il établit une chaîne de forteresses qui joignait Isabella à San-Domingo. Cependant une insurrection éclata parmi les naturels de la Vega; leur impatience du tribut, les outrages de quelques Espagnols, et le châtement sévère infligé à plusieurs Indiens accusés d'avoir volé une chapelle, déterminèrent cette révolte. Guarionex, naturellement pacifique, fut poussé par les caciques ses frères à prendre les armes; ils formèrent le projet de tomber tout à coup sur les Espagnols, de les massacrer, et de détruire le fort de la Conception, qui était bâti dans la Véga. Quelques hommes de la garnison furent informés de cette conspiration, et se hâtèrent d'écrire à l'adelantado pour demander du secours. Mais ce n'était pas chose facile de faire parvenir cette lettre à D. Barthélemy. Les Indiens avaient découvert que ces

lettres avaient la merveilleuse faculté de transmettre les nouvelles; ils allaient jusqu'à s'imaginer qu'elles parlaient. Un Indien entreprit de porter le message à l'adelantado. Il renferma la lettre dans un bâton et commença son voyage. On l'arrêta; il prétendit être muet et boiteux, et montra le bâton qu'il avait pris pour s'appuyer pendant la route. On le laissa partir; il s'en alla, traînant sa jambe jusqu'à ce qu'il fût hors de vue; alors il reprit sa course, arriva à San-Domingo, et remit la lettre dans les mains de D. Barthélemy.

Celui-ci, avec sa promptitude ordinaire, partit pour la forteresse à la tête d'un corps de troupes. Par un stratagème habile il parvint à surprendre les chefs, rassemblés la nuit dans un village; il les arrêta tous, et saisit Guarionex de sa propre main. Cette expédition fut accomplie avec autant de modération que d'adresse. D. Barthélemy s'instruisit des différentes circonstances de la conspiration, punit de mort deux caciques, qui en furent reconnus les principaux chefs, et pardonna à tous les autres. Il avait appris d'ailleurs que le véritable motif des hostilités de Guarionex était l'outrage qu'un Espagnol avait fait subir à ce cacique. L'adelantado n'hésita pas à faire justice du coupable. Cette clémence inattendue frappa le cœur du cacique; il assembla ses sujets, leur fit une longue harangue, qui contenait de grandes louanges de la conduite des Espagnols; les Indiens, après avoir écouté leur chef avec attention, le portèrent en triomphe sur leurs épaules, avec des chants et des cris de joie, et la tranquillité fut rétablie pour quelque temps dans la Vega.

A cette époque, D. Barthélemy reçut un messenger de Behechio, le cacique de Xaragua, qui l'avertissait que le tribut de coton et d'autres provisions était prêt à lui être livré; en conséquence, il marcha vers cette province avec toutes ses forces. Le cacique avait amassé une si grande quantité de coton et de pain de cassave, que Barthélemy

fut obligé de faire venir d'Isabella une caravelle pour transporter ce volumineux tribut.

Tandis que l'adelantado était ainsi occupé à réprimer les insurrections et à conclure divers arrangements qui devaient tourner à l'avantage de la colonie et au profit de la couronne, l'esprit de révolte fermentait encore dans le délicieux établissement d'Isabella. Un des principaux agitateurs était un certain Francisco Roldan. Il avait été tiré par Colomb d'une condition obscure et promu successivement à diverses charges ; il avait enfin été revêtu du titre d'alcade mayor, et se trouvait ainsi à la tête de toute la magistrature de l'île. Son bienfaiteur, tombé en disgrâce, comme il le croyait, étant parti pour l'Espagne, Roldan chercha comment il pourrait tirer parti de la chute de l'amiral. Ses perfides insinuations exaspérèrent tellement les esprits, qu'une conspiration fut formée : il s'agissait d'assassiner l'adelantado ; un hasard heureux fit échouer l'exécution de ce crime.

Lorsque la caravelle qui avait été envoyée à Xaragua fut de retour à Isabella, chargée de toutes les provisions qu'elle apportait à la colonie, Diego la fit dégrader et tirer sur le rivage. Roldan saisit cette occasion d'exciter de nouveaux soupçons. Il prétendit que la véritable raison qui avait engagé Diego à désarmer la caravelle était le dessein d'empêcher qu'aucun Espagnol ne pût retourner en Europe pour s'y plaindre de l'oppression qu'il faisait peser sur la colonie. Il engagea le peuple à remettre le navire à flot et à s'en emparer ; car, suivant lui, les colons n'avaient pas d'autre moyen de reconquérir leur indépendance.

D. Diego eut connaissance de ces mouvements séditions ; mais cette fois encore il prit conseil de son caractère pacifique et timide, et eut recours à un expédient pour enlever Roldan à ses machinations : ce fut de lui donner une mission active au dehors. Il le détacha avec quelques troupes pour contenir les Indiens de la Vega,

chez lesquels se manifestaient toujours des ferments de révolte. Rien ne pouvait venir plus à propos pour l'alcade mayor; il s'empressa de profiter de son commandement pour s'assurer d'une force militaire. Il eut bientôt réuni soixante-dix hommes bien armés, disposés à tout braver sous ses ordres; il se fit en outre des amis, des partisans parmi les caciques mécontents, par la promesse de les affranchir du tribut. Alors il jeta le masque, et refusa de reconnaître l'adelantado et son frère, déclarant que l'autorité qu'ils exerçaient n'était pas émanée de la couronne, mais qu'elle n'avait d'autre origine que la volonté de Colomb, qui n'avait plus de poids dans la colonie, puisqu'il était en disgrâce. Il prétendait d'ailleurs agir d'après son caractère officiel et remplir ainsi les devoirs de ses fonctions.

La conspiration avait pris un formidable accroissement pendant l'absence de l'adelantado; plusieurs personnages importants s'étaient joints à Roldan. Au premier moment D. Barthélemy se trouva dans la plus grande perplexité, il ne put agir avec sa vigueur et sa promptitude ordinaires, ne sachant à qui se fier. Sur ces entrefaites, Miguel Ballester lui fit connaître que le fort de la Conception était menacé par les rebelles. Barthélemy n'hésita pas à se jeter dans la forteresse avec les forces qu'il put rassembler.

Les affaires de l'île étaient alors dans une situation déplorable. Les Indiens, forts des dissensions qui divisaient les Espagnols, et encouragés par la protection de Roldan, cessèrent d'envoyer leur tribut à la colonie et secouèrent le joug de l'obéissance aux ordres du gouvernement. La bande de Roldan, qui croissait tous les jours, se répandait insolemment par toute l'île, tandis que les Espagnols qui étaient restés dans le devoir, redoutant les conspirations des Indiens, étaient obligés de se tenir enfermés dans les forts. Dans ces circonstances critiques, les deux vaisseaux qui avaient été confiés au commande-

ment de Pedro-Fernandez Coronel entrèrent heureusement dans le port de San-Domingo avec les renforts et les provisions dont ils étaient chargés, et le sceau royal qui confirmait à D. Barthélemy le titre et l'autorité d'adelantado. Ce brevet trancha toute difficulté relativement à la légitimité du pouvoir du frère de l'amiral, et lui assura la fidélité de ses soldats. La nouvelle que Colomb était plus que jamais en faveur et suivait Coronel avec une puissante escadre jeta la consternation parmi les rebelles, qui avaient compté sur la disgrâce et la ruine de l'amiral.

Cependant Roldan refusa le pardon que D. Barthélemy lui offrit, et proposa à ses partisans de se mettre en marche et d'aller chercher un nouvel établissement dans le Xaragua. Ils accédèrent avec joie à la proposition de l'alcade mayor, qui se mettant à leur tête se dirigea vers le Xaragua.

A peine les rebelles avaient-ils quitté la Vega, qu'une insurrection éclata parmi les Indiens de cette province. Le cacique Guarionex, excité à la révolte par Roldan, oublia la reconnaissance qu'il devait à D. Barthélemy, et entra de nouveau dans une conspiration qui avait pour but le massacre des Espagnols et la ruine du fort de la Conception. Le complot éclata avant le temps, et fut déjoué. Guarionex, apprenant que l'adelantado était en marche pour la Vega, s'enfuit dans les montagnes de Ciguay avec sa famille et une faible suite composée de ses serviteurs les plus fidèles.

Indigné de voir l'abus que Guarionex avait fait de sa clémence, l'adelantado le poursuivit dans les montagnes où il s'était jeté. D. Barthélemy était à la tête de quatre-vingt-dix hommes, de quelques cavaliers et d'un corps d'Indiens; ce n'était pas chose aisée que de mener à bien une telle entreprise. Il parvint enfin dans le voisinage du cap Cabron, où Mayonabex faisait sa résidence; il lui envoya un messenger chargé de sommer le cacique de

livrer Guarionex ; l'adelantado lui promettait son amitié en cas d'obéissance, mais il menaçait de dévaster toute la province par le fer et le feu en cas de refus.

Malgré ces menaces, le cacique resta fidèle à son ami. Ses villages furent brûlés, son territoire ravagé ; lui et sa femme furent pourchassés jusque dans les cavernes de leurs montagnes ; ses sujets demandèrent à grands cris qu'on livrât le fugitif qui avait apporté la ruine et la désolation dans leur tribu. Ce fut en vain : le cacique déclara qu'il était prêt à tout supporter plutôt qu'à donner à personne le droit de dire qu'il avait trahi son hôte.

Pendant trois mois Barthélemy poursuivit les deux caciques, au milieu de fatigues et de dangers de toute espèce. La retraite de Mayonabex fut enfin découverte. Douze Espagnols déguisés avec le costume indien, et cachant leurs épées sous des feuilles de palmier, parvinrent jusqu'au cacique sans avoir été découverts ; ils le surprirent ainsi et le firent prisonnier avec sa femme, son fils et quelques-uns des Indiens de sa suite. L'adelantado retourna au fort de la Conception avec ses prisonniers ; après les avoir détenus quelque temps, il les relâcha à l'exception de Mayonabex, qu'il retint comme otage, pour s'assurer de la soumission de sa tribu. L'infortuné Guarionex, toujours caché dans les cavernes et les montagnes, en était quelquefois chassé par la faim ; alors il se hasardait à descendre dans la plaine pour y chercher sa subsistance. On découvrit le lieu de sa retraite ; il fut pris par un parti d'Espagnols qui le dépistèrent et le conduisirent enchaîné au fort de la Conception. Guarionex s'attendait à être condamné à mort par l'adelantado. Mais celui-ci, malgré la rigidité de son caractère, n'était ni cruel ni vindicatif ; il se contenta de le retenir prisonnier, pour assurer la tranquillité de la Vega ; puis il retourna à San-Domingo, et peu de temps après son arrivée il eut la joie d'embrasser son frère l'amiral, dont il était séparé depuis deux ans et demi.

Une des premières mesures de Colomb fut de publier une proclamation pour approuver tout ce que l'adelantado avait fait, et pour dénoncer Roldan et ses partisans. Ce rebelle était arrivé dans la province de Xaragua, où il avait été reçu avec amitié par les naturels. Le hasard vint augmenter son parti et ajouter à ses ressources. Les trois caravelles qui s'étaient séparées de Colomb aux îles Canaries, pour porter à la colonie les provisions dont elles étaient chargées, avaient dérivé à l'O., loin de leur estime, par la violence des courants; elles avaient atterri à la côte de Xaragua. Au premier abord, l'alarme fut grande parmi les rebelles, qui s'imaginèrent que ces vaisseaux étaient envoyés à leur poursuite; mais Roldan, qui avait autant de perspicacité que d'audace, devina la vérité. Il recommanda le secret à ses gens et se rendit à bord, où il se fit passer pour être investi du commandement de cette partie de l'île. A ce titre, il se fit délivrer des armes, des munitions. Le titre qu'il s'était attribué lui donnait d'ailleurs le moyen de se faire des partisans parmi l'équipage des caravelles; il en profita avec d'autant plus de succès, que les nouveaux venus étaient, en grande partie, des criminels et des vagabonds tirés des prisons d'Espagne, auxquels Colomb avait eu la malheureuse idée de s'adresser, faute de trouver des hommes de bonne volonté pour recruter la colonie. Ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'Alonzo Sanchez de Carvajal, le plus intelligent des trois capitaines, découvrit le véritable caractère des hôtes qu'il recevait à son bord; mais il était trop tard, le mal était fait.

Cependant les caravelles étaient retenues par les vents contraires; il fut donc convenu entre les capitaines des trois navires que l'un d'eux, Juan-Antonio Colombo, conduirait par terre le plus grand nombre de passagers à San-Domingo; ce Colombo était parent de l'amiral. Il partit avec quarante hommes bien armés; mais à peine avait-il mis pied à terre, qu'à sa grande surprise il se vit

abandonné par toute la troupe, à l'exception de huit hommes qui n'étaient pas du complot. Les déserteurs allèrent se joindre aux rebelles, qui les reçurent avec de grands cris de joie. Juan-Antonio, aussi déconcerté qu'affligé, fut obligé de retourner à bord avec la petite troupe qui était restée fidèle. Pour éviter de nouvelles désertions, les commandants se hâtèrent de s'éloigner de la côte. Cependant Carvajal se rendit au milieu des rebelles dans le but de les amener à la soumission; mais ses efforts et les offres généreuses de Colomb échouèrent devant l'obstination des rebelles.

L'amiral ordonna donc à tous les habitants de San-Domingo de prendre les armes pour s'assurer des forces sur lesquelles il pourrait compter en cas de nécessité. Le bruit se répandit aussitôt qu'il s'agissait de marcher à Bonao contre les rebelles. Parmi les colons de San-Domingo plusieurs avaient des parents ou des amis au nombre des révoltés, plusieurs étaient mécontents du service militaire; Colomb ne put réunir plus de soixantedix hommes, et dans ce nombre il n'y en avait pas plus de quarante sur lesquels il pût compter.

Il comprit qu'un appel aux armes ne servirait qu'à faire ressortir sa propre faiblesse et la puissance des rebelles; il était donc nécessaire de gagner du temps, quelque humiliante que pût être cette nécessité. Son premier soin fut de presser le départ de cinq caravelles qu'il avait retenues dans le port en attendant la réponse de Roldan. Il désirait que la colonie fût délivrée de tous les hommes de mauvaise volonté qui s'étaient embarqués, avant qu'il survînt quelque trouble. Il adressa aux souverains un récit détaillé de son dernier voyage; il fit une description pleine d'enthousiasme du nouveau continent qu'il avait découvert, y joignit une carte de la côte qu'il avait parcourue, et envoya les perles qu'il avait obtenues des Indiens.

Il donnait aussi connaissance aux souverains de la ré-

bellion de Roldan. Colomb les pria de s'enquérir eux-mêmes de cette affaire, ou d'en remettre l'examen à des hommes impartiaux. L'amiral demandait en outre qu'un homme d'expérience et de savoir, versé dans l'étude des lois, lui fût envoyé pour exercer les fonctions de juge dans la colonie. Les vaisseaux partis, l'amiral chercha à renouer les négociations avec les rebelles. Cédant à la nécessité et aux conseils du respectable commandant de la Conception, il conclut enfin un arrangement avec eux. Entre autres stipulations, il fut convenu que Roldan et ses partisans seraient embarqués pour l'Espagne, au port de Xaragua, sur deux caravelles qui seraient équipées et approvisionnées pour cinquante jours.

Cependant l'armement des caravelles subit des délais inévitables; de violentes tempêtes les assaillirent dans la traversée de San-Domingo à Xaragua; elles ne purent être rendues au lieu fixé pour l'embarquement à l'époque convenue, et arrivèrent dans un état qui exigeait de promptes réparations. Les rebelles saisirent ce prétexte pour refuser de s'embarquer; il fallut recommencer les négociations, et les factieux mirent en avant des prétentions nouvelles.

Colomb aurait voulu se rendre à Madrid; mais les maladies qui désolaient la colonie l'y retinrent; il se contenta d'écrire aux souverains pour leur exposer sa conduite, et leur expliqua sa position vis-à-vis des rebelles. En même temps il demandait qu'on lui envoyât son fils Diego, qui était toujours à la cour, et qui était d'âge à venir prêter à son père un secours actif.

CHAPITRE X

Bovadilla. — Colomb est arrêté et envoyé en Espagne.
— Ovando nommé gouverneur.

1499-1502

Sur ces entrefaites, on vint rapporter à Colomb que quatre navires avaient jeté l'ancre sur la côte occidentale de l'île, un peu au-dessous de Jacquemel, dans le dessein, suivant qu'on en pouvait juger, de couper des bois de teinture et d'enlever des naturels pour les vendre comme esclaves. Ces bâtimens étaient commandés par Alonzo de Ojeda, ce cavalier déterminé et actif qui s'était distingué par la capture de Caonabo. Cette nouvelle inquiéta vivement l'amiral, qui connaissait le caractère entreprenant et audacieux d'Ojeda; il pensa à faire choix d'un homme adroit et rusé pour obtenir du cavalier l'explication du véritable motif de son arrivée sur ces côtes, et Roldan lui sembla parfaitement propre à remplir le rôle auquel il le destinait.

Roldan se vit avec joie choisi pour exécuter cette entreprise, digne de sa dextérité. Il partit de San-Domingo avec des caravelles, et arriva le 26 septembre à deux lieues environ du havre où étaient mouillés les vaisseaux d'Ojeda. Il descendit à terre avec vingt-cinq hommes

résolus, et coupa la retraite au cavalier, qui s'était aventuré dans une excursion à quelques lieues dans l'intérieur. Lorsque l'alcade mayor et le cavalier se rencontrèrent, le premier demanda à Ojeda de justifier des motifs qui l'avaient fait aborder dans cette partie de l'île sans en avoir obtenu préalablement l'autorisation de l'amiral. Ojeda répondit qu'il avait frété ces bâtiments pour un voyage de découvertes, qu'en route il s'était vu obligé de relâcher pour se ravitailler et réparer ses avaries. Mais les recherches de l'amiral et de l'alcade firent découvrir plus tard la vérité. Ojeda était en Espagne à l'époque de l'arrivée des lettres qui annonçaient la découverte des côtes de Paria. Il était en faveur auprès de Fonseca, il en obtint la communication des lettres de l'amiral; on lui remit aussi entre les mains les cartes et les plans que Colomb avait levés pendant sa route. Le jeune cavalier conçut immédiatement l'idée de diriger une expédition dans ces parages. Fonseca le confirma dans ce projet, et lui donna une lettre de marque signée de sa main, mais où manquait l'approbation royale. Ojeda arma quatre vaisseaux à Séville; des spéculateurs lui fournirent les fonds nécessaires à son expédition. Un marchand florentin monta à bord de son escadre: c'était Amerigo Vespucci, qui donna son nom au continent nouvellement découvert. Ojeda mit à la voile au mois de mai de l'année 1499. Les aventuriers arrivèrent au continent méridional et longèrent la côte pendant deux cents lieues jusqu'au golfe de Paria. Guidés par la carte routière de Colomb, ils traversèrent le golfe, passèrent le détroit de la Boca del Dragon, et firent route à l'O. jusqu'au cap de la Vela; ils visitèrent l'île Margarita et la côte adjacente du continent, et découvrirent le golfe de Venezuela. De là ils touchèrent aux îles Caraïbes, livrèrent combat aux naturels, et firent un grand nombre de prisonniers, qu'ils destinaient à être vendus sur le marché aux esclaves de Séville; puis ils se rendirent à Espagnola pour s'y

ravitailer. Ils avaient accompli le plus long voyage qui eût encore été entrepris le long des côtes du continent.

Ojeda affirma à Roldan que son intention était de partir pour San-Domingo aussitôt que ses vaisseaux seraient en état de tenir la mer, pour rendre ses devoirs à l'amiral. Sur cette assurance, Roldan retourna à San-Domingo, et fit son rapport à Colomb. Mais Ojeda n'avait nullement l'intention de remplir sa promesse. Dès que ses vaisseaux furent réparés, il continua son voyage en longeant la côte de Xaragua. Il fut accueilli par des Espagnols qui résidaient dans la province, et au nombre desquels se trouvaient la plupart des partisans de Roldan. Ceux-ci assaillirent l'aventureux cavalier de leurs plaintes sur l'injustice de l'amiral, qu'ils accusaient de retenir les arrérages de leur paye. Ojeda, sachant que la faveur de Colomb était en baisse à la cour, et s'appuyant d'ailleurs sur la puissante protection de Fonseca, n'hésita pas de proposer aux mécontents de les conduire à San-Domingo, et d'obliger l'amiral à satisfaire à leurs justes réclamations. Cette proposition fut reçue avec acclamation par une partie des factieux; mais les autres refusèrent de s'y associer; il s'ensuivit une querelle furieuse, dans laquelle plusieurs hommes furent mis hors de combat. La victoire resta cependant à ceux qui voulaient aller à San-Domingo.

Heureusement pour la paix de la colonie et le repos de l'amiral, Roldan, en recevant la nouvelle des mouvements d'Ojeda, se rapprocha du théâtre des troubles; il s'était fait suivre d'une troupe assez nombreuse de ses partisans les plus déterminés, et son ancien confédéré Diego de Escobar vint le rejoindre le lendemain avec de nouvelles forces. Ojeda fut obligé de remonter sur ses vaisseaux; les deux adversaires commencèrent à lutter à forces égales. Ojeda eut enfin le dessous; il abandonna la côte et fit voile pour quelque autre île où il pût compléter sa cargaison d'esclaves. Les compagnons de Roldan firent sonner bien haut la loyauté inaccoutumée dont ils avaient

fait preuve. Ils comptaient bien que cette honnêteté inattendue serait largement récompensée. Ils demandèrent à leur chef de partager entre eux la belle province de Cahay, limitrophe de Xaragua. Roldan prenait à tâche de rétablir sa réputation d'obéissance aux lois : il refusa d'accéder au désir de ses compagnons jusqu'à ce qu'il eût consulté le bon plaisir de l'amiral ; mais, pour apaiser leur impatiente avidité, il leur distribua les terres qui lui avaient été assignées dans le Xaragua.

Cependant, à force d'intrigues et de calomnies, les ennemis de Colomb avaient enfin réussi à le perdre dans l'esprit des souverains. Ferdinand avait toujours entretenu à l'égard de Colomb une certaine méfiance, et, bien qu'il comprît parfaitement toute l'importance de sa découverte, il avait toujours regretté les grands pouvoirs dont il l'avait investi. Il se décida encore à envoyer un nouveau commissaire pour faire une enquête sur les affaires de la colonie, et pour prendre même les rênes du gouvernement, si le salut des colons l'exigeait. Isabelle s'opposa longtemps à cette décision rigoureuse qui devait frapper un homme pour lequel elle avait conçu une grande admiration et une certaine gratitude. Mais l'arrivée des vaisseaux qui ramenaient en Espagne une partie de la faction turbulente de Roldan précipita l'explosion de cette crise. Le roi prêta l'oreille aux rapports malveillants des rebelles, et une malheureuse circonstance enleva à l'amiral le seul appui qui lui restât : la protection d'Isabelle.

Les séditieux traînaient avec eux un grand nombre d'esclaves, dont une partie leur avait été livrée par Colomb, en vertu de la capitulation passée entre Roldan et l'amiral, et l'autre avait été embarquée clandestinement. La sensibilité d'Isabelle fut blessée ; elle s'écria : « De quel droit l'amiral dispose-t-il ainsi de mes vassaux ? » Elle donna l'ordre que tous ces Indiens fussent immédiatement renvoyés à leurs compatriotes ; et de plus elle voulut que tous les esclaves qui avaient été précédemment

envoyés en Espagne par l'amiral fussent recherchés avec soin et reconduits à Espagnola. Malheureusement pour Colomb, il écrivait au même moment qu'il était utile aux besoins de la colonie de maintenir encore pour quelque temps l'esclavage des Indiens. Cette malencontreuse lettre porta au plus haut point l'indignation de la reine; elle cessa désormais de s'opposer à l'envoi d'un commissaire chargé de faire une enquête sévère sur l'administration de Colomb, et destiné à le remplacer au besoin. On choisit pour cette mission D. Francisco de Bovadilla, officier de la maison du roi et commandeur de l'ordre militaire et religieux de Calatrava.

Bovadilla arriva à San-Domingo le 23 août 1500. Avant d'entrer dans le port, il apprit par un canot qui vint à son bord que l'amiral et l'adelantado étaient dans l'intérieur de l'île, et que le soin des affaires avait été remis entre les mains de D. Diego. On lui raconta la révolte qui venait d'éclater et le châtement qui l'avait suivie. Dix des rebelles avaient été pendus cette nuit même, et cinq étaient détenus dans la forteresse de San-Domingo, pour y attendre le même sort. En entrant dans la rivière, Bovadilla vit, dressé sur le rivage, un gibet où pendait le cadavre d'un Espagnol. Dès lors il ne douta plus que les plaintes qui s'élevaient contre la cruauté de l'amiral ne fussent fondées.

Aussi, avant que Bovadilla eût mis pied à terre, peut-être même avant que son vaisseau fût arrivé en vue des côtes, la condamnation de l'amiral était arrêtée dans son esprit. Il agit en conséquence. Un crieur public lut à la porte de l'église, en présence de D. Diego et des autres autorités, les lettres patentes qui donnaient pouvoir à Bovadilla de faire une enquête sur la dernière révolte et de procéder contre les délinquants. En vertu de ces pouvoirs, Bovadilla demanda que les prisonniers fussent remis entre ses mains pour informer sur leur affaire.

D. Diego répondit qu'il ne ferait rien de semblable sans

l'autorisation de l'amiral : il demanda copie des lettres patentes pour les envoyer à son frère. Bovadilla refusa en ajoutant que, puisque les pouvoirs qu'il avait annoncés ne paraissaient pas suffisants, il essaierait si les titres et les pouvoirs de gouverneur de la colonie auraient plus d'influence. Le lendemain il fit lire les nouvelles lettres patentes du roi qui l'investissaient du gouvernement des îles et du continent, autorité qu'il ne pouvait prendre que dans le cas où la culpabilité de Colomb serait évidemment démontrée. Après cette lecture, Bovadilla demanda de nouveau les prisonniers, mais sans plus de succès.

Alors Bovadilla produisit un troisième édit par lequel il était enjoint à Colomb et à ses frères de livrer au nouveau gouverneur les forteresses, les vaisseaux, et enfin tout ce qui était du domaine de l'État : une dernière clause ordonnait à l'amiral de payer immédiatement les arriérages du traitement de tous les officiers publics, en outre de solder sans délai toutes ses dettes personnelles.

Cet article de l'édit fut accueilli par la multitude avec de grands cris de joie ; car la pénurie du trésor avait nécessité plusieurs retards dans le paiement des divers employés de la couronne. Enflé par ce succès, enivré de sa popularité, qui croissait tous les jours, Bovadilla réclama de nouveau les prisonniers, et, sur le refus de D. Diego, se porta en personne à la prison, où il somma l'alcade Miguel Diaz de livrer les prisonniers entre ses mains ; mais celui-ci déclara formellement qu'il ne les remettrait à personne autre qu'à l'amiral. L'orgueil irrité de Bovadilla ne connut dès lors plus de borne. Il rassembla les matelots et la populace, les conduisit à la prison, en brisa les portes, qui lui livrèrent un facile passage, tandis que plusieurs de ceux qui l'avaient suivi appliquaient des échelles pour escalader les murs. L'alcade Miguel Diaz et D. Diego de Alvarado parurent sur les créneaux l'épée nue à la main, mais ne tentèrent pas de pousser plus loin la résistance. La forteresse, n'ayant pas de garnison, fut fa-

cilement emportée, et les prisonniers en furent extraits au milieu des cris de triomphe. On les livra à la garde d'un alguazil.

Telle fut l'entrée en charge de Francisco de Bovadilla. Il s'installa dans la maison de l'amiral, s'empara de ses armes, de son or, de sa vaisselle, de ses bijoux, de ses chevaux, de ses livres, de ses papiers les plus secrets et les plus intimes. En même temps il ne parlait qu'en termes méprisants de l'amiral, et déclarait que jamais Colomb ni sa famille ne seraient rappelés au gouvernement de la colonie.

En recevant la nouvelle de ce changement, au fort de la Conception, où il était alors, Colomb pensa que Bovadilla n'était qu'un aventurier téméraire qui avait agi sans l'autorisation royale; mais bientôt arrivèrent des messagers pour signifier à l'amiral des édits royaux qui lui commandaient d'obéir aux ordres de Bovadilla; par les mêmes courriers, Bovadilla faisait sommer l'amiral de comparaître sans délai devant son tribunal à San-Domingo. Colomb n'hésita pas un instant; il partit seul pour obéir à la citation de Bovadilla. Ce dernier avait fait arrêter et jeter sur une caravelle D. Diego sans donner aucun motif à cet acte arbitraire.

Il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée de Colomb, qu'il donna l'ordre de l'enchaîner, ainsi que son frère, et de l'enfermer dans la forteresse. Cet outrage à un homme tel que l'amiral fut d'abord jugé un abus de pouvoir, même par ses ennemis. Lorsqu'il s'agit de lui mettre les fers, aucune des personnes présentes ne voulut se charger de cette tâche; mais Colomb semblait devoir épuiser tout ce qu'il y a de plus amer dans l'ingratitude : ce fut un de ses propres serviteurs qui s'offrit à river ses fers.

Colomb supporta son sort avec une noblesse digne de son caractère. L'ingratitude et l'injustice des souverains auraient pu seules blesser son cœur; et il savait bien que lorsque la vérité leur serait connue, ils seraient les pre-

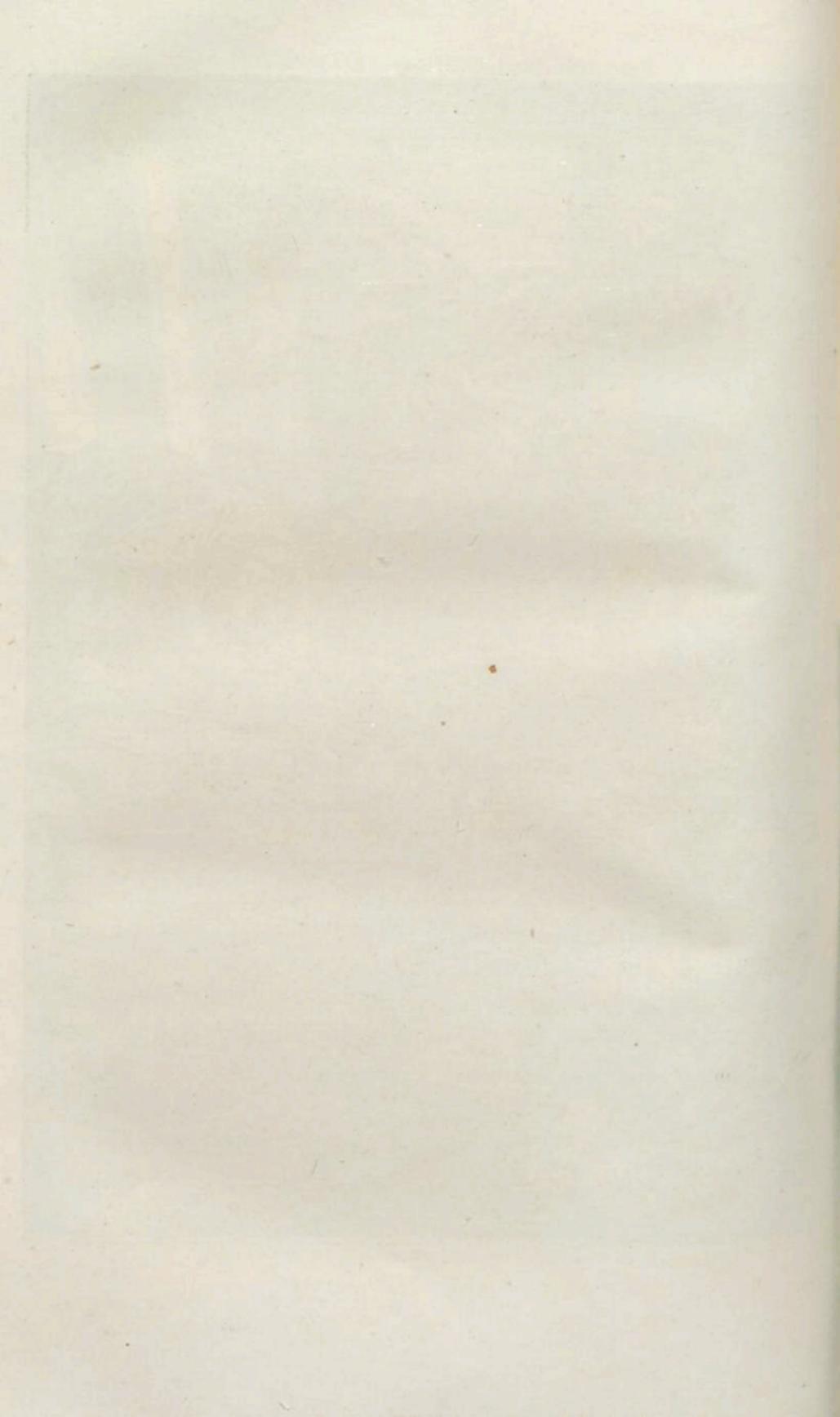
miers à rougir de leur conduite à son égard. Cette conviction l'aida à supporter son malheur en silence. Il fit plus : à la demande du nouveau gouverneur, il écrivit à l'adelantado, qui était alors à Xaragua, où il avait à sa disposition des forces considérables, et l'exhorta à se soumettre à la volonté des souverains. D. Barthélemy obéit sans délai. Il abandonna son commandement, et se rendit paisiblement à San-Domingo, où il subit le même traitement que l'amiral et D. Diego ; il fut jeté dans les fers et renfermé sur une caravelle. On tint les trois frères séparés l'un de l'autre, et ils ne purent avoir ensemble aucune communication. Bovadilla ne parut pas devant eux et ne permit à personne de les visiter ; il les laissa dans la plus complète ignorance des charges qui pesaient contre eux et de la nature des poursuites auxquelles ils étaient exposés.

Bovadilla se détermina à faire partir l'amiral et ses frères par les vaisseaux qui étaient sur le point de mettre à la voile ; il fit passer en Espagne par la même voie le procès-verbal de son enquête, en ayant soin d'appuyer sur les charges qui pesaient contre l'amiral.

Un officier au service de l'évêque Fonseca, nommé Alonzo de Villejo, fut chargé de conduire l'amiral et ses frères en Espagne. Villejo était un homme estimable, plein de bons sentiments ; il se montra supérieur à la basse jalousie de ceux qui l'employaient. En entrant dans la forteresse, suivi des hommes de garde, pour conduire l'amiral à bord du vaisseau qu'il commandait, Villejo le trouva enchaîné et abîmé dans un profond abattement. Colomb craignait d'être condamné et sacrifié sans avoir été entendu ; il pensait avec désespoir que son nom ne parviendrait à la postérité que souillé des crimes qu'on lui imputait. En voyant entrer l'officier dans sa prison, Colomb s'imagina qu'on venait le chercher pour le conduire à l'échafaud. « Villejo, dit-il, où me conduisez-vous ? — Au vaisseau, Excellence, pour vous embarquer,



Colomb est enchainé.



répondit Villejo. — Pour m'embarquer! s'écria l'amiral avec joie. Villejo, dites-vous vrai? — Par la vie de Votre Excellence, répliqua l'honnête officier, j'ai dit la vérité. »

Les caravelles levèrent l'ancre au mois d'octobre; Colomb partit ainsi enchaîné comme le plus vil des scélérats. La traversée fut heureuse et le voyage de peu de durée; les égards de ceux à qui l'amiral avait été confié en garde adoucirent autant que possible l'amertume de ce triste passage. Villejo, l'honnête capitaine, et le maître du vaisseau, Andreas Martin, profondément touchés de la situation de Colomb, ne cessèrent de lui témoigner le plus profond respect. Ils voulaient lui ôter ses fers; mais l'amiral s'y refusa. « Non, dit-il fièrement, Leurs Majestés m'ont commandé de me soumettre à tout ce qu'il plairait à Bovadilla d'ordonner en leur nom; c'est par leur ordre que je suis dans ces fers, je les porterai jusqu'à ce qu'il leur plaise de les faire tomber, et je les conserverai ensuite comme une précieuse relique et comme un souvenir de la reconnaissance royale. »

« Il le fit ainsi, ajoute son fils Fernando dans son histoire; je les ai toujours vus dans son cabinet, et il exigea qu'après sa mort on les enterrât avec lui. »

La sensation fut grande à Cadix quand on vit arriver Colomb prisonnier et chargé de fers. Un mouvement d'indignation générale agita la ville et gagna l'opulente Séville, d'où il se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Colomb écrivit une longue lettre à une dame de la cour en grande faveur auprès d'Isabelle. Cette lettre contenait une justification complète de sa conduite. Elle fut mise sous les yeux de la reine, qui, indignée des mauvais traitements que l'amiral avait soufferts, résolut de l'aider à se justifier plus complètement devant le roi.

Ferdinand ne put résister à l'élan de l'opinion publique; il fit mettre en liberté l'amiral, qui reparut à la cour. Les souverains le reçurent avec une faveur et une distinction plus marquées que jamais. Lorsque la reine

vit au pied de son trône cet homme vénérable, le souvenir de ses services et de ses souffrances l'attendrit jusqu'aux larmes. Colomb avait supporté avec courage et fermeté les injustices du monde, il n'avait pas été ému par les insultes de la populace ; mais il ne put résister à l'émotion de cette entrevue. Cette touchante faveur qui l'accueillait, les larmes qui coulaient des yeux de la reine, firent éclater ses sentiments longtemps comprimés. Il se



Colomb en prison.

précipita aux genoux des souverains, et resta incapable de prononcer une parole, suffoqué par la violence de ses sanglots.

Le roi et Isabelle le relevèrent, et cherchèrent à le calmer par les plus gracieuses paroles. Dès qu'il fut revenu à lui-même, il entra dans une éloquente justification de sa loyauté et de son zèle, qui n'avaient jamais failli pour la gloire et la prospérité de la couronne d'Espagne, ajoutant que, s'il avait commis quelque erreur, elle provenait soit de son inexpérience dans l'art de gou-

verner, soit des insurmontables difficultés de sa situation.

Mais il n'avait pas besoin de justification ; c'était Ferdinand et la reine qui devaient se justifier aux yeux du monde de l'ingratitude dont ils avaient payé les services de cet homme, qui par sa présence accusatrice leur rappelait tous les maux qu'il avait soufferts. Les souverains exprimèrent l'indignation qu'ils éprouvaient de la conduite de Bovadilla ; ils le désavouèrent, et déclarèrent qu'il avait enfreint les instructions qu'il avait reçues : ils s'engagèrent à lui ôter immédiatement le gouvernement de la colonie, à rétablir Colomb dans tous ses privilèges et ses dignités, et à l'indemniser des pertes qu'il avait éprouvées. D'après cette promesse solennelle, l'amiral était autorisé à croire qu'il serait renvoyé sur-le-champ à San-Domingo, et qu'il y rentrerait en triomphe comme vice-roi et amiral des Indes ; mais cette fois encore il était destiné à éprouver un désappointement cruel qui devait empoisonner le reste de sa vie.

Ferdinand, tout en désapprouvant hautement la violence de Bovadilla, était secrètement satisfait de ses résultats : car elle avait eu pour effet de dépouiller l'amiral de son pouvoir et de ses dignités, et le politique monarque avait décidé dans son esprit qu'il ne serait jamais réintégré dans l'un ni dans les autres. On trouva des raisons spécieuses pour retarder la réintégration de l'amiral dans ses fonctions. On lui fit observer que les factions qui divisaient encore Espagnola pourraient donner naissance à de nouveaux troubles, s'il y reparaisait immédiatement ; on lui suggéra qu'il serait plus sage de charger quelque officier prudent et expérimenté du gouvernement de l'île, seulement pour deux années. Nicolas de Ovando, commandeur de Larès et de l'ordre d'Alcantara, fut choisi pour déposer Bovadilla. Il avait la parole facile, de la courtoisie dans les manières ; mais il prouva dans le cours de son administration que cette affabilité cachait beaucoup de subtilité et d'audace, et que sa modestie ap-

parente s'alliait avec un amour effréné du pouvoir. Il fut le fléau des Indiens; ses procédés envers l'amiral furent pleins d'injustice et d'indélicatesse.

Tandis que le départ d'Ovando se trouvait retardé par diverses circonstances, chaque vaisseau apportait des nouvelles plus affligeantes du désastreux état où était tombée la colonie sous l'administration de Bovadilla. Il vendait à vil prix les fermes royales et les biens de la couronne; il accordait à tous les colons le droit d'exploiter les mines en payant le onzième du produit au trésor du gouvernement. Pour prévenir la diminution des revenus de la colonie, il devait nécessairement recueillir une plus grande quantité d'or qu'on n'avait pu le faire jusque-là. Bovadilla exigea de nouveaux *repartimientos*, c'est-à-dire qu'il obligea les caciques à accroître le nombre des sujets qu'ils étaient obligés de mettre régulièrement à la disposition des Espagnols pour cultiver les terres et creuser les mines. Les Indiens succombaient sous les fatigues de ce travail forcé. Leurs maîtres, déportés pour la plupart et tirés des prisons de Castille, exerçaient sur eux la tyrannie la plus capricieuse et la plus inutile.

La flotte qui devait porter Ovando au siège de son gouvernement mit à la voile le 13 février de l'année 1502. C'était l'armement le plus considérable qui eût encore été expédié au nouveau monde; il était composé de trente bâtimens de grandeurs différentes, pourvus d'approvisionnements de tous genres pour la colonie. Cette flotte portait deux mille cinq cents individus; une foule d'Espagnols de naissance et de rang s'y étaient embarqués avec leur famille. Ovando avait un train considérable, et était autorisé à porter de la soie, du brocart et des pierres précieuses, dont l'usage était alors prohibé par les lois somptuaires.

CHAPITRE XI

Quatrième voyage de découvertes. — La Jamaïque.

Colomb resta neuf mois sans emploi dans la ville de Grenade ; ce temps fut occupé en partie par le soin de rétablir l'ordre dans ses affaires, en partie par la rédaction d'un projet de croisade qu'il voulait mettre sous les yeux des souverains ; mais il fut distrait de cette pensée par un nouveau plan de découvertes qu'il embrassa avec son ardeur habituelle.

Vasco de Gama avait enfin accompli un voyage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, et Pedro Alvarez Cabral, suivant ses traces, était revenu chargé des précieuses marchandises de l'Orient. Les richesses de Calicut occupaient tous les esprits et tournaient toutes les têtes. La découverte des sauvages régions du nouveau monde n'avait jamais produit à l'Espagne que de faibles revenus ; mais la route nouvellement ouverte aux Indes orientales avait subitement enrichi le Portugal.

Colomb se sentit enflammé d'émulation ; il se flatta de découvrir une route plus facile et plus courte que celle qui avait été ouverte par Vasco de Gama. D'après ses

propres observations et celles des autres navigateurs, les côtes du nouveau continent s'étendaient au loin vers l'ouest. La côte orientale de Cuba, qu'il considérait comme faisant partie du continent d'Asie, se prolongeait dans la même direction. Les courants de la mer des Caraïbes passaient entre ces deux côtes; Colomb était persuadé qu'un détroit devait s'ouvrir dans les environs et déboucher dans la mer des Indes.

Il soumit son plan aux souverains, et, malgré l'opposition de quelques conseillers de la couronne, ce plan fut promptement adopté. Colomb fut autorisé à préparer un armement pour mettre son projet à exécution. Il partit pour Séville dans l'automne de l'année 1501; mais Fonseca et ses agents lui suscitèrent tant d'embarras et entravèrent avec tant d'obstination ses préparatifs, que ce ne fut que vers le mois de mai de l'année suivante qu'il fut prêt à mettre en mer.

Colomb était alors âgé de soixante ans; sa constitution vigoureuse avait été minée par les fatigues du corps et les tourments de l'esprit qui avaient rempli toute sa carrière; mais ses facultés intellectuelles avaient conservé toute leur énergie; c'est à l'époque où les hommes cherchent ordinairement le repos que Colomb se lançait avec une ardeur de jeune homme dans une entreprise pleine de dangers et d'aventures. D. Barthélemy reçut le commandement d'un des vaisseaux destinés à ce périlleux voyage, et le fils de Colomb, Fernando, alors parvenu à sa quatorzième année, suivit son père pour partager les chances de sa quatrième expédition.

Colomb mit à la voile du port de Cadix le 9 mai 1502. Son escadre se composait de quatre caravelles; la plus grande était de soixante-dix tonneaux, la plus petite de cinquante. C'est avec ces faibles moyens qu'il entreprenait de rechercher un détroit qui, s'il le trouvait, devait conduire ses frêles barques dans les mers les plus éloignées et l'amener à faire le tour du globe. L'escadre toucha

aux Canaries ; sa traversée fut heureuse jusqu'aux îles Caraïbes ; elle entra le 15 juin dans un havre de Matinino, aujourd'hui la Martinique. Colomb avait d'abord l'intention d'aller droit à la Jamaïque, d'où il aurait fait voile vers le continent à la recherche de son détroit imaginaire ; mais un de ses vaisseaux était trop mauvais voilier pour suivre sa marche, et Colomb se vit obligé de gouverner vers Espagnola pour échanger ce bâtiment contre un de ceux de la flotte qui avait amené Ovando à son gouvernement. En agissant ainsi, il contrevenait à l'injonction formelle qui lui avait été faite de ne pas toucher à Espagnola, de peur que sa présence ne causât quelque trouble dans l'île, mais il crut que l'urgence des motifs qui le déterminaient pourrait lui servir d'excuse.

Colomb arriva au havre de San-Domingo dans un mauvais moment. La ville était envahie par ses plus ardents ennemis, dont l'exaspération avait été portée au comble par les nouveaux moyens de répression qu'on avait employés contre eux. La flotte qui avait amené Ovando était dans le port prête à lever l'ancre pour retourner en Espagne ; elle avait à bord Roldan et un grand nombre de ses complices, dont quelques-uns étaient arrêtés et devaient être mis en jugement à leur arrivée. Bovadilla montait un des principaux bâtiments de la flotte, sur lequel il avait chargé une immense quantité d'or ; c'était le revenu de la couronne pendant son administration ; il comptait sur ce trésor pour atténuer ses fautes. Parmi les présents qu'il se proposait d'offrir aux souverains se trouvait un bloc d'or brut qui est célèbre dans les anciennes chroniques espagnoles ; on dit qu'il pesait trois mille six cents castillanos. Les partisans de Roldan et d'autres aventuriers emportaient aussi de l'or, fruit des fatigues et des souffrances des malheureux Indiens.

Colomb arriva à l'embouchure de la rivière le 29 février ; il envoya un officier à terre pour expliquer au gouverneur l'objet de sa visite : il demandait l'autorisa-

tion de faire entrer son escadre dans la rivière, parce qu'il redoutait une tempête. Ovando lui refusa cette permission; probablement il avait reçu à cet effet des ordres des souverains, et peut-être était-il en outre guidé par sa prudence ordinaire. Colomb envoya un second messenger au gouverneur pour l'avertir de retarder le départ de la flotte; il avait reconnu les signes indubitables de l'approche d'une tempête. Cet avertissement fut aussi peu écouté que sa requête. Le temps paraissait serein et tranquille à un œil inexpérimenté; la menace de l'amiral fut tournée en ridicule.

Colomb fut obligé de s'éloigner de la rivière, indigné de voir qu'on le chassait d'une île qu'il avait découverte. Son équipage murmurait de se voir exclu des ports de sa propre nation, tandis que les étrangers eux-mêmes y auraient été admis en pareille circonstance; il se plaignait hautement de s'être embarqué sous le commandement d'un homme qui était exposé à subir un traitement aussi rigoureux. Colomb, certain qu'une tempête était imminente, serra sa petite escadre contre la côte, et se mit à la recherche d'une baie ou d'une rivière qui pût lui servir de refuge.

Cependant la flotte de Bovadilla partit de San-Domingo et gagna la pleine mer en toute sécurité. Au bout de deux jours les prédictions de Colomb se réalisèrent. Une de ces furieuses tempêtes qui sont particulières à ces latitudes s'annonça tout à coup et commença ses ravages. La petite escadre abritée à la côte supporta assez bien les premiers coups de l'ouragan; mais sa fureur redoubla à la nuit; dans les épaisses ténèbres de cette nuit terrible, les vaisseaux se perdirent de vue et furent séparés. Colomb se tint constamment à la côte, et n'éprouva aucune avarie. Les trois autres vaisseaux furent poussés au large et restèrent plusieurs jours à la merci des vents et des flots. L'adelantado, qui commandait le plus mauvais bâtiment de l'escadre, courut les plus grands risques; il ne fallut

pas moins que son expérience consommée pour l'empêcher de couler bas; il perdit sa chaloupe. Les deux autres vaisseaux souffrirent plus ou moins de la tempête. Enfin ils arrivèrent sains et saufs au port de Hermo, à l'O. de San-Domingo.

La flotte eut une tout autre destinée. Les vaisseaux que montaient Bovadilla, Roldan et un grand nombre des ennemis les plus acharnés de Colomb périrent corps et biens. Avec eux furent engloutis le fameux bloc d'or et la plus grande partie des trésors amassés aux dépens des Indiens. Plusieurs des autres vaisseaux furent mis dans un état à ne pouvoir plus tenir la mer; quelques-uns rentrèrent tout démantés dans le port de San-Domingo; un seul fut assez épargné par la tempête pour continuer son voyage. Ce dernier était, dit-on, le plus faible de la flotte; il avait à bord quatre mille pièces d'or qui appartenaient à l'amiral, et que son agent Carvajal lui portait en Espagne. Guarionex, l'infortuné cacique de la Vega, périt avec Bovadilla et Roldan; il était à bord du même vaisseau.

Après avoir réparé ses navires, Colomb se dirigea vers le continent; mais il fut arrêté par un calme plat, et les courants l'emportèrent au N.-O.; il arriva ainsi à la côte méridionale de Cuba. Là, un vent favorable lui permit de gagner l'île de Guanagua, à deux lieues de la côte de Honduras; il y aborda le 30 juillet. Tandis que l'adelantado était à l'ancre devant cette île, il vit venir à lui un canot d'une longueur démesurée, conduit à la rame par vingt-cinq Indiens; c'était un cacique qui apportait au vaisseau diverses marchandises composées des grossiers ouvrages des Indiens ou des productions naturelles des contrées adjacentes. C'étaient des haches et d'autres outils en cuivre; une espèce de creuset pour fondre ce métal; des vases d'argile, de marbre ou de bois; des manteaux coton, tissus de diverses couleurs, et beaucoup d'autres objets qui indiquaient un degré de civilisation plus

avancé que dans aucune autre partie du nouveau monde récemment découverte.

Les Indiens, d'aussi loin qu'ils purent se faire entendre, informèrent l'amiral qu'ils venaient d'une contrée riche, cultivée et industrielle, située à l'O., et ils le pressèrent de faire voile dans cette direction. Bien eût pris à Colomb de suivre cet avis. Après un ou deux jours de marche il serait arrivé à Yucatan : la découverte de Mexico et des autres riches contrées de la Nouvelle-Espagne s'en serait nécessairement suivie, l'Océan méridional lui aurait été ouvert, et une suite de brillantes découvertes aurait jeté un nouvel éclat sur la vieillesse de Colomb.

Mais toutes ses facultés étaient tendues vers la découverte du détroit imaginaire qui devait le conduire à la mer des Indes. Il tourna à l'O., et mit le cap sur quelques montagnes qui avaient été signalées dans cette direction ; il doubla le cap Honduras, et fit route à l'E. ; pendant tout le cours de ce voyage, il eut sans cesse à lutter contre des vents contraires, et contre la violence des courants qui règnent sur cette côte ; une tempête continuelle bouleversait la mer dans ces parages ; les vaisseaux, inondés par la pluie, poursuivis par le tonnerre et les éclairs, employèrent quarante jours à parcourir environ soixantedix lieues. Après mille privations, mille fatigues, mille troubles d'esprit, les Espagnols arrivèrent à un cap qu'ils doublèrent ; de l'autre côté, la côte, par une courbe soudaine, tournait vers le S. Une fois engagés dans cette voie, le vent devint subitement favorable, et ils purent mettre toutes voiles dehors. Le cap fut appelé *Gracias à Dios* (Grâces à Dieu).

Pendant trois semaines, l'escadre longea la côte qu'on nomme de nos jours Mosquita ; elle y perdit un canot et tous les gens qui le montaient ; il fut submergé au confluent d'une rivière. Le 5 octobre, Colomb arriva à Costa-Rica (Côte-Riche), nom que lui ont valu les mines d'or qu'on a creusées depuis dans ses montagnes. C'est là que

L'amiral trouva pour la première fois des ornements d'or pur portés par les naturels. A mesure que l'escadre s'avancait le long des côtes, l'amiral recevait de nouveaux renseignements qui mettaient hors de doute qu'un grand royaume appelé Ciguare avait ses frontières à quelques journées de chemin. Autant qu'on en pouvait juger par les obscures explications des interprètes, les habitants de ce royaume portaient des ornements d'or sur la tête, sur les bras et sur les jambes; ils étaient revêtus d'un costume tout recouvert de ce précieux métal; leurs armes, semblables à celles des Espagnols, étaient l'épée, le bouclier et la cuirasse, et ils savaient, de même que les Européens, dompter et monter les chevaux. Quant au pays, les mêmes descriptions le peignaient comme enrichi par un commerce actif, avec de grands ports qui recevaient des vaisseaux armés de canons. D'après ces indications, Colomb conclut que la mer tournait autour du royaume de Ciguare, et qu'à dix jours de marche il trouverait le Gange.

Tous ces bruits, qui avaient rapport au royaume de Mexico, étaient ainsi interprétés au gré de l'imagination abusée de Colomb. Il continua à presser sa marche, dans l'espérance de trouver le détroit qui devait le conduire dans les mers de l'Inde. Sa route était de nouveau entravée par les vents contraires, par des courants et par les dispositions hostiles des Indiens; les naturels de cette côte étaient sauvages et belliqueux. A l'approche des vaisseaux, les forêts retentissaient de hurlements et de cris de guerre, le bruit des tambours et des conques appelait les guerriers; les rivages se garnissaient d'Indiens farouches armés de massues, de lances et d'épées en bois de palmier.

Enfin, après avoir découvert Puerto-Bello, qui lui doit son nom, et poussé son voyage au delà du cap Nombre-de-Dios, Colomb relâcha dans un havre petit et resserré, qu'il appela *el Retrete*. C'est là qu'il fut conduit à re-

noncer à l'espoir de trouver le détroit qui était l'objet de ses pénibles recherches. Il se décida à retourner à la côte de Veragua, pour reconnaître les mines qu'on disait abonder dans ce pays.

Le 5 décembre, Colomb sortit de la baie d'El-Rettrete, et vira de bord pour faire route à l'O., vers les mines de Veragua. Il avait à peine filé quelques nœuds, que le vent tourna tout à coup à l'O. Pendant trois mois, l'amiral avait souhaité en vain de le voir souffler dans cette direction : son vœu se trouvait exaucé au moment où il lui devenait contraire. Peu à peu le vent d'O. devint tellement capricieux et violent, que les plus habiles marins en furent déconcertés. Pendant neuf jours, les vaisseaux furent ballottés au gré de sa fureur et livrés à la merci des éléments dans une mer inconnue ; à chaque instant ils étaient exposés à échouer sur la côte.

Au milieu de ce conflit des éléments, un nouvel objet d'alarme mit le comble à l'épouvante des Espagnols. La fureur des vagues redoubla sur un point de l'Océan : l'eau s'élevait et tourbillonnait en forme de pyramide. Un nuage livide s'abaissa, et vint rejoindre l'extrémité de ce cône. Cette colonne s'avança avec rapidité au-devant des navires, glissant sur la mer, qu'elle soulevait avec grand bruit sur son passage. Les matelots, consternés à la vue de cette trombe qui s'élançait sur eux, désespérèrent de lui échapper par des moyens humains ; ils se mirent à réciter à haute voix les versets de l'Évangile de saint Jean. La trombe passa au-dessus des vaisseaux sans les envelopper, et les équipages attribuèrent leur salut à ces pieuses invocations.

Pendant plus de trois semaines l'escadre continua de dériver, poussée par les vents capricieux de ces parages ; au bout de ce temps elle avait à peine fait trente lieues. Colomb donna à ce rivage le nom de *la costa de los Contrastes* (la côte des Contrastes).

Enfin, le jour de l'Épiphanie, l'amiral, à sa grande

joie, arriva à la côte de Veragua, et jeta l'ancre dans une rivière qu'il nomma, en l'honneur du jour, *Belen* ou *Bethléhem*.

Une expédition de D. Barthélemy le long de la côte à l'O. eut des résultats satisfaisants. Les traces multipliées du précieux métal qu'on découvrait dans le pays, les récits des Indiens sur la richesse d'un royaume situé dans l'intérieur, l'erreur qu'entretenait l'amiral relativement à la proximité du Gange, suffirent pour faire naître une nouvelle chimère dans son esprit. Il s'imagina qu'il était parvenu à l'*Aurea Chersonesus*, d'où l'on avait tiré, suivant le récit de Josèphe, l'or employé dans la construction du temple de Jérusalem. C'était alors le lieu de fonder un établissement qui deviendrait l'entrepôt des richesses de cette vaste contrée. D. Barthélemy entra tout à fait dans cette idée de l'amiral, et convint avec lui de rester dans la nouvelle colonie avec la plus grande partie de l'équipage des vaisseaux, tandis que Colomb retournerait en Espagne pour en ramener des renforts.

Ils mirent immédiatement ce plan à exécution. On choisit quatre-vingts hommes pour rester dans l'établissement. Des maisons en bois couvertes de feuilles de palmier furent élevées sur le bord d'une crique, à une portée d'arc environ de l'embouchure de la rivière de Belen. On construisit un magasin pour recevoir une partie des vivres, de l'artillerie et des munitions. Le reste fut chargé à bord d'une caravelle que Colomb devait laisser à Veragua pour l'usage de la colonie.

Dès que les maisons furent habitables, Colomb se prépara au départ; mais il trouva à sa grande surprise que la rivière, qui lors de son arrivée était gonflée par les pluies, avait tellement baissé, qu'il restait à peine une demi-brasse d'eau par-dessus la barre du havre. Les vaisseaux de l'amiral étaient fort légers, mais le ressac empêchait de les traîner sur le sable jusqu'à l'embouchure de la rivière. Colomb fut donc obligé d'attendre

que les pluies fissent de nouveau enfler la rivière.

Cependant Quibian, cacique de Veragua, voyait avec une secrète indignation l'établissement des étrangers dans ses possessions. Colomb cherchait, mais en vain, à entretenir son amitié par des présents. Le cacique, ignorant la supériorité des Européens dans l'art de la guerre, pensa qu'il serait aisé de les vaincre et d'en purger ses domaines. Il envoya des messagers aux tribus dont il était chef, et leur fit porter l'ordre de s'assembler en armes au lieu de sa résidence, sous prétexte de faire la guerre à un peuple voisin. Les mouvements des Indiens éveillèrent les soupçons de Diego Mendez. C'était un homme d'un caractère souple, plein de zèle et d'habileté, de circonspection et de prudence; il était entièrement dévoué à l'amiral. Il se mêla aux Indiens, et diverses circonstances le convinquirent que Quibian méditait une attaque. L'infatigable Mendez se chargea, au risque de sa vie, de fournir à l'amiral des informations exactes. Sans autre escorte qu'un seul Espagnol, il pénétra jusque dans la cabane de Quibian, qui, disait-on, avait été blessé à la jambe. Mendez se donna pour un habile chirurgien qui venait guérir la blessure du cacique, et se fraya un passage jusqu'auprès de ce farouche guerrier, dont la demeure était assise sur la crête de la montagne, et entourée de trois cents pieux qui portaient chacun une tête sanglante, effrayant trophée de la victoire qu'il avait remportée sur ses ennemis. Cette horrible vue n'abattit pas le courage de Mendez; il se dirigea vers la porte de la cabane; néanmoins il lui fut impossible de se faire admettre en présence du cacique; mais il en vit assez pour s'assurer que la blessure de Quibian reculait seule le moment de l'attaque. Il retourna en toute hâte auprès de Colomb pour lui faire ce rapport.

Un interprète indien né sur ces côtes donna un nouveau poids au récit de Mendez en déclarant à l'amiral que Quibian avait le projet de se porter sur l'établissement

pendant le silence de la nuit, accompagné de tous ses guerriers, de mettre le feu aux maisons et aux vaisseaux, et de massacrer les Espagnols.

Lorsque l'adelantado eut connaissance de ce complot, il conçut un projet capable d'en empêcher l'exécution, et le mit en œuvre avec sa promptitude et sa résolution habituelles. Il se mit à la tête de soixante-quatorze hommes bien armés, et, se faisant accompagner de Diego Mendez et de l'interprète indien qui avait révélé la conspiration, il s'avança dans les chaloupes jusqu'à l'entrée de la rivière de la Veragua; il en remonta le cours avec rapidité et arriva devant le village pendant les ténèbres de la nuit, avant qu'un seul Indien eût été instruit de son approche. Dans la crainte que le cacique ne prît la fuite, il se dirigea en personne vers sa cabane avec Diego Mendez et quatre hommes, ordonnant au reste de sa troupe de gravir la montagne en silence et à petits pas, jusqu'à ce que la décharge d'une arquebuse l'avertit de s'élancer dans le village, d'entourer la demeure de Quibian et de ne laisser échapper aucun de ceux qui tenteraient d'en sortir.

Quibian, à l'arrivée de D. Barthélemy, s'avança sur le seuil de sa cabane et lui fit signe d'approcher seul. L'adelantado y consentit, et quitta ses compagnons en leur recommandant de l'attendre à quelque distance, mais de se tenir prêts à courir à son aide à un signal convenu. Il s'approcha alors du cacique, lui demanda par l'organe de l'interprète des nouvelles de sa blessure, et, sous prétexte de l'examiner, il le prit par le bras. C'était le signal convenu : quatre des Espagnols s'élancèrent en avant, le cinquième déchargea son arquebuse. Une lutte violente s'engagea entre D. Barthélemy et le cacique. Tous deux étaient doués d'une grande force musculaire; mais avec l'aide de Diego Mendez et de ses compagnons, Quibian fut terrassé et on lui lia les pieds et les mains. En même temps le détachement tout entier entourait la cabane et s'empara des femmes et des enfants du cacique, ainsi

que des principaux d'entre ses sujets. Les prisonniers furent conduits à bord, tandis que l'adelantado restait au rivage pour achever la poursuite des Indiens qui avaient échappé.

Quibian fut conduit aux chaloupes, tandis que l'adelantado restait au rivage pour surveiller les Indiens. D. Barthélemy lui recommanda de se mettre en garde contre toute tentative d'évasion de la part du prisonnier, ou de délivrance de la part des Indiens. Le lourd pilote répondit que si le cacique s'échappait de ses mains, il consentait qu'on lui arrachât un à un tous les poils de la barbe; et pour mieux s'assurer de son prisonnier, il l'attacha par une main à l'un des bancs de la chaloupe. La nuit était obscure; pendant que les Espagnols descendaient la rivière avec leurs prisonniers, Quibian commença à se plaindre d'une façon si lamentable de la douleur que lui causaient ses liens, que le rude Juan Sanchez en fut lui-même attendri. Il délia la corde qui attachait le cacique au banc de la chaloupe, en ayant soin cependant de conserver dans ses mains un bout du lien qui le retenait. Alors le rusé cacique épia l'occasion favorable; puis tout à coup il se jeta dans la rivière avec une telle violence, que le pilote fut obligé de lâcher prise sous peine d'être entraîné avec son prisonnier. L'obscurité de la nuit, le soin d'empêcher l'évasion des autres prisonniers, ne permirent pas aux matelots de se mettre à la poursuite du fugitif, ou du moins de s'assurer de ce qu'il était devenu. Juan Sanchez amena aux vaisseaux le reste des captifs, très mortifié d'avoir été joué par un sauvage.

L'adelantado passa toute la nuit à terre; mais, lorsque le jour parut et qu'il éclaira le spectacle de cette nature sauvage, D. Barthélemy renonça à poursuivre les Indiens au milieu d'un pays d'un si difficile accès; il revint aux vaisseaux avec les dépouilles de la demeure du cacique. C'étaient des bracelets, des vases d'or massif et deux petites couronnes du même métal. Un cinquième du butin

fut mis à part pour la couronne; le reste fut partagé entre ceux qui avaient pris part à l'expédition.

Le cacique Quibian n'avait pas péri, comme on l'avait supposé généralement. Ayant plongé jusqu'au fond du lit de la rivière, et nagé ensuite entre deux eaux, il était parvenu à une certaine distance, et avait abordé sain et sauf au rivage. Cependant ses foyers étaient désolés, et pour comble de désespoir il voyait les vaisseaux s'avancer en pleine mer, emmenant en captivité ses femmes et ses enfants. Dévoré du désir de la vengeance, il rassembla ses guerriers en grand nombre, et attaqua l'établissement tandis que les Espagnols étaient dispersés et ne s'attendaient pas à un assaut. Les flèches des Indiens perçaient les faibles toits de palmier qui couvraient les maisons; ils les lançaient aux fenêtres, elles pénétraient entre les joints des planches. Plusieurs Espagnols furent blessés. A la première alarme, l'adelantado saisit une lance et courut avec sept ou huit hommes à la rencontre des Indiens. Diego Mendez lui amena du renfort. Le combat ne fut pas long. Un Espagnol resta sur la place, huit autres furent blessés; l'adelantado reçut un coup de javeline dans la poitrine; mais il réussit à repousser les Indiens. Ils se retirèrent avec une perte considérable, et les Espagnols les chassèrent dans les forêts.

Pendant le combat, un canot aborda à la côte pour faire de l'eau. Il était commandé par Diego Tristan, capitaine d'une des caravelles. Lorsque les Indiens eurent pris la fuite, Diego Tristan, méprisant les avis qu'on lui donnait, remonta la rivière pour prendre de l'eau fraîche.

A peine le canot avait-il remonté le cours d'eau à la distance d'une lieue au delà du village indien, que tout à coup des cris de guerre et des hurlements accompagnés du son rauque des conques sortirent du sein des forêts. Une grêle de flèches partit des deux rives; la rivière fut en un instant couverte de canots remplis de guerriers. Les Espagnols perdirent toute présence d'esprit; ils né-

gligèrent de se servir de leurs armes à feu et se contentèrent de se couvrir de leurs boucliers. Diego Tristan, couvert de blessures, s'efforçait pourtant d'animer ses gens, lorsqu'une flèche lui perça l'œil droit. Il tomba mort. Alors les canots abordèrent l'embarcation et massacrèrent l'équipage. Un seul homme échappa : il était tombé par-dessus le bord ; après avoir plongé et nagé entre deux eaux, il put s'élancer sur le rivage sans avoir été aperçu ; il porta à l'établissement la nouvelle de ce massacre. Les Espagnols en prirent une telle alarme, que, malgré les remontrances de l'adelantado, ils se décidèrent à s'embarquer sur la cinquième caravelle et à abandonner la côte. Les torrents avaient cessé de verser l'eau des pluies, la rivière avait baissé, et il fut impossible de faire traverser la barre à la caravelle. La mer était haute, et la côte hérissée de brisants ; il fallait donc renoncer même à envoyer un canot à l'amiral pour le prévenir du danger que courait la colonie.

Cependant le nombre des ennemis s'accroissait à chaque instant ; ils se préparaient à de nouvelles hostilités. L'adelantado fit choix d'un terrain découvert, au bord de la mer, et s'y retrancha derrière une espèce de fortification composée du canot de la caravelle et d'un assez grand nombre de tonneaux et de coffres. On ménagea deux embrasures dans ce rempart, et on y plaça deux fauconneaux. Les Espagnols se renfermèrent dans cette petite forteresse, et tinrent les Indiens en respect par la terreur de leurs armes à feu ; mais ils ne tardèrent pas à succomber sous la fatigue des veilles et les alarmes continuelles.

Pendant ce temps, la plus grande inquiétude régnait à bord des vaisseaux. Les jours se succédèrent sans apporter des nouvelles de Diego Tristan. Un seul canot restait pour le service de l'escadre, et l'amiral ne voulait pas l'aventurer au milieu des brisants de la côte, même pour connaître le sort de Diego. Un nouvel objet d'inquiétude vint accroître l'anxiété générale. Les prisonniers in-

diens étaient enfermés dans le gaillard d'avant d'une des caravelles. Pendant la nuit ils ouvrirent l'écoutille; plusieurs se jetèrent à la mer et gagnèrent la côte; on arrêta les autres et on les fit rentrer dans le lieu qui leur servait de prison.

La fuite des prisonniers qui étaient parvenus à s'échapper fut un surcroît d'inquiétude pour l'amiral; il pensait avec raison que les fugitifs, revenus au milieu de leurs compagnons, les exciteraient à quelque acte de vengeance. Il était toujours impossible de conduire le canot à la côte. Enfin un homme de résolution se présenta : il se nommait Pedro Ledesma; il s'engagea, si l'amiral voulait le faire conduire jusqu'à l'endroit où les brisants commençaient, à gagner le rivage à la nage, promettant d'en rapporter des nouvelles. Son entreprise fut couronnée d'un plein succès. A son retour, il apprit à l'amiral les désastres de la colonie, l'attaque des Indiens, le massacre de Diego Tristan et des gens qui l'accompagnaient. Il avait trouvé les Espagnols dans un état d'insubordination complète. Ils préparaient les canots pour ramer aux vaisseaux aussitôt que le temps le permettrait. Ils menaçaient, si l'amiral refusait de les prendre à bord, de s'embarquer sur la caravelle qui avait été laissée dans la rivière, résolu à s'abandonner à la merci des vents et des flots plutôt que de rester plus longtemps exposés aux embûches sur cette côte fatale.

Ces nouvelles affligèrent profondément l'amiral; mais il pensa qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que d'embarquer tout son monde et d'abandonner provisoirement l'établissement, sauf à y revenir plus tard avec des forces assez nombreuses pour assurer la tranquillité de la colonie. Mais l'état du temps rendait l'exécution de cette mesure fort douteuse.

Enfin, après neuf jours de tempête, le vent tomba, la mer devint calme, l'adelantado et ses compagnons furent heureusement embarqués à bord des vaisseaux. Tous les

objets de quelque valeur furent transportés à bord ; on n'abandonna que la carcasse de la caravelle, qui ne put être tirée de la rivière. Diego Mendez fit preuve de la plus grande activité dans cette occasion, et pour récompenser ses services Colomb lui donna le commandement de la caravelle qui n'avait plus de chef depuis la mort du malheureux Diego Tristan.

On était à la fin d'avril quand l'amiral partit de Veragua. Il fit voile pour Espagnola. Il était nécessaire, avant de mettre le cap sur cette île, de dévier considérablement à l'E., pour éviter d'être pris par les courants et entraîné bien loin du port où les vaisseaux tendaient. Les pilotes et les matelots, qui n'avaient pas étudié la navigation de ces mers avec l'œil expérimenté de l'amiral, le voyant faire route à l'E., crurent qu'il voulait revenir directement en Espagne. Il y eut explosion de murmures ; ce fut à qui se plaindrait le plus haut de l'extravagance d'entreprendre des voyages d'aussi long cours avec des vaisseaux dépourvus de vivres et ruinés par les tempêtes. A tous ces murmures l'amiral opposa un silence absolu ; il voulait conserver le secret de la route qu'il tenait, car de jour en jour un plus grand nombre d'aventuriers se pressaient sur ses traces.

Près de Cuba on essuya une nouvelle tempête ; poussés par la vague, les vaisseaux se heurtèrent l'un contre l'autre, et ce choc les mit dans un tel état de délabrement, que l'amiral, après avoir lutté jusqu'au cap Cruz, renonça à l'espoir de conduire son escadre à Espagnola ; il se mit à la recherche d'un port sûr dans l'île de la Jamaïque. Le 24 juin il avait trouvé ce havre ; en y jetant l'ancre, il lui donna le nom de *Puerto San-Gloria*.

Désespérant de remettre en mer avec des vaisseaux qui étaient en danger de couler bas même dans le port, Colomb les fit échouer à une portée d'arc du rivage et les fit amarrer côte à côte. Ils ne tardèrent pas à se remplir d'eau. Des cabanes couvertes de chaume furent élevées

sur l'avant et sur l'arrière pour abriter l'équipage, et les bâtiments furent placés dans le meilleur état de défense possible. Ainsi retranché dans la mer, Colomb pensa qu'il serait en état de repousser une attaque subite des Indiens, et en même temps il réfléchit que tant qu'ils auraient le pied à bord, ses gens seraient bien plus faciles à maintenir dans l'obéissance. Il fut expressément défendu de se rendre à terre sans permission; les ordres les



La flotte essuie une nouvelle tempête.

plus sévères furent donnés pour éviter toute contestation avec les naturels, qui vinrent bientôt en foule apporter des provisions; car la moindre provocation pouvait entraîner des hostilités qui auraient été fatales dans la position où l'on se trouvait alors. Deux commissaires furent nommés pour régler le trafic avec les Indiens; les provisions qu'on obtenait ainsi par échange étaient distribuées également à l'équipage.

Après avoir ainsi pourvu aux premiers besoins de son monde, Colomb chercha dans son esprit les moyens de se tirer de la situation où il se trouvait. Les caravelles étaient

hors d'état d'être radoubées, et l'on ne pouvait s'abuser de l'espoir que dans ces mers inconnues le hasard amènerait quelque vaisseau au secours de l'amiral perdu sur la côte de cette île sauvage. Enfin un moyen de salut se présenta à l'esprit de l'amiral, et ce fut encore Diego Mendez, dont le courage et la fidélité avaient été mis si souvent à l'épreuve, qui fut chargé de le mettre en œuvre. Colomb le prit à part, et, après lui avoir montré l'imminence du danger, il lui proposa de passer à Espagnola dans un canot pour en ramener un vaisseau qui pût tirer les naufragés de leur douloureuse position. Mendez répondit à l'amiral que l'entreprise lui semblait impossible. « Cependant, ajouta-t-il, veuillez assembler l'équipage et lui proposer cette entreprise : si quelqu'un veut s'en charger, mais j'en doute, je lui en laisserai la gloire; si tous refusent, je m'en chargerai, et je risquerai ma vie pour votre service, comme cela m'est arrivé plus d'une fois. »

L'amiral se prêta volontiers au désir du brave Mendez. Le lendemain matin, l'équipage fut rassemblé, et Colomb fit à haute voix la proposition convenue. Chacun s'excusa, déclarant qu'une pareille entreprise était le comble de l'extravagance. Alors Diego Mendez s'avança : « Senor, dit-il, je n'ai qu'une vie à perdre; cependant je veux la risquer pour votre service et pour le salut de ceux qui sont ici présents. Je me confie dans la protection de Dieu, qui ne m'a pas manqué en d'autres occasions. » Colomb embrassa ce brave marin, qui commença sur-le-champ les préparatifs de son expédition.

En même temps Colomb écrivit une lettre à Ovando, gouverneur d'Espagnola, pour le prier de lui envoyer un vaisseau qui le ramenât lui et ses gens à Espagnola; il s'adressa aux souverains en leur demandant un vaisseau pour le faire passer d'Espagnola en Espagne. Chargé de ces dépêches, Diego Mendez s'embarqua avec son compagnon et six Indiens, et commença à côtoyer l'île à l'E.

Leur voyage fut plein de fatigues et de dangers, et,

lorsqu'ils arrivèrent à l'extrémité de l'île, ils furent entourés et faits prisonniers par des naturels qui les emmenèrent à trois lieues dans l'intérieur de l'île et se mirent en devoir de les tuer. Une dispute s'éleva pour le partage des dépouilles, et les Indiens convinrent de la terminer, d'après leur coutume, par le sort d'une partie de boules. Pendant que la partie était engagée, Diego Mendez s'échappa, regagna son canot et revint seul au havre après quinze jours d'absence. Sans se décourager, il offrit de repartir immédiatement pour faire une nouvelle tentative, en demandant qu'une force armée l'escortât jusqu'à l'extrémité de l'île. Son offre fut acceptée, et Barthélemy Fiesco, Génois, qui avait commandé une des caravelles et qui était tout dévoué à l'amiral, lui fut adjoint dans cette seconde expédition. Après avoir atteint Espagnola, Fiesco devait retourner à la Jamaïque pour porter à l'amiral l'heureuse nouvelle de l'arrivée de son messenger; tandis que Diego Mendez s'acheminerait vers San-Domingo, obtiendrait et dépêcherait un vaisseau à Colomb, et se rendrait ensuite en Espagne.

Lorsque tous ces arrangements furent pris, les Indiens se placèrent dans les canots, munis de pain de cassave et portant unealebasse remplie d'eau; les Espagnols étaient en outre armés de l'épée et du bouclier. L'adelantado suivit les deux canots le long du rivage à la tête d'une troupe bien armée. Lorsque les embarcations eurent atteint l'extrémité de l'île, elles attendirent pendant trois jours que le temps fût parfaitement calme, puis elles gagnèrent le large et se lancèrent en pleine mer. L'adelantado suivit longtemps des yeux ces courageux marins, jusqu'à ce qu'ils ne parussent plus que comme un point sur l'Océan. Enfin la nuit les déroba à sa vue, et il revint au havre.

Un mois s'écoula sans apporter à l'amiral aucune nouvelle de Mendez ou de Fiesco. Les Espagnols, affaiblis par leurs souffrances, entassés dans un espace étroit, où la

chaleur et l'humidité du climat étaient insupportables, sans autres aliments que les végétaux du pays, qui répugnaient à leur complexion, furent attaqués par les maladies, qui firent des progrès rapides.

Parmi les officiers de l'escadre se trouvaient deux frères, Francisco et Diego Porras, parents du trésorier royal Moralès. Pour être agréable à ce dernier, Colomb avait nommé ses deux parents, l'un capitaine d'une caravelle, l'autre commissaire et major général de l'escadre. C'étaient des hommes présomptueux et vains; à l'exemple de tant d'autres, ils payèrent de la plus noire ingratitude les services de l'amiral. Ils répandirent le bruit que Colomb n'avait nullement l'intention de retourner en Espagne, qu'il avait été banni par les souverains. Quant à Mendez et à Fiesco, disaient-ils, ils avaient été envoyés en Espagne pour les propres affaires de l'amiral.

L'équipage fut amené peu à peu à la révolte par ces suggestions souvent répétées; les deux frères promettaient aux mécontents l'appui de leurs amis d'Espagne, ainsi que la protection d'Ovando et de Fonseca, et peut-être même la faveur des souverains, qui avaient déjà fait preuve de leur mécontentement en privant l'amiral d'une partie de ses dignités et de ses charges.

La révolte éclata le 2 janvier 1504. Francisco Porras entra brusquement dans la cabine où l'amiral était confiné par la goutte. Il lui reprocha avec emportement de retenir ses camarades au milieu des périls de toute espèce de cette côte désolée, et l'accusa d'avoir le dessein de ne pas retourner en Espagne. L'amiral était couché; il se leva sur son séant, et, sans perdre son sang-froid, chercha à faire entendre raison à ce traître; mais Porras fut sourd à ces paroles, et s'écria d'une voix qui retentit à l'autre extrémité du navire: « Embarquez-vous, ou restez ici, de par Dieu! Pour moi je vais en Castille; que ceux qui pensent comme moi me suivent. » C'était le signal :

aussitôt les cris de : « En Castille ! en Castille ! » partirent de tous les points du vaisseau. Les révoltés brandirent leurs épées, et quelques voix menaçantes poussèrent des cris de mort contre l'amiral.

Colomb, oubliant sa maladie, se leva de son lit et sortit en chancelant pour apaiser la révolte ; mais quelques-uns de ceux qui n'étaient pas du complot le forcèrent à rentrer dans sa cabine. L'adelantado se précipita, une pique à la main, au-devant des mutins, et se plaça de manière à recevoir ceux qui tenteraient d'arriver jusqu'à son frère. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on parvint à le contenir ; il céda cependant aux prières de ses amis, abandonna l'arme dont il s'était saisi, et se retira près de l'amiral.

Les mutins s'emparèrent de dix canots que l'amiral avait achetés aux Indiens. Plusieurs matelots qui n'avaient pas pris part à la révolte se joignirent aux révoltés, ne voulant pas être laissés en arrière, lorsque ceux qui étaient restés dans l'obéissance étaient réduits à un si petit nombre : quarante-huit hommes abandonnèrent ainsi l'amiral.

Porras conduisit sa flottille le long de la côte méridionale de l'île ; chaque fois qu'il descendait à terre, il emmenait quelques Indiens prisonniers aux canots, en ayant soin de répandre le bruit qu'il agissait d'après l'ordre de Colomb ; il comptait ainsi faire retomber sur l'amiral la haine qu'il suscitait par ses violences. Arrivé à l'extrémité de l'île, il chargea les prisonniers indiens de la manœuvre, puis il se lança à travers les eaux profondes du golfe. A peine les canots avaient-ils fait quatre lieues en mer, que le vent se leva, et les frêles barques, trop chargées, menacèrent de couler bas. Les Espagnols revinrent en toute hâte vers la côte, et dans leur alarme jetèrent par-dessus le bord une grande partie de leurs effets. Ce sacrifice ne les allégeant pas suffisamment, ils tirèrent leurs épées et forcèrent les Indiens à se jeter à la

mer. Ceux-ci étaient d'excellents nageurs; mais la distance était trop grande pour les forces humaines, les Indiens épuisés cherchaient à s'appuyer sur les bords des canots; et les Espagnols, craignant que ce nouveau poids ne fit chavirer leurs frêles embarcations, poignardaient les nageurs ou leur coupaient les mains. Dix-huit périrent ainsi par l'épée ou dans les flots; il n'en resta que neuf qui avaient été conservés pour la manœuvre.

Les Espagnols parvinrent à regagner le rivage, et Porras attendit un temps plus favorable pour faire une seconde tentative; mais ce nouvel effort fut sans succès. Ils furent alors forcés de renoncer à leur projet, et revinrent au havre, courant de village en village, arrachant par force des vivres que les naturels refusaient de leur donner de bonne volonté, et se portant à toutes sortes d'excès.

Cependant Colomb avait été abandonné par les révoltés sur la carcasse d'un vaisseau échoué, sans autres ressources que la poignée d'hommes qui étaient restés dans le devoir; parmi ce petit nombre de fidèles, tous ceux qui n'étaient pas malades étaient plongés dans le désespoir. L'amiral travailla à leur rendre tout à la fois la santé et le courage. Il fit distribuer aux malades la petite quantité de biscuit qui restait, ainsi que les aliments les plus sains et les plus substantiels parmi les provisions qui étaient fournies par les Indiens. Il les visita chacun en particulier, les ranima par l'espérance consolante d'une prochaine délivrance, et leur promit qu'à leur arrivée en Espagne il solliciterait de la faveur royale la récompense de leur fidélité.

Mais un nouveau malheur vint fondre sur les naufragés au moment où les consolantes promesses et les soins attentifs de l'amiral leur donnaient meilleur espoir. Leur petit nombre ne leur permettait plus de s'absenter du navire pour renouveler leurs provisions, et leur subsistance dépendait du caprice des naturels. Peu à peu les approvisionnements de l'Espagne devinrent rares. Les

verroteries d'Europe, qui avaient dans le principe un prix inestimable aux yeux des Indiens, perdirent de leur valeur lorsqu'elles furent devenues communes : ils commencèrent à les regarder d'un œil indifférent. Les arrangements pris par Diego avec les caciques furent d'abord irrégulièrement observés, puis enfin complètement abandonnés. Un grand nombre de caciques étaient irrités de la conduite de Porras et de ses partisans, qu'ils croyaient autorisés par l'amiral ; d'autres retenaient les provisions qu'ils devaient apporter au vaisseau, à l'instigation secrète des rebelles, qui espéraient affamer Colomb et le forcer à sortir de l'île.

L'équipage épouvanté était déjà en proie aux horreurs de la famine, lorsque les Indiens, effrayés par une éclipse de lune et l'attribuant à la colère du Dieu qu'adorait Colomb, cherchèrent à se le rendre favorable par toutes sortes de présents : les vivres arrivèrent au vaisseau en abondance, et désormais l'amiral n'eut plus à craindre de manquer de provisions.

Huit mois s'étaient passés, et l'on n'avait rien appris du sort des deux messagers de Colomb. Tout espoir avait été abandonné, et il n'y avait pas de projet extravagant qui ne trouvât place dans l'imagination exaltée des gens de l'équipage. Une nouvelle conspiration, semblable à la première, était sur le point d'éclater, lorsqu'un soir on signala une voile qui s'approchait du havre. C'était une petite caravelle. Elle mit en panne, tandis qu'une barque abordait à la côte. Elle amenait Diego de Escobar. Diego était un des derniers complices de Roldan ; il avait été condamné à mort sous l'administration de Colomb, et ensuite gracié par Bovadilla. L'envoi d'un tel messenger était de mauvais augure. }

Il était porteur d'une simple lettre d'Ovando. Le gouverneur d'Espagnola exprimait à Colomb son regret de le voir réduit à une si triste situation, et se contentait de lui envoyer un baril de vin et un quartier de porc. Du reste

il déclarait qu'il s'empresserait d'envoyer au secours des naufragés le premier bâtiment qui serait à sa disposition. Après avoir remis cette lettre, Escobar s'éloigna du vaisseau échoué et se tint au large, sans vouloir entrer en communication avec aucun des hommes de l'équipage. Colomb écrivit à Ovando une lettre énergique, où il lui dépeignait toute l'horreur de sa situation. Aussitôt qu'il eut reçu la réponse de l'amiral, Escobar regagna sa caravelle, mit toutes les voiles au vent, et disparut au milieu des ombres de la nuit qui s'étendait déjà sur la mer.

La conduite mystérieuse d'Escobar plongea les malheureux naufragés dans la plus grande consternation. Colomb chercha à les rassurer par la promesse que les vaisseaux qui devaient les emmener loin de cette côte funeste arriveraient dans peu de temps. Pour augmenter leur espoir, il leur dit qu'il avait refusé de partir avec Escobar, parce que son vaisseau était trop petit pour contenir tout le monde, et qu'il avait précipité le départ de ce dernier, afin qu'il ne perdit pas de temps pour envoyer les vaisseaux dont on avait besoin. Cette assurance, jointe à la certitude que leur sort était connu à San-Domingo, apaisa la fermentation des matelots, et la conspiration n'eut pas de suite.

Cependant Colomb était indigné de la conduite d'Ovando; il pensait que le gouverneur d'Espagnola retardait à dessein l'envoi des secours que réclamait impérieusement sa position, dans l'espoir de le voir périr dans l'île; car sa mort aurait délivré Ovando de la crainte de voir Colomb réintégré dans le gouvernement d'Espagnola, s'il le tirait de sa position périlleuse. Il regardait Escobar comme un espion envoyé dans l'unique but de savoir si l'amiral et son équipage existaient encore. Quoi qu'il en soit, il s'efforça de tirer parti de ce triste événement pour obtenir la soumission des révoltés. Il envoya deux de ses gens à Porras pour lui apprendre qu'Ovando s'occupait de leur délivrance, et pour lui offrir le pardon et l'oubli

de sa révolte s'il voulait rentrer immédiatement dans l'obéissance; à cette condition, l'amiral promettait de prendre les révoltés à son bord et de les conduire à Espagnola.

Porras répondit à cette ouverture avec insolence, et porta l'audace jusqu'à s'avancer un jour sur le havre, dans le but de s'emparer des vivres qui restaient sur le vaisseau, et de saisir l'amiral.

A leur approche, Colomb, qui était retenu dans sa cabine par ses infirmités, chargea D. Barthélemy d'entrer en pourparler avec eux, et de les ramener, s'il se pouvait, à l'obéissance. L'adelantado savait mieux agir que parler; il se fit suivre de cinquante hommes bien armés, et cependant députa vers les rebelles quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient; mais Porras ne les laissa pas approcher, et les renvoya avec dérision.

Ses partisans n'attendirent pas qu'on les attaquât, ils se précipitèrent sur l'ennemi en poussant de grands cris. Six d'entre eux avaient fait une lieue pour se mesurer avec l'adelantado; aussi furent-ils bien reçus. D. Barthélemy en étendit plusieurs à ses pieds, et entre autres Juan Sanchez, ce robuste marin qui avait été chargé de la garde du cacique Quibian. Pendant l'action, Francisco Porras attaqua l'adelantado; d'un coup d'épée il perça son bouclier et blessa la main qui le portait. L'épée resta engagée, et tandis que Porras cherchait à la retirer, D. Barthélemy le saisit, et, avec l'aide de ceux qui l'entouraient, parvint à le faire prisonnier.

Les rebelles s'enfuirent alors dans la plus grande confusion; mais on ne songea pas à les poursuivre; on craignait d'être attaqué par les Indiens, qui étaient restés rangés en ordre de bataille, contemplant avec étonnement le combat que se livraient les hommes blancs, mais sans se déclarer pour l'un ou pour l'autre parti. L'adelantado retourna en triomphe au vaisseau avec Francisco Porras et les autres qui avaient été faits prisonniers dans le

combat. Le lendemain les rebelles écrivirent à l'amiral une lettre signée de tous leurs noms : ils confessaient leurs méfaits, imploraient leur pardon, et faisaient les plus solennelles promesses d'obéissance. Colomb jugea, par le ton humble et soumis de cette lettre, que la présomption de ces mutins avait fait place à la crainte ; il leur pardonna avec sa grandeur d'âme habituelle ; Francisco Porras fut seul retenu prisonnier pour être livré à ses juges en Espagne.

Revenons au voyage de Diego Mendez et de Barthélemy Fiesco. Après avoir pris congé de l'adelantado à la pointe méridionale de l'île, les hardis marins continuèrent à s'avancer en ligne directe pendant toute la journée ; la voile, collée au mât, ne recevait pas le moindre souffle de vent. Les Indiens se seraient volontiers jetés à la mer. Au coucher du soleil on perdit la terre de vue. Les Indiens se partagèrent la nuit ; une partie devait manœuvrer tandis que l'autre dormirait. Les Espagnols, à leur exemple, divisèrent leurs forces : pendant que les uns reposaient, le reste veillait, l'épée nue, pour prévenir quelque perfidie de la part de leurs sauvages compagnons.

Le lendemain ils étaient accablés des fatigues de cette nuit de veille et de travail. Pour ajouter à leur détresse, ils commencèrent à ressentir les tourments de la soif. Les Indiens imprévoyants avaient déjà vidé leurs calebasses, A mesure que le soleil montait à l'horizon, leur supplice devenait intolérable ; autour d'eux, rien que de l'eau, et ils périssaient de soif ! Vers midi leurs forces étaient épuisées ; les deux chefs produisirent alors deux petits barils d'eau qu'ils avaient sans doute réservés pour une pareille extrémité. Ce secours vint fort à propos ; les Indiens purent reprendre leur travail. Ils avaient l'espoir d'arriver à une petite île nommée Navasa, qu'ils devaient rencontrer sur leur route, à trente-deux kilomètres d'Espagnola. Ils comptaient y trouver de l'eau et y réparer leurs forces.

Cependant la nuit les enveloppa de ses ténèbres avant qu'ils eussent aperçu aucun indice de la terre; ils commencèrent à craindre d'avoir dévié de leur route; s'il en était ainsi, il fallait mourir de soif bien avant d'avoir pu atteindre Espagnola. Un Indien succomba sur ces entre-faites; il n'avait pu supporter les travaux continuels, la chaleur et les tourments de la soif; d'autres étaient étendus haletants au fond des canots; le reste était à peine capable du moindre travail.

Diego Mendez et Fiesco, par leur conduite habile, avaient jusque-là soutenu cette lutte fatigante contre les souffrances et le désespoir: ils perdirent courage à leur tour. Diego veillait en tête de son canot, interrogeant l'horizon, qui s'éclairait peu à peu de ces faibles rayons qui précèdent le lever de la lune. Lorsque cette planète parut dans le ciel, Diego la vit sortir du sein d'une masse noire qui s'élevait au-dessus du niveau de la mer. C'était l'île de Navasa; mais cette île était si basse, si petite, si éloignée, qu'il y a tout lieu de croire que Mendez ne l'eût jamais reconnue si la lune, en se levant, ne l'eût révélée. Diego poussa joyeusement le cri de *terre!* Ses compagnons, qui étaient presque expirants, furent ranimés par ce cri de salut; ils se levèrent subitement avec une impatience fébrile. Au point du jour ils s'élancèrent sur le rivage, et rendirent grâces à Dieu de leur délivrance; cette île n'était qu'un rocher stérile; mais l'eau fraîche y coulait en abondance. Les Espagnols observèrent quelque retenue en étanchant leur soif; mais les pauvres Indiens assouvirent ce besoin avec une sorte de fureur; plusieurs en moururent, les autres tombèrent dangereusement malades.

Ils se reposèrent tout le jour à Navasa, et, dans la soirée, ils remontèrent dans leurs canots et se dirigèrent vers Espagnola. On apercevait distinctement le sommet des montagnes de cette île; ils arrivèrent au cap Tiburon le jour suivant; c'était le quatrième depuis leur départ

de la Jamaïque. Fiesco voulait retourner auprès de l'amiral pour lui annoncer l'heureuse arrivée de son messager; mais les Espagnols et les Indiens refusèrent de s'exposer aux périls d'une nouvelle navigation en canot.

Diego Mendez quitta son compagnon et partit immédiatement pour San-Domingo avec six Indiens d'Espagnola. Il avait déjà parcouru l'espace de trente-deux myriamètres en luttant perpétuellement contre les courants, lorsqu'il apprit que le gouverneur était parti pour le Xaragua, à vingt myriamètres de distance. Les difficultés ou les fatigues n'avaient jamais rebuté Diego Mendez; il abandonna le canot et partit seul, traversant à pied les forêts et les montagnes. Enfin il arriva à Xaragua, après avoir ainsi glorieusement achevé l'expédition la plus périlleuse qu'un homme de courage ait jamais entreprise pour le salut de son chef.

Ovando était tout occupé de la guerre qu'il faisait aux naturels de l'île; il exprima tout son regret de la malheureuse situation où se trouvait l'amiral, et promit de lui envoyer immédiatement les secours qu'il réclamait. Cependant Mendez attendit vainement pendant sept mois l'effet de cette promesse; il sollicita aussi inutilement la permission de se rendre à San-Domingo pour presser l'envoi des secours. Ovando donnait pour excuse qu'il n'y avait dans la colonie aucun vaisseau de grandeur suffisante pour transporter tout l'équipage naufragé. A force d'importunité, Mendez obtint enfin l'autorisation d'aller à San-Domingo épier l'arrivée des vaisseaux qu'on y attendait. Il partit sans tarder; la distance était de vingt-quatre myriamètres. Il venait de quitter le Xaragua, lorsque Ovando fit partir du même point le rebelle gracie Diego Escobar, pour aller reconnaître le vaisseau échoué.

Si le gouverneur avait réellement nourri l'espoir que l'amiral périrait dans son île en attendant des secours qui tardaient tant à arriver, le rapport d'Escobar dut lui faire perdre cette illusion. Il n'y avait pas de temps à

perdre s'il voulait se faire encore un mérite de la délivrance de Colomb, ou du moins s'il voulait échapper au blâme de l'avoir tout à fait abandonné. Ses longs retards avaient soulevé l'indignation publique, au point que les prédicateurs n'avaient pas craint de lui reprocher sa conduite en pleine chaire. D'ailleurs Diego Mendez était parvenu à équiper et à fréter un vaisseau aux frais de l'amiral, et ce bâtiment était à la veille de partir. Le gouverneur se décida à faire preuve d'une bonne volonté suspecte, tant elle était tardive; il équipa une caravelle, et en donna le commandement à Diego de Salcedo, qui était l'agent de Colomb à San-Domingo. Ces deux vaisseaux arrivèrent à la Jamaïque peu après le combat livré à Porras. Depuis une longue année, l'amiral et son équipage subissaient l'affreux emprisonnement qui les enchainait à la carcasse du vaisseau échoué, lorsque soudain sonna l'heure de leur délivrance.

Le 28 juin, tous les Espagnols, amis et ennemis, furent embarqués sur les deux vaisseaux, et partirent pour San-Domingo; mais les vents et les courants contrarièrent leur route; ils n'arrivèrent à leur destination que le 13 août. Les sympathies populaires étaient acquises aux infortunes de Colomb; le respect qu'on avait refusé à ses services fut accordé à ses malheurs.

Le gouverneur et les principaux habitants de l'île allèrent à la rencontre de l'amiral et le reçurent avec la plus grande distinction. Il fut logé dans la demeure d'Ovando, qui le traita avec toute sorte d'égards et de prévenances; mais il y avait entre eux trop de motifs de jalousie et trop de sujets de reproches pour que leurs relations pussent être très cordiales. Leurs pouvoirs étaient définis de telle manière dans leurs lettres patentes, qu'à chaque instant ils se détruisaient l'un l'autre et qu'il y avait sans cesse conflit de juridiction. Ovando s'arrogea le droit de prendre connaissance de tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, sous prétexte que cette île était dans les limites de son

gouvernement. Il fit mettre en liberté le traître Porras, et manifesta l'intention de punir ceux qui étaient restés fidèles à Colomb pour le meurtre des mutins qui avaient péri dans le combat. De son côté, Colomb prétendit que les souverains lui avaient donné tout pouvoir sur les hommes qui faisaient partie de son expédition pour tout le temps qui s'écoulerait depuis sa sortie du port jusqu'à son retour en Espagne. Ovando écouta cette communication avec courtoisie, mais il fit observer que les pouvoirs dont se prévalait l'amiral ne lui donnaient aucune autorité dans les limites du gouvernement d'Espagnola. Toutefois il abandonna son projet d'instruire contre les partisans de l'amiral, et consentit à envoyer Porras en Espagne, pour que son affaire fût soumise à l'examen du conseil des Indes.

CHAPITRE XII

État de la colonie sous Ovando. — Retour de Colomb
en Espagne. — Sa mort.

1506

L'état de la colonie pendant le séjour de Colomb à San-Domingo n'était pas assez prospère pour le consoler des contrariétés que lui suscitait la conduite d'Ovando. L'île était désolée, les naturels horriblement foulés et opprimés, et d'affreux massacres avaient été organisés sous l'administration du nouveau gouverneur. Un grand nombre d'aventuriers de tout rang s'étaient embarqués en foule sur la flotte d'Ovando, dans l'espoir de faire fortune. A peine débarqués, ils avaient couru aux mines, qui n'étaient qu'à trente-deux kilomètres du port. La route ressemblait à une fourmilière. Chaque aventurier portait un havresac rempli de biscuit et de farine, et les instruments de mineur sur les épaules.

Ils fouillèrent la terre avec aueur, mais ils ne trouvèrent pas d'or; après s'être reposés, ils retournèrent au travail; ce fut en vain. « Ce travail, dit Las Casas, leur procura un grand appétit et une facile digestion, mais pas une parcelle d'or. » Leurs provisions et leur patience

s'épuisèrent en même temps, et ils revinrent en murmurant le long de cette route qu'ils avaient parcourue avec tant d'ardeur et de joie. Ils rentrèrent à San-Domingo affamés, harassés et désespérés. Les uns moururent de chagrin, les autres succombèrent aux fièvres occasionnées par le climat; un millier d'hommes périt ainsi misérablement.

Ovando avait la réputation d'un homme doué de prudence et d'habileté; il prit, en effet, des mesures utiles pour entretenir l'ordre dans la colonie et améliorer la condition des colons; mais sa politique fut fatale aux Indiens. Quand Ovando avait été envoyé pour déposer Bovadilla, la reine, indignée des cruels traitements qu'on faisait souffrir aux Indiens, les avait déclarés tous libres. En conséquence ils refusèrent sur-le-champ de travailler aux mines.

En 1503, Ovando représenta que cette liberté sans réserve accordée aux naturels était non seulement ruineuse pour la colonie, mais encore pernicieuse pour les Indiens eux-mêmes, parce qu'elle les entretenait dans des habitudes de paresse et qu'elle leur faisait négliger l'étude de la religion. Les souverains autorisèrent le gouverneur à obliger les Indiens à un travail modéré, puisque cela était nécessaire à leur bien-être; mais ils ordonnèrent que ce travail fût payé avec la plus scrupuleuse exactitude; en outre, ils voulaient que les naturels fussent instruits dans les préceptes de la religion. Alors, sous prétexte qu'on leur payait leur travail, les malheureux Indiens furent soumis aux plus horribles fatigues, et la cruauté avec laquelle on les y contraignit laissa bien loin derrière elle les mauvais traitements de Bovadilla. Un grand nombre moururent de faim; d'autres succombèrent sous les coups de verges; plusieurs se tuèrent de désespoir, et les mères, étouffant l'instinct de la nature, étranglèrent leurs enfants à la mamelle pour les soustraire à la vie de misère qui les attendait. Lorsque ceux qui survivaient avaient

rempli leur tâche, et qu'il leur était permis de retourner à leur cabane, qui souvent était à vingt-quatre ou trente-deux myriamètres de distance, ils étaient tellement affaiblis par l'excès du travail et de la fatigue, et les vivres qu'ils emportaient pour une si longue route étaient tellement insuffisants, que presque tous succombaient en chemin.

Les guerres d'Ovando mirent le comble à cette désolation. Pour punir une tentative d'insurrection qui avait eu lieu dans la province de Higüey, à l'extrémité méridionale de l'île, Ovando y envoya des troupes qui ravagèrent la contrée par le fer et le feu, n'épargnant ni le sexe ni l'âge, et inventant des tortures pour faire périr plus cruellement les naturels.

Mais un acte atroce qui flétrira le nom du gouverneur d'Epagnola dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux malheurs du peuple d'Haïti, c'est le châtiement qu'il infligea aux habitants de la province de Xaragua pour une prétendue conspiration. Les exactions qui accompagnaient toujours le paiement du tribut dans cette province hospitalière avaient donné lieu à quelques débats entre les caciques inférieurs et les Espagnols. Ces querelles furent exagérées par les alarmistes, et Ovando se persuada qu'elles étaient le prélude d'un complot qui se tramait entre les Indiens pour se soulever contre leurs oppresseurs. Il partit sur-le-champ pour le Xaragua, à la tête de près de quatre cents hommes, parmi lesquels on comptait soixante-dix cavaliers couverts d'armures. Il annonça qu'il venait faire une visite inoffensive et conclure quelques arrangements pour le paiement du tribut.

Behechio, l'ancien cacique de cette province, était mort, et sa sœur Anacaona lui avait succédé. Elle vint au-devant du gouverneur avec ses principaux sujets. Tous les caciques importants de la province s'étaient rassemblés pour faire honneur à leur hôte, et plusieurs jours se passèrent en danses et en festins. Pour répondre

à cette invitation, Ovando invita Anacaona, ainsi que sa fille Higuenamota et la plupart de ses sujets, au spectacle d'une joute militaire qui devait avoir lieu sur la place publique. Le peuple accourut en foule à cette invitation, et la place se remplit d'Indiens désarmés. Ovando donna le signal, et aussitôt les cavaliers se précipitèrent à travers cette multitude nue et sans défense; les Indiens furent foulés aux pieds, frappés à grands coups de lance et d'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Plus de quatre-vingts caciques s'étaient réunis dans une des principales maisons, les soldats l'entourèrent; les caciques furent attachés aux poteaux qui soutenaient le toit; on les appliqua à la torture jusqu'à ce que, vaincus par la douleur, ces malheureux avouassent le prétendu complot dont on les accusait eux et la reine. Après leur avoir ainsi arraché l'aveu d'un crime supposé, on procéda immédiatement au châtement dont on voulait punir ce crime, on mit le feu à la maison, et les malheureux, attachés à leurs poteaux, périrent dans les flammes.

Anacaona fut traînée à San-Domingo. On lui fit subir un simulacre de jugement, dans lequel on entendit le témoignage de ses sujets appliqués à la torture, et la parole de leurs bourreaux; Anacaona, sacrifiée d'avance, fut étranglée par ces Espagnols dont elle s'était montrée l'alliée si utile et si fidèle.

Après le massacre de Xaragua, on procéda à la destruction des habitants de cette province; on les poursuivit au milieu des rochers et des montagnes, et leur pays fut ravagé de fond en comble; quand les malheureux Indiens, réduits à la misère, courbèrent la tête sous le joug de fer qu'on leur imposait, Ovando déclara que l'ordre était rétabli dans la province.

Les propres affaires de Colomb n'étaient pas en bon état; personne ne s'était occupé du soin de recueillir ses revenus, et jamais il ne put obtenir d'en faire apurer et solder le compte; il se plaignit de ce que le gouverneur

avait constamment entravé ses agents dans l'administration de ses affaires. La mésintelligence qui régnait entre l'amiral et Ovando, malgré la froide politesse que ce dernier affectait à l'égard de son hôte, engagea Colomb à presser son départ. Il fit réparer le vaisseau qui l'avait amené de la Jamaïque, en acheta un second, et offrit le passage à tous les marins de son ancien équipage qui désiraient retourner en Espagne. Le plus grand nombre préféra le séjour de San-Domingo; mais tous étaient réduits à la plus grande pauvreté : Colomb soulagea leur détresse de ses propres deniers, et avança à ceux qui devaient l'accompagner l'argent nécessaire aux dépenses de la route. Les fonds qu'il avait recouvrés furent employés à ces divers usages; et la plupart de ceux qui reçurent ainsi les marques de sa générosité étaient ceux qui s'étaient montrés les plus obstinés partisans du traître Porras.

Le 12 septembre il mit à la voile; mais il avait à peine quitté le port, que le mât du vaisseau qu'il montait fut emporté par une bourrasque subite. Il passa donc sur le second vaisseau avec tous ceux qui étaient attachés à sa personne, et renvoya l'autre à San-Domingo. Mais la fortune ne cessa pas de le persécuter jusqu'à la fin de cette expédition, qui fut la dernière et la plus désastreuse de toutes. Il fut poursuivi par une tempête continuelle; les tourments de la goutte ne lui laissèrent pas un moment de repos; c'est ainsi qu'il arriva au fort de San-Lucar : son vaisseau, désemparé et tout avarié, y jeta l'ancre le 7 novembre 1504. Colomb se rendit à Séville pour y prendre un peu de repos de corps et d'esprit, et s'y refaire des fatigues de cette pénible traversée.

Le temps que Colomb passa à Séville est généralement regardé comme un intervalle de calme dans cette vie agitée. Jamais repos ne fut si mérité, si désiré et si peu goûté. Mais tandis que tout le monde le croyait immensément riche, il était en réalité fort embarrassé de se procurer de l'argent.

Ses infirmités le rendaient incapable de paraître à la cour ; il correspondait par lettres avec les souverains , et cherchait , par l'intervention de ses amis , à attirer l'attention du roi et d'Isabelle sur le désastreux état d'Espagne ; mais c'est en vain qu'il demandait avec instance d'être réintégré dans ses dignités , qu'il réclamait le paiement des arrérages de ses revenus , et qu'il sollicitait des secours pour ses infortunés marins , dont il prenait les intérêts à cœur tout autant que les siens propres.

Ses lettres n'étaient pas lues , ou restaient sans réponse ; ses réclamations n'étaient pas écoutées : il vivait dans l'abandon et dans l'oubli. Les nouvelles de la cour lui apportaient chaque jour de nouveaux sujets d'inquiétude. Porras , le chef de la révolte de la Jamaïque , avait été envoyé en Espagne pour être jugé par le conseil des Indes ; mais les pièces nécessaires à son procès n'arrivaient pas. En attendant , il avait été mis en liberté. Par l'influence de son parent Moralès , trésorier royal , Porras avait accès auprès de tous les gens en place , et il lui était facile de les mettre dans son parti. Colomb vit le moment où , par la perversité de ses ennemis et l'effronterie des coupables , les scènes violentes de la Jamaïque fourniraient matière à accusation contre lui. Cependant Diego Mendez était alors à la cour , et s'employait activement à détruire l'effet des calomnies de Porras. Il était impossible de protester de sa loyauté avec une éloquence plus simple et plus touchante que ne le fait Colomb dans une de ses lettres. « J'ai servi Leurs Majestés , dit-il , avec autant de zèle et de fidélité que s'il s'était agi de gagner le paradis ; si j'ai failli , c'est par ignorance ou par impuissance. » On a peine à comprendre que l'homme qui faisait ce touchant appel à la justice des souverains fût le même qui , peu d'années auparavant , avait été reçu à la cour avec des honneurs presque royaux.

Son désir d'avoir une entrevue avec les souverains s'accrut de jour en jour ; il connaissait trop l'inutilité

des correspondances par lettres, et d'ailleurs cette ressource commençait à lui manquer, car souvent la violence de la douleur lui ôtait l'usage de ses mains; il essaya à diverses reprises de se faire conduire jusqu'à l'endroit où le roi tenait sa cour; une litière vint même un jour stationner à sa porte pour le transporter auprès de Ferdinand; mais ses infirmités et la rigueur de la saison l'obligèrent à renoncer définitivement à ce voyage. Cependant les accusations de ses ennemis semblèrent prévaloir contre lui; Ferdinand recevait toutes ses sollicitations avec la plus froide indifférence. Colomb n'avait plus d'espoir que dans la grandeur d'âme et la générosité d'Isabelle, mais elle était alors dangereusement malade. « Qu'il plaise à la sainte Trinité, dit-il, de rendre la santé à la reine notre souveraine; il n'y a que sa volonté qui puisse remettre en ordre tout ce qui n'est maintenant que confusion. » Hélas! tandis qu'il écrivait ces mots, sa noble bienfaitrice n'existait déjà plus.

Les chagrins domestiques avaient depuis longtemps ruiné la santé d'Isabelle. La mort successive du prince Juan, son fils unique, de la princesse Isabelle, sa fille chérie, et enfin de son petit-fils et héritier présomptif, le prince Miguel, avait profondément blessé son cœur maternel. A ces cruelles calamités se joignait la douleur sans cesse renaissante que causaient à la reine la folie de sa fille Juana, et la malheureuse issue de son union avec l'archiduc Philippe. L'étiquette de la cour n'admettait pas la familiarité de ces consolations et de ces sympathies qui adoucissent l'amertume de la douleur dans la vie ordinaire. Isabelle, entourée de tout l'éclat du trône, poursuivie des obséquieux hommages des courtisans, élevée au faite de la grandeur, et parmi les trophées de son règne glorieux, avait le cœur déchiré. Elle était en proie à une profonde et incurable mélancolie qui minait peu à peu sa constitution, et qui donnait à ses maladies une intensité fatale. Après avoir languï quatre mois, la reine

mourut, le 26 novembre, à Medina-del-Campo, dans la cinquante-quatrième année de son âge.

La mort d'Isabelle porta un coup fatal aux intérêts de Colomb. Tant qu'elle vécut, on pouvait tout espérer de sa haute équité, de sa fidélité à sa parole royale, de sa reconnaissance pour les services de l'amiral, et de l'admiration qu'elle professait pour son caractère. Déjà, pendant la maladie de la reine, les intérêts de Colomb avaient été négligés; après sa mort, ils furent abandonnés à la justice et à la générosité de Ferdinand.

Colomb fut retenu à Séville pendant le reste de l'hiver et la première partie du printemps par une maladie douloureuse. Son frère D. Barthélemy, qui l'assistait dans toutes ses épreuves avec son zèle et son dévouement ordinaires, se rendit à la cour pour veiller à ses intérêts, et emmena avec lui le jeune fils de l'amiral, Fernando, qui était alors âgé de dix-sept ans environ. Le tendre père ne cessa de recommander ce dernier à son frère aîné. Il le lui représente comme plein d'une intelligence supérieure à son âge; il s'applique à lui inculquer les plus vifs sentiments d'amitié pour son frère, et à ce propos lui rappelle l'attachement qui l'unit à ses propres frères avec cette chaleur de sentiment et cette vivacité d'expression qui peignent si bien la bonté de son cœur. « Que ta conduite à l'égard de Fernando soit celle d'un frère aîné envers son jeune frère. Tu n'en as qu'un, et je prie Dieu qu'il se montre tel que tu dois désirer de le trouver. Je voudrais que tu eusses dix frères, le nombre n'en serait pas trop grand; car jamais je n'ai trouvé à mes côtés d'amis plus sûrs que mes frères. »

Ce fut seulement vers le mois de mai que Colomb se sentit en état d'entreprendre un voyage à la cour. Elle se tenait alors à Ségovie. Colomb, qui peu d'années auparavant était entré en triomphe dans la ville de Barcelone, escorté par la chevalerie espagnole, salué avec transport par la multitude, arrivait cette fois aux portes de Ségovie

triste, isolé, accablé par le chagrin plus encore que par l'âge et les infirmités. Lorsqu'il se présenta à la cour, il ressentit bien péniblement la perte de son excellente protectrice Isabelle. Il ne retrouva plus ces égards pleins de distinction, cette bonté cordiale, cette tendre sympathie que ses immenses services et ses dernières souffrances avaient mérités. Ferdinand le reçut avec de grands témoignages de bienveillance, mais en même temps avec un de ces sourires froids qui, semblables aux rayons du soleil d'hiver, glissent sur les lèvres sans porter la chaleur au cœur.

Colomb s'efforça de supporter tous les délais avec patience; mais il n'avait plus cette force physique qui l'avait soutenu jadis pendant ses longues sollicitations à la cour. Un nouvel accès de goutte l'avait encore une fois cloué sur son lit, où des tourments d'esprit aggravèrent ses douleurs. Couché sur son lit de souffrance, il fit un dernier appel à la justice du roi. Ce n'était plus pour lui qu'il demandait justice, c'était pour son fils Diego.

Il suppliait Ferdinand de nommer son fils à ce gouvernement dont on l'avait si injustement dépouillé lui-même. « C'est une chose qui intéresse mon honneur, s'écria-t-il; quant à tout le reste, que Votre Majesté fasse ce qu'elle jugera convenable; qu'elle donne, qu'elle retire selon qu'il lui sera le plus avantageux de le faire, je serai satisfait. Je ne doute pas que les retards apportés à la conclusion de cette affaire ne soient la principale cause de ma mauvaise santé. »

La roi chercha à éluder la question; il fit proposer à Colomb de renoncer, pour lui et son fils, aux dignités souveraines dont il avait été investi dans le nouveau monde, et de les échanger contre des titres et des terres en Castille. Colomb rejeta avec indignation toute espèce de proposition de ce genre, voyant qu'elles étaient calculées pour annuler les titres qui étaient le plus beau trophée de ses découvertes. Il comprit cependant qu'il fallait

renoncer à tout espoir d'obtenir de Ferdinand la réparation qu'il demandait. Il adressa de son lit à son ami Diego de Deza, archevêque de Séville, une lettre qui contenait l'expression de son désespoir. « Il paraît, disait-il, que Sa Majesté ne juge pas à propos de tenir les promesses que lui et la reine, qui est maintenant dans la gloire, m'ont faites de vive voix et par écrit. Lutter avec la volonté du roi, ce serait vouloir lutter avec le vent. J'ai fait tout ce que j'ai pu faire; Dieu fasse le reste; je l'ai toujours trouvé miséricordieux et propice dans tous mes moments difficiles. »

Lorsqu'il était accablé par la maladie et le désespoir, et que l'espérance et la vie s'éteignaient à la fois dans son cœur, une lueur d'espoir vint briller un moment à ses yeux; il la recueillit avidement, et elle lui communiqua son ardeur caractéristique. Il apprit avec une grande joie l'arrivée de Flandre du roi Philippe et de la reine Juana, qui venait prendre possession du trône de Castille. Il se flatta qu'il trouverait une protectrice et une amie dans la fille d'Isabelle. Le roi Ferdinand et toute sa cour se rendirent à Loredo pour recevoir les jeunes souverains. Colomb chargea son frère l'adelantado de le représenter auprès d'eux; il leur écrivit une lettre dans laquelle il déplorait amèrement la maladie qui l'empêchait d'aller en personne leur rendre ses devoirs. Il manifestait l'espérance de recevoir de leurs mains la restitution de ses honneurs et de ses biens, et assurait Leurs Altesses que, malgré les douleurs de la maladie qui le torturait en ce moment, il se sentait encore en état de leur rendre plus tard d'importants services.

La vie de Colomb, cette vie si agitée, si troublée par les travaux et le désappointement, touchait à sa fin. Ce feu passager qui avait animé l'amiral céda bientôt à la violence de son mal. Aussitôt après le départ de D. Barthélemy, la maladie empira. Sentant que sa fin était proche, Colomb mit ordre à ses affaires dans l'intérêt de

ses héritiers. Un codicille dicté la veille de sa mort appuya sur les dispositions prises dans son testament original : son fils Diego fut déclaré son légataire universel ; il substitua ses titres et ses biens en ligne masculine dans sa famille, et fit plusieurs dispositions en faveur de ses frères D. Barthélemy et D. Diego, et de son second fils, D. Fernando. Par son testament, il ordonnait qu'une partie de ses revenus serait déposée annuellement à la banque de Saint-Georges, à Gênes, jusqu'à la concurrence d'une somme suffisante pour mettre sur pied une armée destinée à faire une croisade à la terre sainte ; la délivrance du saint sépulcre était toujours le grand objet de son ambition ; à son lit de mort il fit solennellement promettre à ses héritiers de contribuer personnellement au succès de cette pieuse entreprise. Enfin plusieurs articles de ce testament ordonnaient la fondation de diverses églises, pourvoyaient aux besoins des parents pauvres de l'amiral et au payement des moindres dettes.

Après s'être ainsi scrupuleusement acquitté de tout ce que lui dictaient ses sentiments d'affection, de loyauté et de justice sur la terre, Colomb tourna ses pensées vers le ciel. Il se confessa, participa au saint Sacrement, et accomplit tous les devoirs d'un pieux catholique à ses derniers moments. Son fils Diego, un petit nombre de ses fidèles amis, parmi lesquels se trouvait Barthélemy Fiesco, reçurent ses derniers soupirs ; il expira le 20 mai 1506, dans la soixante-dixième année de son âge. Ses dernières paroles furent celles-ci : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

TABLE

CHAPITRE I. — Premières études. — Premiers voyages. — Système de Colomb	7
CHAP. II. — Colomb soumet son projet au roi de Portugal. — Il passe en Espagne.	21
CHAP. III. — Colomb à la cour de Castille. — Conférences de Salamanque.	28
CHAP. IV. — Conventions avec la cour d'Espagne	34
CHAP. V. — Premier voyage. — Découverte de Cuba et d'Haïti.	47
CHAP. VI. — Naufrage à Espagnola. — Retour. — Réception de Colomb à Barcelone.	69
CHAP. VII. — Bulles du pape à l'occasion des terres décou- vertes. — Second voyage. — Fondation d'Isabella (1493).	90
CHAP. VIII. — Expédition de Colomb dans l'intérieur de l'île Espagnola. — Insurrection des Indiens (1494).	107
CHAP. IX. — Retour en Espagne. — Troisième voyage de découvertes. — Administration de l'adelantado (1495-1598).	134
CHAP. X. — Bovadilla. — Colomb est arrêté et envoyé en Espagne. — Ovando nommé gouverneur (1499-1502). . . .	159
CHAP. XI. — Quatrième voyage de découvertes. — La Ja- maïque.	173
CHAP. XII. — État de la colonie sous Ovando. — Retour de Colomb en Espagne. — Sa mort (1506).	203

TABLE

Chapitre I. — Premiers voyages — Premiers voyages
 Chapitre II. — Colomb contact avec les Indes
 21 — H. Cortés en Espagne
 Chapitre III. — Colomb à la cour de France — Colomb
 22 — le roi de France
 Chapitre IV. — Premiers voyages en Espagne
 23 — le roi de France
 Chapitre V. — Premiers voyages — Découverte de l'Amérique
 24 — le roi de France
 Chapitre VI. — Premiers voyages à l'étranger — France — Espagne
 25 — le roi de France
 Chapitre VII. — États de l'Inde à l'époque des voyages de
 26 — le roi de France
 Chapitre VIII. — Expédition de Colomb dans l'intérieur de l'Inde
 27 — le roi de France
 Chapitre IX. — Histoire de l'Inde — Premiers voyages
 28 — le roi de France
 Chapitre X. — Premiers voyages en Espagne — Premiers voyages
 29 — le roi de France
 Chapitre XI. — Premiers voyages en Espagne — Premiers voyages
 30 — le roi de France
 Chapitre XII. — États de l'Inde à l'époque des voyages de
 31 — le roi de France
 Chapitre XIII. — États de l'Inde à l'époque des voyages de
 32 — le roi de France

88



